Maurizio Cavallo

Jhlos

Le Rivage des Dieux

récit authentique d'un enlèvement

Louis Courteau
éditrice

LE RIVAGE DES DIEUX

récit authentique d'un enlèvement

Maurizio Cavallo
Jhlos

LE RIVAGE DES DIEUX

récit authentique d'un enlèvement

Traduit de l'italien
(OLTRE IL CIELO)
par Vittoria Ciarrocchi et François-Marie Périer

Louise Courteau, éditrice inc.

481, Chemin du Lac St-Louis Est
St-Zénon, Québec, Canada
J0K 3N0
http://www.louisecourteau.com
editions@louisecourteau.com

Illustration de la couverture : Jhlos Maurizio Cavallo

Mise en pages : Luc Jacques, CompoMagny

ISBN 13 : 978-2-89239-314-9
EAN : 9782892393149

Dépôt légal : deuxième trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© 2009 Louise Courteau, Éditrice Inc. tous droits réservés pour la traduction française.

Imprimé au Canada

Titre original : « Oltre Il Cielo » copyright 2005 Jhlos Maurizio Cavallo
www.centroclarion.it jhlos@tiscali.it et Edizioni Verdechiaro

À Nuhell

Depuis les heures de l'enfance, je ne fus jamais semblable aux autres, et je ne vis jamais les choses comme les autres les voyaient, et je ne sus jamais puiser ma passion à une source commune…

Edgar Allan Poe

Table des matières

Notes sur l'auteur 11

Préface 15

L'univers de Maurizio Cavallo 19

Prologue 21

Carnet d'un voyage dans la folie 25

Rha 39

1 – **L'enlèvement** 41
- Suspension temporelle 42
- L'abîme 44
- La base souterraine 46
- Clarion 47
- Chama 49
- Les Veilleurs 51
- Dhara 52
- Les adieux 53

2 – **Les souvenirs ressurgissent** 55
- La raison humiliée 62
- Hors du corps 68

3 – **Éclats** 77
- Aux origines 87
- Terre de dieux 102

4 – **La rencontre avec Dhara** 125
Les avant-postes de Mars 132
Les forêts de Jupiter 138
Les créateurs dormants 144
Retour dans les étoiles 154

5 – **Ils sont parmi nous** 157
Une étrange patrouille 169
La maison du mystère 173

Musiques lointaines 189

Conclusion 191

Appendice 193

Post-scriptum 215

Chronologie et astronomie 221

Notes sur l'auteur

En 1959 en Sicile, à l'âge de 7 ans, Maurizio Cavallo vit une première expérience de contact, tout de suite refoulée par la mémoire. Il vivra le souvenir de cette aventure la nuit du 12 au 13 septembre 1981 pendant les épisodes traumatisants de son enlèvement par les visiteurs extranéens provenant de la planète Clarion.

À travers des hologrammes neuroniques, Maurizio Cavallo revoit et se rappelle son enfance ; par un processus analogue à l'état de léthargie onirique, on lui induit ensuite des connaissances extraordinaires concernant le cosmos, la biogenèse et la biologie astrale et il visitera, à travers les mailles du temps, le passé et le possible futur de l'humanité, aussi bien que la planète elle-même dont disent provenir les visiteurs, monde situé à une distance de la Terre de 150 000 années-lumière.

Maurizio Cavallo vit actuellement à Vercelli : journaliste, conférencier officiel dans des congrès internationaux (Lyon, Cattolica, Marseille, etc.), ex-professeur à l'Université Populaire de sa ville, membre de divers instituts de recherche (Institut National Bolivien d'Archéologie, Association Peintres en Provence, etc.) il est le fondateur et le président du Centre de Recherches Philosophiques Clarion. À la suite de ses expériences personnelles qui ont culminé avec son « abduction », il a été amené à s'intéresser à des sujets comme l'archéologie spatiale, l'ethnologie et la philosophie ésotérique. Ses poésies et ses

psycho-peintures se sont imposées à l'attention de la critique spécialisée et sont publiées principalement dans les pays de langue espagnole et française.

Doté d'une personnalité aux multiples visages Maurizio Cavallo, de son nom d'artiste Jhlos, est en outre l'éclectique artisan d'oeuvres musicales à l'intensité suggestive (ses productions les plus appréciées sont gravées dans les cd Ahzland et le Gilgamesh'Dream).

Il a participé comme invité à plusieurs émissions télévisées italiennes et étrangères sur les chaînes nationales et privées, il a présenté sur invitation des sculptures et des peintures à Venise, Paris, Turin, Arles, Côme, Toulon, Barcelone et Lugano.

Maurizio Cavallo
Jhlos

Maurizio Cavallo est un personnage tout à fait particulier. Artiste caractérisé, comme ceux qui vivent dans cette dimension, par une sensibilité hors du commun, il a vécu indubitablement une expérience intérieure qui l'a en effet marqué, assimilable à celles généralement désignées comme « enlèvement » par des soucoupes volantes, des ovnis. Mais son cas n'aurait pas été proprement un cas d'abduction comme on l'entend communément.

En effet, dans son expérience, il y aurait quelque chose en plus, quelque chose qui se passe aussi au niveau de l'interaction qui a suivi, avec ses ravisseurs aliénigènes initiaux. Mais définir Maurizio comme un contactiste plutôt qu'un abducté serait également impropre. Certains pourraient superficiellement invoquer, dans ce cas-là, une sorte de syndrome de Stockholm ufologique, mais ce qui est certain, c'est que notre auteur a toujours gardé son sens critique et autocritique en s'interrogeant encore aujourd'hui sur la nature et la qualité de son expérience « aux frontières », et cela lui confère indubitablement un équilibre qui n'est pas fréquent dans les situations de ce genre.

Maurizio Cavallo veut surtout savoir et comprendre, comme les personnes auxquelles il s'adresse maintenant sans prétention ni volonté de prosélytisme. Il n'est pas un gourou, il ne prend

pas et n'a jamais pris d'attitude de ce genre. Apparemment critique même envers les entités extraterrestres avec lesquelles il aurait été confronté, il ne cherche pas l'enrégimentement propre à certains « contactistes » caractérisés par une sorte d'activité « missionnaire » dans leur rapport aux gens. Ces comportements ne sont pas du tout les siens. Pour cette raison, tout ceci rend sa « rencontre rapprochée » assez rare et peut-être même plus crédible que les autres. Aujourd'hui, stimulé de différents cotés, il s'est enfin décidé – presque à contrecoeur – à écrire en partie son histoire. Les gens pourront enfin peser le pour et le contre, se faire une idée fondée sur quelque chose de différent des simples « on-dit », et sur bien plus que les opinions d'autrui le concernant.

Docteur Roberto Pinotti
Président du Centre Ufologique National (CUN)*
et directeur de Ufonotiziario.

* *Ndt : organisme de référence italien en Ufologie.*

Préface

Voilà près de vingt ans, j'ai rencontré Maurizio Cavallo : nous avons beaucoup parlé depuis, jamais assez pour moi, au cours des interventions qu'il effectuait, et nous sommes devenus amis. Depuis l'an 2000, prenant le relais de Vittoria Ciarrocchi, le professeur qui avait rendu possible cette rencontre, j'ai commencé à traduire les conférences de Maurizio, puis ce livre, toujours avec Vittoria.

C'est pour moi une marque de confiance, qui m'a touché, qu'il m'ait proposé de préfacer cette traduction.

J'ai découvert en Maurizio un homme de coeur, humble et grand, par la force des choses, parce qu'humilié d'abord, puis grandi par ce qu'il a vécu. Son expérience, qui pour nous est un merveilleux voyage, a d'abord été vécue par lui dans une souffrance terrible de sa chair et de son esprit. L'alchimie, la « putrefactio » et l'« albedo » ne sont pas de vains mots pour lui. Il nous en parle dans son livre et nous montre comment il est plus facile de découvrir la vérité que de la supporter et plus encore de la suivre. Mais aujourd'hui, il dit essentiellement que sa souffrance fut due en définitive à la résistance de tout son être au changement, à sa mort et à sa renaissance.

J'espère ne pas avoir trahi l'oeuvre, mais surtout l'expérience de Maurizio et le message de ses maîtres cosmiques : car traduire, c'est aussi assurer la tradition d'un enseignement, même quand on cueille la certitude qu'il vient du futur. Maurizio nous livre

un témoignage brut dans un récit lyrique, dense et travaillé, pour raconter quelque chose d'au-delà du langage et surtout au-delà de ce que nous connaissons. C'est un peu comme de la matière en fusion, en train de se chercher, à l'image des bouleversements initiaux de l'auteur. On a donc essayé de traduire des mots qui eux-mêmes exprimaient l'indicible…

Suite à ses contacts, très vite, à côté du réveil de ses facultés psychiques, Maurizio a activé des dons artistiques en peinture, musique, poésie, sculpture.

Son livre est celui d'un artiste et ce n'est pas un hasard : l'Univers lui-même est une oeuvre d'art à la beauté, à la puissance et à l'amour au-delà de toute expression. En parler froidement n'a pas de sens, ce n'est pas en parler. Et nous en sommes à la fois, nous rappellent les êtres de Clarion, créatures et créateurs.

Dans ce livre, Maurizio est semblable aux anciens prophètes tourmentés par « Dieu » ou les dieux, les refusant, sans le pouvoir, et ne pouvant vivre sans eux, parce que ce serait se refuser soi-même. On lit et relit les anciens textes sacrés et les mythologies sans se rendre compte qu'aujourd'hui, de nouveaux témoins sont parmi nous, et on continue encore trop de distinguer illusoirement religions, spiritualité et ufologie. De même, ceux qui s'indignent des temps où l'Église exécutait Giordano Bruno parce qu'il décrivait l'Univers comme un immense corps vivant, et menaçait de brûler Galilée parce qu'il disait que la Terre était ronde, qu'elle tournait et n'était pas le centre de l'Univers, ceux-là sont les mêmes qui attaquent et excommunient les esprits libres et les chercheurs de notre temps.

Le prochain saut quantique qui attend la conscience de notre planète et de notre humanité, c'est le renoncement à sa condition de fille unique de Dieu, aimée par le fils unique de Dieu. Position insoutenable, contraire à la raison, à la tradition initiatique, à l'imagination, aux faits, et aux livres saints des religions elles-mêmes… Notre renoncement à notre solitude

galactique et intérieure est en marche, à notre époque où la physique quantique de l'Occident touche à la métaphysique antique de l'Orient, pour dire toute la *Beauté*, le *Mystère* de l'Univers et de la Conscience qui l'anime et l'habite.

« Cherchez la Vérité et elle vous rendra libres. » disait le Christ. Le livre de Maurizio sera pour le lecteur francophone à qui je souhaite la bienvenue dans son monde, un de ces ponts de corde jetés entre les rives des âges et de nos consciences, en des temps qui n'ont plus beaucoup de temps.

François-Marie Périer

François-Marie Périer est professeur d'italien.
Co-auteur avec Matthieu Verdeil du livre « Angkor, la Pierre et la Prière, notes et clichés de cité des dieux » (ed Alzieu, 2001, épuisé), photographe et guide de voyages, il a également publié plusieurs reportages sur le Bouddhisme et les traditions spirituelles du monde et est le cofondateur de l'association Ashvattha, Arts et Pensée de l'Inde.

L'univers de Maurizio Cavallo

Pour exprimer la sereine beauté des oeuvres de Maurizio Cavallo – Jhlos –, il faudrait posséder comme lui le secret du silence et ce sens si subtilement sensuel du sacré.

Journaliste et philosophe, peintre, sculpteur et musicien, Maurizio Cavallo rencontre les habitants d'une planète de la troisième galaxie, distante d'environ 150 000 années lumières de la Terre.

Cette expérience explique peut-être la force mythique qu'il y a dans la stupéfiante révélation de ses émotions transcendantales. Et dans l'infini en mouvement, la recherche de Maurizio Cavallo – Jhlos – pénètre les mystères de l'espace et du temps, et se libère avec eux.

En tant que médium exceptionnel, il sublime la vie avec la poésie, dompte la matière, domine le doute et l'angoisse, indifférent aux illusions, étranger aux mensonges et à la mort. La magie du verbe et la fantasmagorie de la couleur, transcendées à travers les reflets de l'au-delà et de l'éternité qui l'inspirent, irradient la paix, l'amour, l'espérance en l'homme qui saisit le langage initiatique. Ses poésies illustrées ont le parfum de la vie.

Chez ce visionnaire de la sagesse ancestrale qu'il découvrit en une nuit, l'Univers est devenu plénitude, souffle d'infini.

Michel Gay

Critique d'art, officier de la Légion d'Honneur,
président de l'Association Peintres en Provence
et des « Amis de Léo Lelée »,
essayiste et auteur d'éminentes oeuvres de recherche historique.

Prologue

Ce livre, atypique et inhabituel, raconte l'histoire d'un homme comme tant d'autres, un homme avec un travail, une famille et les buts habituels à atteindre, un confortable bien-être et la tranquillité. Bref, l'histoire d'un homme avec une vie normale dans une petite ville de province.

Mon histoire est l'événement qui, une nuit de fin d'été, ouvrit grand l'abîme à l'intérieur de ma vie.

Cette nuit-là quelque chose arriva, et toutes les certitudes, les convictions paisibles d'une existence presque ordinaire, commencèrent à s'effriter. Soudain, comme un château de cartes, elles s'écroulèrent, en me jetant dans un gouffre de solitude et de désarroi, de marginalité et d'abandon.

Ceci est le carnet que j'écrivis en ces jours-là et auquel, pendant presque dix années, je confiai mes secrets, angoisses, douleurs et espérances. Des feuilles grises de papier qui m'ont aidé à ne pas succomber à la folie, qui m'ont empêché d'accomplir le dernier geste fou, et que j'ai recueillies ici sans rien enlever ni ajouter. Je désire raconter les événements dans la même conscience crue qui les vit se produire, dans la chronique immédiate de ces jours afin qu'ils conservent intacte leur structure et leurs émotions, afin que rien ne soit modifié de ce que je définis l'anatomie d'un enlèvement, avec comme corollaire l'inévitable confusion et les apparentes contradictions d'un esprit qui vacille sous la domination des habitants d'autres mondes.

J'ai cohabité avec les horreurs les plus grandes, et au cours de longs délires j'ai passé des heures interminables, des jours et des années infernales à combattre un ennemi invisible, un persécuteur cruel niché dans mon esprit. Une conscience extranéenne me dépossédait de ma vie et de ma liberté; des êtres d'autres mondes, dans un dessein obscur, avaient décidé d'envahir mon âme et de devenir mon obsession.

J'ai subi l'exténuante humiliation de me sentir dépouillé de toute dignité et étudié comme un cobaye de laboratoire, mortifié en saisissant le néant de notre être, consterné par la faiblesse de notre connaissance, abattu en comprenant l'irréalité de l'existence. J'ai compris que la vie n'est qu'apparence, illusion, et que nous sommes des rêves, des ombres insaisissables prisonnières du songe d'entités invisibles.

Le fait d'écrire – presque quotidiennement – ce que j'étais en train de vivre, fut l'élément cathartique, le facteur libérateur qui m'aida à ne pas devenir fou. Mais, parce que l'esprit humain refuse de concevoir ou même seulement d'accepter comme plausibles tous ces événements difformes et incroyables qui s'éloignent des schémas orthodoxes de la cohérence et de la logique, l'impact de *l'abduction* – l'enlèvement – sur les étroites limites de ma raison eut malgré tout chez moi des effets dévastateurs.

J'ai lu quelque part que, habituellement, est effacé de l'esprit de l'abducté – par les entités aliénigènes – tout souvenir de la moindre trace du vécu traumatique. Ce n'est qu'à travers l'hypnose parfois, et après des années, que l'on réussit à récupérer dans l'inconscient ce qui s'y trouve occulté. En ce qui me concerne, je ne sais si je dois me considérer chanceux, ou plus malheureux encore, d'avoir conservé dans ma mémoire chaque fait ou presque et, évidemment, je souligne « presque », parce que, en des circonstances bien précises, j'ai l'impression que certaines choses, parmi celles que j'ai vécues, sont encore enfouies quelque part dans mon cerveau.

Encore aujourd'hui, la sensation d'absence, de vide mental, ressentie lors des heures qui entourèrent mon enlèvement, m'induit un sinistre malaise. Quelque chose qui me perturbe profondément, quelque chose de lacunaire et de vague qui se démêle à la manière d'un écheveau, dans une période de temps que je ressens manquante, quelque chose que je perçois hermétiquement bloqué par une amnésie menaçante, bien que plus de vingt ans se soient écoulés depuis cette nuit-là.

Une autre constante, dans ce type d'événements, paraît être la nature sélective utilisée par les « ravisseurs », à travers un processus de blocage psychique de tous ceux qui doivent être exclus de l'expérience. Un tel phénomène se rencontre dans le sommeil cataleptique induit chez les membres de ma famille alors que je me débattais dans l'effort angoissant d'échapper au commandement occulte qui m'enjoignait de me rendre sur le lieu du contact.

Voici donc quelques aspects que l'ont peut retrouver dans beaucoup de cas d'« abduction », sans ignorer en outre certains effets secondaires tels que la nausée, le mal-être général, les symptômes de fièvre, la chute de cheveux et d'autres troubles génériques, que l'on peut eux aussi retrouver dans l'épisode qui me vit être son protagoniste forcé, et que l'on peut ramener à des constantes, même si elles sont soumises à des variantes liées au milieu.

En revanche, ce qui surtout fait pour moi la singularité de ma vicissitude, c'est l'absolue certitude de n'avoir jamais reçu de charge messianique de la part des extra-planétaires ; jamais on ne me demanda de divulguer des messages, de prêcher ou de mettre en garde en leur nom le genre humain. Certes, le message pourrait être contenu dans l'aventure elle-même, intrinsèque dans le vécu du contact, et s'il en était ainsi il revient à chacun de nous de le rendre visible et intelligible. Moi, d'un autre côté, je ne m'y sens obligé que par un devoir moral envers mes semblables, principalement envers ceux qui, ayant eu des expériences

analogues, portent dans leur âme les mêmes cicatrices que les miennes, les mêmes blessures de terrible silence.

Mon histoire n'est pas encore arrivée à son dénouement puisque je continue à rencontrer les visiteurs, à apprendre d'eux les sens cachés de la vie et à m'étonner devant les mystères de l'univers.

Les ravisseurs d'une nuit, qui m'affranchirent à jamais de l'esclavage des apparences, reviennent parfois me parler de mondes éloignés, inquiets des destinées de notre planète, dans l'attente que l'homme se réveille et regarde vers le Cosmos comme vers sa maison lointaine où sa semence fut jadis engendrée.

Carnet d'un voyage dans la folie

13 septembre 1981

16 h 30

Je dois écrire, je dois absolument enregistrer mes souvenirs, tout ce qui s'est passé la nuit dernière et ce qui est encore en train de se passer, je dois le confier à la mémoire de ce carnet.

J'ai peur, je sens me menacer quelque chose qui tente d'effacer de mon cerveau ce que j'ai vu.

Tout ce que j'ai appris, ce que j'ai acquis dans la base souterraine, semble vouloir se volatiliser. Je ressens intuitivement une volonté brutale et aveugle qui tente d'anéantir mes facultés mnémoniques.

Je dois écrire pour me souvenir, je confie à ces feuilles ce qui demain pourrait ne plus m'appartenir.

Le délire, j'en suis sûr, aurait le dessus si je n'ancrais pas dans les pages de ce cahier ce qui me reste encore de rationnel et de cohérent. Je dois combattre la folie, je dois la lier au papier avec mon encre et mon désespoir.

22 h 45

J'ai peur de m'endormir, j'ai la certitude qu'ils vont revenir. J'ai la certitude qu'une autre nuit de cauchemars m'attend.

Ils sont venus de loin, ils ont traversé le temps et l'espace. Des profondeurs galactiques, des confins du Cosmos, ils sont arrivés sur la Terre et maintenant ils me tourmentent dans mon esprit et dans mon corps.

14 septembre 1981

1 h 47

Ils sont revenus, je les sens silencieux et invisibles à côté de mon lit. J'ai peur, je cherche à me lever, mais les forces me manquent. Je suis faible et je nage dans la sueur. Je ne peux pas bouger, je ne peux pas hurler.

Je sais qu'ils vont m'entraîner dans l'horreur, mon esprit les refuse, cherche à les chasser, mais ils sont déjà dans mon esprit ; ils le possèdent, ils y greffent leurs pensées.

4 h

Je suis exténué, j'espère que le jour poindra bientôt.

C'est une lutte inégale impossible à mener, il n'est pas pensable d'opposer la moindre résistance ; de moi comme de mon esprit, ils peuvent faire ce qu'ils veulent et je ne suis pas en mesure de les en empêcher.

Ils m'ont transfusé d'autres images de leurs mondés, inoculé leurs souvenirs. Sans aucune pitié, sans miséricorde, ils absorbent mes pensées en les transformant en images qui ne m'appartiennent pas.

6 h 30

La lumière opaque de l'aube filtre à travers les persiennes fermées.

Ils m'ont dit qu'ils reviendront; je ne sais pas combien de temps je pourrai encore résister. C'est un enfer, je plonge dans un abîme sans fin.

8 novembre 1981

10 h

La nuit passée j'ai été contraint de me rendre dans la clairière.

Je n'ai même pas essayé de me rebeller, il est impossible de le faire. Ils sont plus forts que ma terreur.

Je les ai encore rencontrés; pour la deuxième fois, ils m'ont emmené dans les entrailles de la terre.

Ils m'ont transmis encore une masse terrifiante d'informations.

Ils m'instruisent sur la Cosmogonie et la Théogonie.

Ils m'inculquent des concepts obscurs, ils font de moi un érudit en biogenèse et en biologie astrale.

Je n'arrive pas à comprendre leurs fins. Je ne comprends pas le but de tout cela.

22 novembre 1981

1 h 30

Parfois ils me parlent de choses qui devront arriver ou qui pourraient arriver... Je dois saisir une dimension de réalité dans laquelle l'union des éléments ne rentre plus dans la syntaxe traditionnelle.

Je ne comprends pas bien, mais je crois qu'ils ont, concernant la prophétie, une opinion substantiellement différente de la nôtre. J'ai l'intuition, d'après les formes conceptuelles qui

arrivent à mon cerveau, qu'ils entendent les prophéties comme des possibilités fatales ou bien des circonstances qui acquièrent dans le temps une plus grande ou plus petite probabilité de s'avérer à travers l'action relativement libre de l'homme.

En effet, selon leur vision, les prophètes ne sont autres que des interprètes du hasard à l'intérieur de la causalité, des exégètes de faits prédictibles latents, et les prophéties, des événements aimantés ou repoussés par la volonté individuelle et collective. Rien n'est établi a priori, sinon les infinies possibilités qui confluent vers le centre des événements. Un ou plusieurs facteurs peuvent déterminer l'événement présumable ancré en un ou plusieurs scénarios dans le futur possible.

15 décembre 1981

4 h 15

Cette nuit, il y a quelques heures, j'ai été conduit sur un de leurs disques, atterri dans la clairière habituelle.

Il y avait Chama qui m'attendait, et à côté de lui deux entités en scaphandre. Ils avaient le visage caché par un casque très grand qui faisait comme une charnière à la hauteur des épaules ; il semblait métallique et de couleur argentée. À bord, j'ai été invité à boire un liquide ambré à la saveur légèrement amère. J'ai même goûté une espèce de pain à l'aspect très doux et fin, très souple, mais absolument dépourvu de mie. Son parfum rappelait vaguement le bois de santal.

J'ai vu, étalée sur un rayon circulaire, une espèce de légume semblable aux haricots, couleur rouge corail, et une grande quantité de fruits extrêmement parfumés. Ils étaient de formes diverses aux couleurs vives ; j'ai du mal à en donner une description tant ils étaient différents de toutes les formes et couleurs que nous connaissons…

27 décembre 1981

18 h 45

La nuit passée, l'un de mes enfants, le garçon, s'est réveillé terrorisé par la présence d'un « homme lumineux et grand » – ainsi a-t-il tenté de le décrire. J'ai cherché à le rassurer en lui disant qu'il avait fait un mauvais rêve. Je pensais y être arrivé lorsque sa soeur est entrée en scène en disant que, plusieurs fois, elle aussi avait vu des silhouettes se déplacer dans la pièce. En minimisant donc l'événement, et de manière fort tranquille, j'ai essayé de leur transmettre la plus rassurante idée des anges gardiens lesquels, leur ai-je dit, apparaissent parfois aux enfants.

28 décembre 1981

20 h 30

Il y a quelques heures, mon fils et quelques-uns de ses camarades de jeu se sont précipités en hurlant dans le salon où je me trouvais en compagnie d'amis : épouvantés, ils ont raconté avoir vu des hommes vêtus de combinaisons de « coureurs », entrer et sortir en volant par le plafond de la petite chambre.

2 janvier 1982

1 h 50

Les visiteurs, après une pause apparente de quelques jours, sont revenus. Je les sens autour du lit, j'ai l'intuition qu'ils sont cachés dans la pénombre de la pièce. Le bourdonnement – comme un essaim d'abeilles – pénètre dans mon cerveau, ma vue se brouille et je ressens une irrésistible torpeur envelopper mon corps. Je ne sais pas combien de temps je pourrai résister, mes membres sont lourds comme de la pierre… je n'arrive

pas à coordonner mes mouvements et écrire est devenu une entreprise impossible.

L'horloge du clocher a sonné l'heure; cinq coups de cloche.

Je suis encore assis, le silence est absolu et mon corps à moitié abandonné, dans une position grotesque, sur le plan du bureau. Entre les doigts, je serre convulsivement le stylo. J'ai la gorge brûlée. Je ressens des frissons de froid.

Je dois recommencer à écrire, je sens que je n'en ai pas la force, mais je dois le faire avant que le souvenir ne s'évanouisse de mon esprit.

Je n'arrive pas à me rappeler où ils m'ont conduit, mais je me souviens des impressions désagréables... des sensations de malaise en raison d'un bruit subtil et dérangeant dont j'entends encore l'écho dans mes oreilles.

Je me rappelle la voix persistante qui s'introduit dans ma tête.

Ils me parlent de la vie et de la mort.

De l'enfer... non! Maintenant je me le remémore clairement. C'est moi qui ai dit que ma vie était devenue un enfer. Eux, ils m'ont répondu qu'il n'existe pas d'enfer et qu'il n'existe pas non plus de paradis, que ce ne sont pas des lieux, mais des dimensions subjectives surgies de notre psyché et cristallisées dans l'éther de nos pensées actives. Des régions dans lesquelles perdurent et se multiplient nos souffrances intérieures.

> « *Quand on meurt,* m'ont-ils dit, *la psyché, en entraînant l'intelligence primordiale, la partie immortelle en chacun de vous, se confine dans les territoires mentaux dans lesquels elle croit ou a cru – dont sont aussi responsables vos doctrines religieuses originelles – pendant toute l'existence. Il s'agit là de singularités spatio-temporelles créées par votre esprit,* ont-ils ajouté. *Souvent, pour vous libérer de ces chaînes, interviennent des créatures sublimées, "les sans-visage" –*

vous les appelez anges. Habitants de sphères de conscience supérieure, ils lisent dans les plis de vos réminiscences les plus cachées et, pour vous conduire au-delà des frontières de l'illusion, ils prennent les traits plus familiers et rassurants de personnages défunts qui vous sont chers.

Vos morts ne sont pas sous une pierre tombale ni même dans des lieux comme l'enfer ou le paradis.

Parmi les trépassés, ceux qui sont arrivés à comprendre la loi absolue continuent à exister dans d'autres dimensions qui vous sont encore inconcevables ; les autres, ceux pour qui les régions supérieures sont encore fermées, revivent en renaissant dans un autre corps. »

Je suis persuadé qu'ils ont ajouté beaucoup d'autres choses, mais je ne m'en souviens pas, je suis fatigué.

7 janvier 1982

3 h 50

Une autre nuit d'insomnie, mon corps physique s'en ressent lourdement. J'ai d'immenses difficultés à me concentrer sur mon travail. Je m'isole toujours plus, je ne sais à qui raconter ce qui est en train de me détruire. J'ai besoin d'aide, mais je ne sais avec qui parler. Je me rends compte que je glisse sur une pente dont je ne vois pas la fin, mais dont j'ai l'intuition qu'elle est dépourvue de sens. Je suis seul à lutter avec les spectres d'une folie qui arrive de loin, d'au-delà du ciel.

18 avril 1982

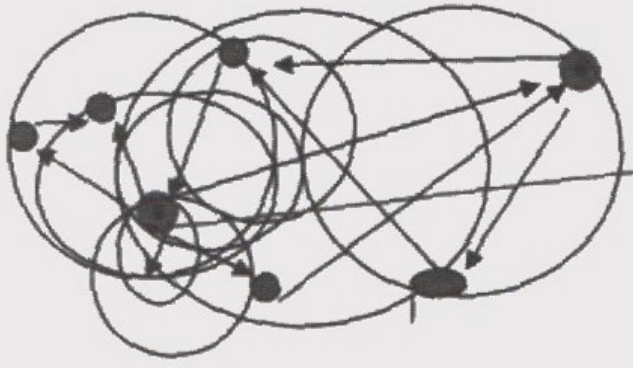
5 h 30

Cette nuit, à travers les désormais habituelles projections mentales, ils m'ont parlé de sujets astronomiques compliqués. Je ne crois pas avoir conservé rationnellement beaucoup des

concepts qui m'ont été transférés, je suis certain de n'avoir pas retenu de données considérables de ce qui m'a été dicté.

Je crois avoir compris, quoi qu'il en soit, que la théorie du big-bang, employée par la science pour comprendre la naissance de l'univers, n'est pas tenue par eux en grande estime, au contraire. Je suis sûr qu'ils la jugent complètement erronée, la considérant un concept mythique et établie sur des axiomes à la forte connotation théologique médiévale. J'ai transcrit fidèlement ce dont je me souviens et c'est ainsi que je le rapporte.

1) l'espace n'est pas une dimension de vide, mais l'expression de deux ou plusieurs points en éloignement constant.
2) une déflagration présuppose un espace, élément inexistant au moment du big-bang théorisé par la science terrestre comme cause première de la naissance de l'Univers physique.
3) l'expansion de « points énergie » dans le vide absolu crée l'espace, l'espace entre un point et un autre crée la conscience dynamique du temps.
4) seule une dilatation progressive et harmonique d'un *point énergie* de l'intérieur vers l'extérieur, créera l'élément espace – ce dernier étant entendu comme produit contenu dans la dilatation elle-même.
5) à l'origine de l'Univers physique, il n'y a eu aucune explosion, mais une équation conséquentielle : Émanation – Irradiation – Expansion – Raréfaction.



Création de l'espace à travers l'éloignement constant de points énergie, autrement dit Trous Noirs

6) de l'énergie primordiale ou PLASMA COSMIQUE naît le tissu éthérique où magma dynamique. La réalité atomico-moléculaire se crée dans la phase de raréfaction.

7) l'Univers, dans sa nature intime, est un ensemble d'hologrammes projetés dans les infinies régions du temps et procédant du Cosmos, **l'éternel fractal générateur,** *l'archétype émanateur* des points dynamico-mathématiques étendus en des biogéométries virtuelles mutantes.

8) l'ORIGINE, zone « atemporelle » dans laquelle l'unique constante est l'absurde et la loi suprême le Chaos, c'est le point absolu dans lequel le commencement et la fin coïncident.

28 avril 1982

5 h

Pendant la nuit, immergé dans un sommeil cataleptique, j'ai été contraint d'apprendre d'autres notions.

Les étrangers venus des étoiles m'ont parlé d'une singularité spatio-temporelle et de fluctuations de symétries instables, existantes dans la zone dénommée *triangle des Bermudes*. Ils ont dit que la zone est touchée par des perturbations de la courbure asymétrique provoquées par une bulle atemporelle. Cette aberration générée par des dissonances géo-fréquentielles enferme une région spatio-temporelle dans une autre, en produisant une absence de frontière. Ils ont dit que la zone physique touchée rentre, quand s'enclenche le processus de compénétration, dans une bande d'ombre ou temps à point zéro. Dans cette bande-là, le temps connaît une baisse de simultanéité, se contraignant lui-même à chuter en donnant naissance à l'immobilité spatiale ; en d'autres termes : l'équation présent-passé-futur est privée de sa raison mathématique, engendrant une suspension chrono-dynamique.

Un présent immuable.

Ceux qui, par mésaventure, restent pieges dans cette anomalie ne meurent pas et ne vieillissent pas non plus. Dans cette dimension-paradoxe se manifeste une seule fraction temporelle, et ils continueront à expérimenter une condition identique, répétée comme cela arrive dans les rêves. C'est comme si le fragment d'une journée se répétait sans solution de continuité ; ou plutôt, comme si le morceau d'une pellicule cinématographique était projeté continuellement à l'infini. Par conséquent, ce n'est plus l'alternance de divers événements dans la flèche du temps qui se déroule vers l'avant, mais une seule fraction répétée de façon illimitée.

10 mai 1982

13 h

Il y a quelques jours j'ai appris, dans une autre séquence d'informations reçues à travers l'habituel mécanisme de projection mentale, que les Étrusques sont à compter au nombre des peuples à avoir survécu au plus récent cataclysme qui s'est abattu sur la planète Terre (advenu il y a entre 15 et 18 000 ans), et qui furent contraints de trouver refuge dans les méandres des galeries souterraines de notre géoïde. En effet, l'étymologie du terme étrusque – selon leurs indications – signifie *homme du sous-sol*. Les derniers dans l'ordre chronologique – après les Incas et les Aztèques – des peuples qui retournèrent à la surface, ils stimulèrent le refleurissement de la civilisation.

20 juillet 1982

10 h

Ce matin, à l'aube, les visiteurs venus d'ailleurs m'ont imposé de me rendre dans une zone isolée aux alentours de la

ville de Casale Monferrato. Quelques minutes après être arrivé sur le lieu qui m'avait été indiqué, j'ai vu une grande machine extraterrestre s'élever parmi les frênes qui délimitaient l'espace herbeux à proximité d'une ferme. De couleur brun métallique, elle émettait un effet acoustique singulier. Avec une rapidité que je ne soupçonnais pas, j'ai réussi à actionner le magnétophone. Quand l'engin volant, une fois une certaine altitude atteinte et en oscillant lentement, a disparu dans les nuages, j'ai rejoint le point où il stationnait, découvrant sur le terrain de larges traces de brûlures. J'ai remarqué également dans cette aire, un gros rocher complètement calcifié – je suppose par la chaleur émise par l'engin –, et en ai recueilli un échantillon.

Je remarque dans l'air une étrange odeur.

15 h 38

Ce soir, je devrai me rendre dans la clairière habituelle.

2 h 15

Dans la clairière, j'ai rencontré Dhara. Elle m'a emmené dans un voyage aux limites de la folie. Elle m'a emmené au-delà du ciel. Je ne peux plus écrire.

Mille sont les secrets que je devrai taire…

Printemps 1986

Après la rencontre avec des entités extraterrestres advenue dans une grande ville du centre de l'Italie, en moi, irréfrénable, naît la nécessité de peindre.

Sur les toiles apparaissent des visages, des géométries chromatiques extranéennes, des paysages astraux et des symboles archaïques.

À partir de ce moment-là, pour les visiteurs provenant de la planète Clarion, je prendrai le nom de JHLOS.

1er février 1989

16 h 30

Il y a moins d'une heure s'est produit un phénomène au bas mot déconcertant. J'étais en compagnie de deux distingués professeurs qui s'intéressent à mon expérience d'abduction. Nous étions au coeur d'une conversation aussi aimable qu'intéressante, lorsque – soudain – le magnétophone posé sur le bureau s'est déclenché en position d'enregistrement et, dans la stupeur et l'épouvante générale, quelques minutes après – toujours de façon autonome – il s'est éteint. C'est alors que, en l'écoutant, une voix semblable au vent, avec des échos métalliques et des tons profonds, diffusa le « message » que je rapporte comme suit :

« Suell parle. Salut à la terre !
Nous sommes les enfants de Clarion
et nous sommes dans le monde.
Écoutez la voix des étoiles,
la palpitation de la vie dans l'univers ;
découvrez l'empreinte de nos pas,
dans la poussière de votre planète. »

Akui akamseh

L'art

Ils me parlèrent de l'art, surtout de la peinture et de la musique.

Ils me racontèrent lorsque leurs ancêtres se mirent en tête de graver des millions de pierres représentant toutes sortes de créatures vivantes de la terre d'alors, et archivèrent, à travers ces pierres, des événements en tous genres. Leur art pourrait être défini de synthèse, et comparé à nos peintures naïves ou modernes, même si les géométries insérées à l'intérieur d'elles sont complètement étrangères à notre culture. La musique

aussi, dont j'eus la possibilité d'écouter un échantillon varié, est de synthèse. Dans leurs compositions sont comprises les formes et les couleurs, les sons sont toujours des combinaisons géométriques élaborées sur de subtiles fréquences existant dans la nature. Ils assurent qu'une montagne, un océan, une aube, ou un coucher de soleil, possèdent une mélodie moléculaire; qu'une planète, une galaxie, un amas stellaire, émettent des sons (ce qu'ils appellent : « *le chant de la création* »).

La danse

La danse, pour les Clariens, est un dynamisme symbiotique et a une profonde valence connective : c'est-à-dire qu'à travers les mouvements du corps – disent-ils – se créent des résonances éthériques qui se répercutent sur l'environnement et sur le champ subtil lui-même des individus. Tout cela évoque fortement les danses chamaniques amérindiennes; des danses pour influencer les événements en invoquant la bienveillance divine et des danses de guérison.

Atlantide

Ponctuels, comme la fatalité inévitable, depuis une semaine les visiteurs, à 4 heures du matin, font irruption dans mon sommeil (systématiquement, au réveil, je trouve ma montre arrêtée à 4 heures).

Ils m'obligent à les suivre, je ne sais où, ni dans quel but. Quand je me réveille, j'ai dans l'esprit d'étranges réminiscences, comme dans un rêve, les souvenirs sont confus, brumeux et vagues. Ce matin, en me réveillant, je me suis aperçu que j'avais les pieds sales de boue et d'herbe comme si pendant la nuit j'avais marché pieds nus dans un pré. Parmi les fragments indistincts d'un cauchemar épouvantable, j'ai reconstruit des images de lieux éloignés dans le temps. L'Atlantide. Je suis certain qu'ils

m'ont dit quelque chose, mais maintenant je suis dans le vide mental. Je ne me souviens que d'une phrase, peut-être des lambeaux épars d'un long discours :

> « *... Ce ne fut pas un lieu et ni même un empire; ce ne fut ni un continent ni une île. Jamais terre ne fut appelée par ce nom.* ATALANTE, *d'un idiome ancestral, est pour toutes les civilisations synonyme de chute, descente dans les profondeurs et ruine...* »

Dans les époques dogmatiques et illusoirement positivistes, il y a des vérités qui ne sont pas comprises dans les lieux de la connaissance.

Rha

Le vent déplace des serpents de sable
Parmi d'ancestraux bruissements et des tours de pâle granit
glisse la froide caresse de la nuit
Empires rongés par le temps, dévastés par l'occulte horreur
gisent immergés dans ce qui un jour océan
est maintenant désert brûlant

Les roches ont la mémoire
témoins muets flagellés
insensibles gardiens aveugles

Le ciel a la mémoire
cristal renversé sur la désolation et la faim

Et l'ibis chante le souvenir antique,
mais personne ne l'entend
maintenant que le couchant se pose sur le fleuve

Personne ne se souvient de la langue du premier jour
et le sable engouffre jaloux son secret.

Jhlos

L'enlèvement

Tout commença par un soir de mi-septembre.

Il y avait encore dans l'air la chaleur d'un été particulièrement torride qui ne commençait qu'alors à se diluer en une fine pluie odorante de poussière et de légères bouffées de vent…

Un samedi soir, en compagnie d'amis dans une pizzeria, et puis un tour en voiture sur les étroites routes de la colline.

Nous venions d'arriver dans une clairière, et nous descendions des voitures, lorsque soudain le ciel sombre fut déchiré par un bolide incandescent, une sphère de feu surgie du néant.

Nous restâmes stupéfaits à regarder, et en silence nous en suivîmes les étranges évolutions jusqu'à ce que, par une rapide manoeuvre d'approche, la « chose » commença à descendre vers un bois de peupliers voisin avant d'y disparaître quelques instants après, en irradiant tout autour une luminosité tamisée de couleur rouge orangée.

Surpris et excités, nous décidâmes en un instant d'aller vers le lieu où l'objet avait disparu.

Mais bien vite, à cause de l'obscurité et d'un profond vallon parsemé de roches et de ronces qui s'interposait entre le bois et nous, nous avons renoncé.

En revenant vers les voitures, puis chez nous, nous ne cessâmes de parler de l'étrange événement, en nous perdant dans les conjectures les plus diverses.

Lorsque vers 23 h/23 h 30 nous nous sommes séparés, je ne me sentais pas bien du tout.

Des vertiges et de soudaines bouffées de chaleur qui remontaient de mon estomac, me plièrent bientôt sous l'effet d'un malaise plus diffus et d'une extraordinaire intensité.

Suspension temporelle

Je me retournais dans le lit en proie à l'angoisse.

J'avais froid et je transpirais abondamment. Pendant que je me débattais dans un état de confusion totale, malgré l'inévitable tapage produit par mon agitation et les bruits qui venaient de mes fréquentes excursions à la salle de bain pour soulager à travers l'eau fraîche ma souffrance désormais insoutenable (je tentai aussi de vomir puisque je m'étais convaincu que tout était dû à une intoxication alimentaire), les membres de ma famille continuaient à dormir profondément. J'appelai plusieurs fois, en vain. Alors, il m'apparut étrange de voir à la clarté de la lune qui filtrait par les persiennes entrouvertes, leurs visages cristallisés en un sommeil immobile comme peut le provoquer un somnifère. Tout était étrangement assourdi et quand maladroitement je heurtai un verre posé sur le lavabo, je le vis tomber avec une lenteur exaspérante et exploser à l'impact avec le carrelage en mille éclats brillants, mais je n'entendis pas le bruit qu'inévitablement il aurait dû produire.

La maison était silencieuse, d'un silence angoissant et imprégné d'allégories inquiétantes.

Les murs transpiraient des ombres ouatées, et de l'extérieur, de la rue habituellement parcourue par le trafic et le vacarme du samedi soir, ne provenait aucun bruit.

Je regardai l'heure. Il était à peine 1 heure.

Fiévreux, je tentai de maîtriser un frémissement de désespoir sans y parvenir. Je n'étais plus en contact avec la réalité. Je ne

savais pas ce que c'était, mais je sentais que quelque chose se passait, et ce fut alors que je commençai à lutter avec les inconnus qui étaient en train d'envahir mon esprit : quelque chose ou quelqu'un m'ordonnait de m'habiller et de sortir de chez moi pour me rendre là-haut sur la colline. Des forces étrangères étaient en train de me pousser à faire ce qu'en réalité je ne désirais pas faire, mais bien que je cherchasse à m'y opposer de tout mon être, je me retrouvai dans ma voiture, le moteur déjà démarré, puis aux prises avec les virages des tortueuses petites routes du Montferrat.

J'avais peur, je me sentais mourir tandis que des nuées de pensées confuses me traversaient la tête.

À ce moment-là, je me souvins que je n'avais pas suffisamment de carburant. En guise de réponse m'arriva le brusque ralentissement de l'auto, et le moteur qui toussait s'éteignit.

Je me retrouvai plongé dans l'obscurité. Je ne tenais pas debout, je devais être dans un état psychophysique terrible.

Je pensai alors m'enfuir, retourner en ville et me rendre aux urgences ; mais j'avais oublié qu'il était inutile et douloureux de s'opposer aux invisibles.

Des pointes lancinantes rongeaient mon cerveau pendant que m'arrivait l'ordre d'avancer. Et moi, vaincu et abattu, je marchai.

Quand j'atteignis la clairière du soir précédent, je saisis le même silence accablant et non naturel, la même atmosphère raréfiée et immobile que j'avais ressentie la première fois chez moi quelques heures auparavant.

Je ne savais pas quelle heure il était précisément, et il était impossible dans l'obscurité de la lire sur le cadran de ma montre. Je me souviens que, en calculant mentalement le temps passé depuis que j'avais vu, avant de sortir de chez moi, qu'il était à peu près 2 h 30, et en additionnant le temps hypothétique nécessaire

pour atteindre la clairière à pied, je réalisai qu'il était à peu près 4 heures du matin. Mais évidemment en tenant compte de la frustrante condition dans laquelle je glissais, ce n'est pas une donnée précise.

L'abîme

Ensuite, il arriva ce que l'esprit humain peut à peine endurer ou concevoir d'épouvantable et d'absurde.

Elle apparut tout à coup : énorme, affreusement dominante, une sphère de feu tourbillonnante me surplombait. À l'intérieur, j'apercevais un corps plus clair, d'un argent étincelant.

Dans une succession d'événements rapides et dépourvus de liens comme il s'en produit dans les rêves, je ressentis la sensation de flotter dans l'air. Je me rendis compte que j'étais soulevé de terre et happé vers le haut.

Toutes les fibres de mon corps hurlaient de désespoir et de résignation.

Je tentais en vain d'échapper à ce cauchemar terrifiant vécu les yeux ouverts, mais je m'abandonnai et attendis l'inévitable.

Dans le silence un bourdonnement s'acheminait vers mes oreilles. Mes yeux endoloris cherchaient à s'habituer à une luminosité diffuse et transparente.

Il me sembla que j'étais enfermé dans une capsule de verre, une cloche en cristal ou en matériau plastique transparent, à travers laquelle j'apercevais une pièce incroyablement vaste. Un paradoxe de mon inconscient me suggéra la différence anomale entre l'objet vu de l'extérieur et l'espace qui me contenait, dont j'entrevoyais à peine les limites extrêmes. De l'extérieur, le diamètre apparent de l'objet pouvait être de quinze ou vingt mètres.

Le lieu s'avérait presque nu, dépourvu de toute instrumentation de quelque genre que ce fût, hormis les panneaux disposés tout

le long de la circonférence qui partaient d'à peu près un mètre du sol vert translucide semblable à l'émeraude et convergeaient en dégradé vers le plafond semi-circulaire.

Ils palpitaient en diffusant une faible lumière allant de l'azur métallique au blanc-violet.

J'eus alors la subite impression d'être dans les noeuds d'une créature biologique, d'un organisme vivant.

La place que j'occupais, immobilisé dans ma niche transparente, m'empêchait de saisir d'autres détails de ce qui se trouvait derrière moi, et donc de décrire dans sa totalité le milieu qui me contenait.

J'eus toutefois la certitude intuitive qu'elle n'était pas au centre, mais placée aux deux-tiers de ce que je considérais être la partie centrale, une sorte de structure légèrement convexe à la couleur de cuir bruni, qui se dressait depuis le sol.

Le ronflement crut en intensité et presque en même temps la voix pénétra mon esprit. Elle me dit de ne rien craindre : on ne me ferait pas de mal.

Et la voix était semblable au bruissement du vent dans les roseaux, monotone comme l'eau qui coule.

J'étais suspendu dans l'univers et mon coeur battait avec la pulsation des étoiles. Je me sentais comme dilaté vers des émulsions de lumière impossibles à décrire, des scintillements de pierres précieuses dans l'obscurité cosmique…

C'était comme si soudain je connaissais tout de tous et de tout, comme si l'univers entier n'avait plus de secrets pour moi : plus aucun mystère. Pendant que ma conscience s'étendait, maîtrisant un savoir atavique et terrible, je continuais à palpiter avec les étoiles, à être précipité vers des soleils en folie, enlevé dans le tourbillon de planètes dansantes.

L'espace d'un instant, je me vis note d'une symphonie fuyante.

« N'aie pas peur », répétait la voix. Elle semblait arriver de profondeurs abyssales, d'au-delà les confins des galaxies.

Le ronflement s'intensifia en transformant les tons bas en des échos stridents, déchirants, et une sensation de nausée poussa à travers ma gorge des haut-le-coeur mélangés à des hurlements dépourvus de sons. Quand le bruit semblable à celui produit par une énorme dynamo atteignit des niveaux insupportables au point de me perforer les tympans, je fermai les yeux et me sentis tomber.

Je glissais vers le bas, je précipitais rapidement. Ensuite, tout s'apaisa et à mon regard stupéfait s'offrit un décor incroyable.

La base souterraine

À travers mes paupières entrouvertes et douloureuses se découpait un paysage féerique, irréel. Des constructions aux formes étrangères, à l'architecture monolithique et arrondie, pointaient à perte de vue en diffusant une lumière fluorescente aux tonalités chaudes entre le jaune et l'orangé. Des engins insolites suspendus dans l'air ondoyaient sur une large esplanade circulaire. Mais ce qui m'impressionna surtout, ce fut l'édifice qui dominait la scène et qui frappa mon imagination par une analogie abstraite.

Il apparaissait comme une coquille renversée avec de grandes arcades le long de son périmètre extérieur et des frontons décorés, sur les bords les plus hauts, par des symboles étranges, par certains côtés semblables à l'antique écriture cunéiforme ou bien assimilables à des hiéroglyphes. Ces arcades, dans leur forme, contenaient, contre toute vraisemblance, le cercle et le triangle : une élaboration architectonique difficilement exprimable, et pourtant fantastiquement existante.

Je fis encore quelques pas indécis et me tournai, incrédule. Je pus ainsi observer la machine par laquelle mon enlèvement s'était produit. Elle n'émettait plus de pulsations et n'était plus

enveloppée de flammes. Maintenant, elle était semblable à une gemme arrondie qui s'affinait vers les bords. Elle avait pris une couleur mercurielle très vive et semblait faite d'un matériau transparent, si bien que j'eus comme l'impression d'apercevoir certaines parties à son intérieur.

Sur toute la circonférence de l'engin, une bride étincelante semblable au saphir dégageait par intervalles réguliers des éclairs de lumière bleu cobalt, une flamme de nature électrique.

Bien évidemment déconcerté, je me rendais compte que je n'éprouvais aucune peur. Mon malaise aussi avait complètement disparu.

Je percevais dans l'air une odeur amère et piquante, intense, quelque chose qui me rappela la montagne, un mélange entre l'herbe mouillée et les embruns salés, peut-être un peu plus aigre. J'étais en train de m'expliquer, dans un tourbillon de sensations contradictoires ce silence surnaturel qui perdurait et devenait insoutenable, lorsque précédée par une sensation de vertige, la voix revint :

> *« Sois le bienvenu, fils de Sahrahs, mon nom est Chama et je viens de Clarion. »*

Cette voix avait l'extraordinaire pouvoir de créer des visions dans mon esprit, et ainsi, alors que les sons affluaient en moi, accompagnés par une subtile réverbération métallique produite (je le saurai par la suite) par un traducteur simultané, se créaient dans mon cerveau des images de lieux et d'événements, résumé on ne peut plus clair de ce qui m'était raconté. Les images étaient si nettes qu'elles donnaient l'impression d'être au milieu d'elles, comme si j'étais en train de vivre ce qui en réalité ne m'était que projeté.

Clarion

Je vis Clarion, une planète bleu cristal et mimosa. Je la vis d'abord de l'espace et du lointain, puis de toujours plus

près. Plongé dans un vol rasant, je la traversai en côtoyant de hauts sommets et des fjords profonds, je survolai des océans et des forêts, des cités au plan circulaire, immergées dans le maquis herbeux à la luxuriance primordiale, aux nuances si indéfinissables que je ne peux leur trouver de comparaison avec les couleurs connues. Le vert bleu des océans était semblable à la couleur de nos mers, mais l'eau donnait l'impression d'être du métal en éternelle fusion et créait des bandes d'argent brun dans l'alternance de vagues plastiques et perlées.

On me dit que Clarion – qui, dans leur idiome, signifie *splendeur* – appartient à un système binaire placé dans la troisième galaxie. Elle est en orbite autour de deux soleils, comme le fut aussi autrefois notre système solaire.

On m'expliqua que les systèmes doubles sont presque une règle dans l'univers, tandis que la situation actuelle du nôtre est définie comme étant *« un événement anomal produit par une catastrophe planétaire arrivée il y a à peu près cent quatre-vingts millions d'années »*.

La configuration orbitale de la planète Clarion produit sur elle un jour très long et, comme nuit, seulement un bref crépuscule.

Je sus en outre que, par l'effet de l'orbite elliptique et en même temps sinusoïdale de la planète autour des deux astres, à la durée de 425 jours terrestres (année clarienne), se crée une condition particulière par laquelle au cours d'une période d'à peu près quarante-cinq jours la nuit ne tombe jamais. Cet événement est appelé dans leur langue : *amhutzar* (jour infini). Toujours à travers des images induites, j'appris que Clarion se trouve à une distance de 150 000 années-lumière de notre monde, espace que les visiteurs, pour arriver jusqu'à nous, couvrent en 72-73 de nos jours, en projetant leurs vaisseaux à travers ce qu'ils définirent comme étant une sorte de couloirs magnéto-temporels.

Pendant qu'une masse épouvantable d'informations affluait dans mon esprit avec une rapidité hallucinante ajoutant encore à mon désarroi, à quelques mètres de l'engin je vis des silhouettes se déplacer. L'une d'elles vint à ma rencontre et finalement, le visage illuminé par les éclairs bleuâtres qui jaillissaient autour du vaisseau, je pus voir un de mes ravisseurs se découper clairement.

Il avait des traits humains et semblait glisser plutôt que marcher. Grand, au corps athlétique, il portait sur son visage les traits somatiques de l'indien pré incaïque – telle fut l'impression que me suggéra ma pensée en se frayant un chemin entre l'angoisse et la forte émotion.

À quelques pas de moi, il leva son bras droit, geste que je m'empressai d'interpréter comme un salut, et à nouveau la voix pénétra dans mon esprit sans qu'aucun son ne passe par mes oreilles :

« *Ne crains rien, il ne t'arrivera rien* », me dit Chama.

À ce moment-là, je sus que je devais le suivre, et nous nous acheminâmes vers les constructions insolites.

Ce n'est qu'alors que je m'aperçus qu'il n'existait pas de zones d'ombre. Tout était lumineux, comme si la lumière jaillissait des structures elles-mêmes, de chacun des éléments architecturaux, et même de ceux qui, par la position qu'ils occupaient, n'auraient pas dû logiquement être illuminés.

Nous marchions l'un à côté de l'autre le long d'une structure transparente, un ample tunnel de cristal qui se déployait tout droit entre les constructions et nous séparait d'elles. Pendant un instant je levai le regard, peut-être espérais-je apercevoir le ciel, mais je ne le vis pas. Tout ce qui pouvait exister au-delà, au-dessus et autour, était caché par une dense végétation.

Des plantes insolites, des arbres aux fûts hauts et tortueux, des fougères énormes de couleur violet pâle éclaboussées de

jaune sable se découpaient, toujours plus denses, dans une tache chromatique compacte et absurde.

Je me rappelle que je pensai, qui sait par quels parallèles, à la végétation luxuriante qui dut couvrir notre monde il y a quelques millions d'années. La lumière qui enveloppait le lieu n'était comparable qu'à celle d'un coucher de soleil sous les tropiques après une journée torride.

Je m'aperçus que chaque fibre de mon corps était spasmodiquement tendue. J'essayai autant que possible d'analyser lucidement ce qui était en train de m'arriver.

Plusieurs fois, je doutai que tout cela fût la réalité, et autant de fois je fus écrasé par l'humiliante conscience de l'évidence.

Tout autour, toujours et seulement le silence inanimé. Même nos pas ne provoquaient aucun écho ou bruissement.

Quand nous fûmes devant l'énorme édifice en forme de coquille renversée, Chama me précéda et me fit signe de le suivre.

Il dut sans doute percevoir ma réticence, l'indécision et la méfiance mues par l'instinct de conservation, puisque sa voix fit écho dans mon cerveau : « *N'aie pas peur ! Tu n'as rien à craindre.* » Je sentais mes tempes battre alors que m'apparaissait dramatiquement claire la situation : je sortirais peut-être de ce cauchemar, je ne retournerais chez moi que si ceux qui m'avaient enlevé le voulaient bien.

Je me sentais fatigué.

Avec lenteur, je fis quelques pas à l'intérieur.

Si j'avais pensé que rien désormais ne pouvait plus m'étonner, je me serais trompé. Quelque chose de semblable à des frises en encorbellement et des bas-reliefs couvrait par intervalles réguliers le plafond arqué et les côtés supérieurs du nouveau couloir aux parois convexes et polies, translucides comme l'acier.

En touchant instinctivement leur superficie, je ressentis une légère décharge électrique et mes doigts glissèrent, comme repoussés par une mystérieuse énergie.

Désorienté et abasourdi je ne me rendis pas compte que le couloir, arrivé à sa fin, donnait sur une immense salle circulaire complètement enveloppée dans une douce lumière bleue.

Les veilleurs

Tout autour, sur les côtés et au centre, reliées entre elles par des cylindres de diverses tailles, se dressaient des structures apparemment métalliques d'un gris anthracite, semblables par leurs formes à des tours en colimaçon.

Il y avait aussi – en suspension à quelques mètres du sol – des sphères transparentes comme le verre à l'intérieur desquelles étaient enfermées des vapeurs roses.

… J'avais failli ne pas m'apercevoir de leur présence.

Ils étaient immobiles et ils me regardaient avec des yeux pénétrants. Ils portaient de longues tuniques diversement colorées. Ils avaient la peau claire et de longs cheveux blancs flottants bordaient leurs visages à l'âge indéfinissable.

Ils m'induisirent à regarder vers un monolithe pyramidal en forme de tour au centre d'une large table rectangulaire, elle aussi en apparence métallique.

Ils me parlèrent en envahissant mon esprit d'images et de sons : ma vie passée défilait extrêmement vite. Mon enfance, mes souvenirs ramenés à la lumière et ressuscités dans ma mémoire.

Je sus ainsi que je me trouvais dans l'une de leurs bases souterraines sur notre planète, placée au coeur de l'Amazonie.

J'appris qu'ils nous observent depuis longtemps et qu'ils connaissent l'histoire de l'humanité depuis son aube.

Ils me dirent être les « Gardiens du Monde » et appartenir à une confédération intergalactique qui unit des peuples et des races stellaires différentes. Des habitants d'Alpha Centauri, d'Orion, de Zetar Reticuli et des Pléiades sont sur notre planète.

Certains d'entre eux sont les « Créateurs », ceux qui greffèrent le code génétique primordial et qui, en modifiant les structures biologiques primitives de l'organisme vivant appelé homme, furent à l'origine de l'évolution des espèces et des races actuelles.

Plusieurs fois, j'avais mentalement formulé le désir de comprendre pourquoi j'avais été « enlevé ».

Et puis, dans quel but ces révélations m'étaient-elles faites ?

Je comprenais que le choix ne pouvait être dû au hasard : ils connaissaient ma vie, ils me suivaient depuis mon enfance, et peut-être, d'une certaine manière, m'avaient-ils préparé à cet événement.

Mais pourquoi moi et pas un autre ?

Je savais qu'ils lisaient dans mes pensées, cependant la réponse à cette question n'arriva jamais.

Je l'ignore encore aujourd'hui.

Dhara

Peut-être était-ce un bruissement léger qui me fit me retourner. Je rencontrai le regard de Chama et il me sembla y saisir une douceur insoupçonnée.

Il était resté derrière moi pendant tout ce temps et, à ses côtés, je repérais maintenant une créature dont la beauté ne peut être définie que par le silence, car toute tentative de le faire en gâcherait le souvenir : *Dhara*.

Son nom me parvint sur la vague d'un écho profond : des yeux d'un bleu indéfinissable au contour vaguement oriental et

félin ; des cheveux cuivrés rassemblés en une bizarre coiffure et en partie libres sur la gauche de son visage.

Elle portait une robe bleu foncé à la mode vaguement moyenâgeuse et d'un étrange tissu semblable en apparence à la soie ou au satin, si longue qu'elle lui couvrait complètement les pieds.

Elle sourit.

Pendant ce temps les dix ou douze silhouettes aux longs cheveux blancs, dont j'avais été instruit de connaissances extraordinaires, avaient disparu. J'avais l'intuition que tout ce qui s'était déroulé jusqu'ici et qui se déroulait encore, quoi que cela ait pu être, allait maintenant se terminer.

Les adieux

Dans le silence absolu, je suivais Chama et Dhara qui me précédaient de quelques pas.

Nous traversâmes le salon en côtoyant les structures métalliques et, en prenant sur la gauche, nous effleurâmes presque les sphères suspendues qui, en ondoyant, provoquaient de légers tintements. Nous prîmes un autre couloir plus étroit et plus bas que les précédents.

Les parois semblaient du même matériau semblable à l'acier, mais concaves sur les côtés et parsemées de trous semblables à des hublots.

Nous conclûmes rapidement notre trajet devant une sorte de large panneau en mouvement.

On aurait dit que d'infinies langues de feu le traversaient en se coupant réciproquement et en produisant des myriades d'étincelles violâtres.

Chama, et Dhara – que je découvrirai lors d'une rencontre ultérieure être une biologiste astrale – en s'écartant m'induisirent, toujours mentalement, à le franchir.

L'angoisse me reprit et me serra la gorge. Je fermai les yeux et avançai.

Ce qui se passa ensuite, je ne saurai le dire, parce que je n'en ai pas de souvenir.

Je me rappelle mille piqûres d'aiguilles dans tout mon corps, et une sensation de complète torpeur pendant que je plongeais dans un tunnel sans fin, au milieu d'une pléthore de couleurs dardantes.

Je me retrouvai étendu dans l'herbe humide d'un pré.

Le soleil était haut dans le ciel tandis qu'une brise légère m'apportait les bruits lointains de la ville…

Les souvenirs ressurgissent

Le temps maintenant me semblait immobile, les jours et les nuits alternaient avec une extrême lenteur. Je me retrouvai toujours plus souvent à vagabonder dans les campagnes désertes et silencieuses. Toujours plus souvent je cherchais à m'isoler, comme pour fuir les mystérieuses visions qui troublaient mon esprit, les rêves qui me projetaient de façon horrible dans les profondeurs d'abîmes insoupçonnés.

Comme un tumultueux et obscur océan, les événements léchaient périlleusement ma raison. Ma vie avait été bouleversée, mon existence avait subi une mutation.

Passé et présent se chevauchaient en m'apportant des vagues effrayantes de souvenirs occultés : des fragments, des éclats acérés qui m'étourdissaient en me torturant jusque dans les recoins les plus cachés de ma psyché.

Je me vis frôler le gouffre de la folie.

Je cherchais à fuir en épiant le bord d'une crevasse sans fond dont montaient de denses vapeurs et des horreurs indicibles.

J'étais en train de plonger lentement dans le néant, dans l'oubli de la folie ; et pourtant, quelque chose de terriblement fascinant me procurait une sensation d'attraction morbide.

Je cherchais désespérément à rester accroché à la réalité et en même temps je me laissais chuter vers une lueur lointaine émanant d'un appel ancestral.

Mon esprit ainsi éprouvé s'étendait au-delà des confins de l'univers. De vives images défilaient à une vitesse extrême en parcourant le temps à rebours et en couvrant des siècles, des millénaires, des éons.

Des galaxies se recroquevillaient sur elles-mêmes jusqu'à devenir de petites flammes insignifiantes dans l'espace obscur. Des mondes explosaient en lançant des lapilli vers l'infini.

Je vis des plaines désolées, calcinées et brûlées sous un soleil énorme à l'aveuglante lumière vert émeraude, des mers qui bouillonnaient vers un ciel éternellement couvert de vapeurs grisâtres et de denses jungles à la végétation luxuriante secouées par de terribles vents brûlants.

Je m'efforçais à grand-peine de trouver une raison, un sens logique à tout cela, alors que ces visions étaient supplantées par des souvenirs et des images qui m'étaient plus familiers.

Des voix arrivaient du lointain, les échos flottants de la folie, extraordinairement claires. Je gisais, épuisé par l'infernale sarabande qui assaillait mon esprit désormais secoué par l'absurde, comme si une fièvre maligne suçait la lymphe vitale de mon être.

Je me vis parcourir d'étroites rues silencieuses. Comme une ombre, je passais sur des pierres blanches et desséchées, je glissais sur des sentiers désolés et dépouillés ; comme une ombre, je me pliais avec le passage du jour.

À mes narines arriva une brise qui sentait le myrte et la fleur d'oranger. Le silence à mes oreilles était devenu un hurlement déchirant, et la solitude une vague sauvage qui m'arrachait des gémissements de douleur aiguë.

Je plongeais dans le temps, vers l'horizon nébuleux et inconnu de la folie. Par instants, comme pour rendre ce cauchemar encore plus terrifiant, j'entendais des voix indistinctes, des murmures et des phrases sans lien.

Mon corps, maintenant devenu transparent comme l'air, glissait lentement sur les rives du délire ; il s'insinuait parmi les sons, les couleurs et les fragments de souvenirs, alors que mon esprit paralysé et muet se noyait misérablement entre succession et simultanéité.

Oui ! Je vivais des événements distants dans le temps, dans une conception paradoxale de contemporanéité.

Des époques et des événements différents se combinaient entre eux en une sorte d'hallucinante chimère, une monstrueuse altération du temps me contraignait à exister en un instant avec l'éternité entière.

Maintenant le soleil était haut, dans un ciel laiteux et oppressant ; l'air, stagnant. La route était blanche de chaleur et les ombres courtes rampaient dans la poussière pendant que – obsédant – un coeur de cigales croassantes envahissait la place vide. Un écho de pas giflait, irrévérencieux, la solitude immobile et se traînait au-delà des haies de broussailles et de ronces qui faisaient comme une couronne au village. Puis un éclair, et il fut plus brillant que le soleil. À l'improviste, il obscurcit le ciel qui sembla chuter d'insondables hauteurs.

Peut-être le léger gémissement se confondit-il avec un souffle de vent qui fit prodigieusement bruisser les frondaisons du laurier antique.

Le corps étendu dans la poussière, l'esprit vidé, il demeura inerte, là, et il sembla endormi dans le son de bronze de la cloche. Tout, autour, se fit encore plus silencieux, et le lieu commença à changer.

La place devint verte, ombragée et fraîche, sous les grandes fougères et les sycomores centenaires.

Les pas bruissaient dans l'herbe haute et le garçon regardait autour de lui, stupéfait. Il vit des silhouettes ondoyer parmi les fleurs et les ronces du myrte, puis il prit conscience de l'ombre derrière lui.

Comme dans un rêve, il la vit avancer, et elle avait des traits humains. Une curieuse robe de lin blanc, serrée sur les flancs par une large ceinture d'or, couvrait la silhouette au visage antique, semblable dans le scintillement de ses yeux à un fier dieu grec, ou encore à un noble et savant grand prêtre, vu peut-être dans quelque livre.

Voilà ce que pensait l'enfant quand il fut secoué par la voix profonde, semblable au tonnerre qui glisse sur les collines lorsque s'éloigne un orage estival :

> *« Dans le jardin de Noôrehb, la graine germe encore ; écoute, fils d'homme ! Parmi les rochers de Thaimur, sur les falaises de Naphir, au milieu des vents et de l'ouragan, tu recueilleras ton coeur. Tu arriveras au secret du temps et tu cueilleras l'aurore.*
>
> *Par-delà le rivage, dans le puits de jade, tu trouveras le sépulcre de la lune.*
>
> *Puis tu attendras l'arrivée d'une nuit claire, tu allumeras les feux et l'étoile qui vient de l'abîme te conduira là où naît l'arc-en-ciel. »*

Le garçon écoutait comme en retenant son souffle, alors que dans le bruissement du vent chantait l'alouette.

> … « *La mer restitue toujours ce qu'elle prend avec elle,* continua l'homme vêtu de blanc… *La vague te restituera la mémoire. Alors seulement, tu sauras avoir été. Dans le jardin de Noôrehb, la graine germera !* »

Le visage de l'homme devint radieux, d'une vive lumière qui fit fermer les yeux au garçon : elle était si éblouissante qu'instinctivement il porta ses mains à son visage.

Les paupières douloureuses, l'air lourd oppressant ; des ombres confuses, des voix. Lentement, comme s'il sortait d'une caverne sombre, le garçon avala, famélique, l'air et toussa convulsivement, alors qu'une voix hystériquement grossière le blessait au centre de la nuque :

« Il se reprend, il revient à lui, il revient à lui ! Grâce à Dieu… Donnez-lui de l'eau, vïte, vite. »

J'éprouvai la même douleur aiguë et me souvins. Que de temps avait passé ! J'avais environ sept ans alors, lorsque cela arriva.

Je m'étais soudain senti mal dans la rue, me dit-on, peut-être la chaleur ou une congestion. On m'avait recueilli sans connaissance. J'étais resté dans un état comateux pendant plus de trois heures. Puis, j'avais refoulé de ma mémoire ces événements, j'en avais perdu complètement le souvenir pendant des années et des années…

Et maintenant, sur ce rivage de délire, je vis l'amère inquiétude de jours perdus dans le temps.

Nuit maléfique, interminable, diabolique nuit !

Réussirai-je à survivre à la fièvre qui me consume ?

D'autres jours oubliés, semblables à des météorites de glace et de plomb, effleurèrent mon esprit pour se perdre dans les couloirs étroits et mystérieux du temps. Une ronde de visages, des figures diaphanes qui entouraient des yeux de flamme, dansait en un sabbat infernal. De grotesques silhouettes désagrégeaient ma mémoire, soumise et impuissante, sur des cimes inaccessibles et terrifiantes.

Oui, c'était un rêve… Un rêve inachevé au charme ambigu et impur. Ou peut-être un cauchemar : un cauchemar terrible dont je ne m'éveillerais que si j'arrivais à détourner mon regard de la pyramide monolithique.

Si j'arrivais à briser cette chaîne hypnotique, occulte sortilège qui me tourmentait jusqu'au paroxysme, peut-être me retrouverais-je dans mon lit, haletant et en sueur, dans la vive clarté de l'aube. Mais je m'illusionnais, je savais que je m'illusionnais, je voulais m'illusionner. Je savais que j'étais dépecé par une réalité absconse, étrangère, inconcevable et

extranéenne. Je le savais, et je sentais l'écho de mon coeur en tumulte fuir et se perdre en des vastitudes sidérales.

Des vestiges archaïques, des temples, des ruines... Un milliard de galaxies tournèrent dans mon cerveau en flammes et un mouvement de colère monta rapide de mon ventre jusqu'à me serrer la gorge. Dans ma bouche, j'éprouvai la saveur dense de la folie.

J'eus fugacement la douloureuse sensation que ce que j'éprouvais et vivais avait une inéluctable connexion antérieure avec ma personne.

Une terrible et mystérieuse influence dominait mon esprit, comme si ma mémoire était soumise à un contrôle extérieur : la même influence, la même obscure volonté qui m'avaient conduit dans la nuit, sous la contrainte, au travers de contrées éloignées et absurdes.

Les visiteurs, ceux qui m'avaient précipité dans la vallée obscure de la peur, lisaient à l'intérieur de moi. Ils fouillaient le refuge intime de mon âme exténuée par une horrible torture psychologique.

La grande race ! Le peuple des étoiles : voilà ce que je sus soudain, comme si j'avais eu une révélation transcendante.

Je sus ainsi qui étaient mes geôliers.

Un sanglot de rage me secoua encore, une sensation de rancoeur impuissante, alors que je cherchais à replacer des fragments de mémoire et de visions oniriques dans un schéma spatio-temporel moins abstrait.

Sans défense, humilié, je me laissai envahir par un son très faible, presque imperceptible : comme une fine aiguille de glace, il s'insinuait sous ma peau, pénétrait dans mon cerveau.

Les créateurs, le peuple invisible !

Dans mon esprit défilaient des symboles, des signes archaïques semblables à des hiéroglyphes courbes. Et pendant que cet océan d'émotions m'enveloppait, je sus :

« ... Nous connaissons l'histoire de l'univers depuis le commencement des temps, votre histoire, l'histoire du genre humain et de la planète que vous appelez Terre. En un temps si éloigné qu'on peut à peine l'imaginer, nous marchâmes sur le sol primordial de ce monde en opérant le début d'un programme encore en cours.

Nous semâmes la vie. Connaisseurs des subtiles dynamiques du cosmos, de ses lois et des mécanismes qui en règlent l'existence, nous posâmes le germe d'une nouvelle race et nous en commençâmes la surveillance afin de sauvegarder et de corriger ses phases les plus délicates. »

Je vis une étendue dorée lécher des dunes de cèdres et des palmeraies brunes ondoyer au vent du sud.

Je m'immergeai en flottant comme pour effleurer les épis gonflés au-delà desquels, brusquement, se dressaient à l'horizon, parmi d'épouvantables gouffres fumants, des collines d'airain éructant de la lave.

C'était stupéfiant, incroyable. Je passais d'une situation à l'autre simultanément. Le temps se déroulait devant mes yeux comme un rouleau de papyrus. Je me retrouvai à parcourir de cyclopéens couloirs de pierre aux voûtes hautes et obscures. Sur les bords, à leurs sommets, des motifs architectoniques et des décorations provoquèrent chez moi une crainte ancestrale.

Puis je vis des cités titanesques sous une couverture de nuages gris, des murailles de basalte monter vers le ciel, des ruines de tours – comme des créatures squelettiques – pointer dans l'indifférence du temps au milieu de fougères humides. J'eus l'impression d'être précipité dans un passé reculé ; à l'époque du permien ou du trias.

Une fois encore le paysage changea radicalement. Dans l'immobilité absolue, je vis un monde prisonnier du gel : rien sinon de la glace, de la désolation et du silence. Il y eut dans le lointain une rapide accumulation de brumes et un instant après, tout était souffle de mort et angoisse.

De l'obscurité sembla surgir lentement une étoile… deux!

Coupants comme des lames, des yeux me fixèrent et dans ces yeux je cherchai des réponses.

Tout, maintenant, semblait plus calme. Je regardai autour de moi. Les visiteurs étaient là, immobiles. J'essayai de parler, mais mon souffle se cristallisa dans ma gorge.

J'eus un sursaut et tentai de faire quelques pas alors que les éclairs intermittents, diffusés par le monolithe pyramidal, enveloppaient l'atmosphère en dessinant des arabesques rosées sur le visage des créateurs.

Le silence parut éternel.

Mon esprit exténué cherchait un appui, l'espérance que ce ne fût qu'un rêve. J'éprouvai encore le malaise de me sentir sondé, la désagréable sensation d'une volonté qui phagocytait la mienne. Un esprit étranger violait mes défenses en pénétrant dans mon cerveau. Voilà comment ils communiquaient!

Ils se servaient de projections mentales. Ils étaient capables de transférer leurs pensées, leur savoir, dans l'esprit d'autrui. Et ainsi, l'ignare victime croyait vivre comme siens les souvenirs et la connaissance de la grande race, le savoir des créateurs. Une myriade de concepts inimaginables montait stridente à la surface de ma conscience.

Ma partie la plus froide et rationnelle se débattait dans les mailles visqueuses de notions distordues et mutantes.

La raison humiliée

La terre se dérobait sous mes pieds. Les certitudes accumulées à travers mes expériences, l'érudition scolastique, étaient cruellement démolies, inexorablement abattues et détruites sous le maillet d'une aberrante et bouleversante révélation.

Le temps, l'espace, perdaient les paramètres dans lesquels depuis toujours l'homme les avait confinés.

L'histoire – la connaissance historique – était modifiée. Les concepts philosophiques et religieux eux-mêmes étaient altérés et transformés par une alchimie induite et occulte.

La connaissance tout entière était mise à mal.

J'étais en train de perdre le sens des choses, des idées.

Le rêve et la réalité se fondaient jusqu'à apparaître comme des ombres lacunaires et approximatives. La fantaisie, l'imaginaire et l'abstrait devenaient synonymes d'objectivité et d'axiomes.

Tout pouvait être vrai ; tout pouvait ne pas l'être. Il n'y avait plus de barrières pour délimiter le réel de l'irréel.

L'univers lui-même se réduisait maintenant à un grain d'ambre obscur perdu dehors dans la nuit. La nuit ! Mon esprit, en un sursaut, réussit à récupérer des lambeaux d'un passé proche.

Combien de temps avait passé ? Depuis quand me trouvais-je dans les viscères du peuple de la terre, dans la cité du peuple des étoiles ?

Peut-être dehors l'aube avait-elle surgi. Reverrais-je encore la lumière du jour ? Allais-je réussir à échapper à ce cauchemar que je vivais les yeux ouverts ? Oh, Dieu !...

Mon invocation désespérée résonna, stridente, dans mon esprit.

Quel sens cela avait-il d'invoquer Dieu quand on était à la merci des créateurs ? À nouveau, je glissai vers de flous souvenirs de ma lointaine enfance.

J'avais reçu une éducation de type bourgeois, ou plutôt mes parents avaient tenté de m'éduquer dans le respect de la foi catholique. Je crois, de toute façon, que leurs efforts se seraient avérés vains, quelle que fût la foi qu'ils auraient cherché à m'inculquer. Solitaire par nature, ombrageux et timide, je rejetais toute doctrine formelle et dominicale, et je vivais âprement mon enfance dans un sens critique marqué qui imposait des réponses claires et exhaustives à chacune de mes questions.

Quoi qu'il en soit, je croyais en Dieu, dans l'occulte mystérieux dieu de la foi, l'inaccessible, l'abstraite entité vers laquelle tous les gens se tournent.

Curieuse condition que la mienne. J'étais dans une ville souterraine, base de mes ravisseurs inconnus, et je trouvais le temps pour de semblables élucubrations. Mais peut-être cela se produit-il lorsque l'on est dans des situations insolites, quand on est soumis à une terrible tension ? Peut-être la psyché humaine réagit-elle en contemplant en quelques instants le vécu tout entier de l'existence ? Ou peut-être était-ce encore la volonté aliénigène qui m'induisait de semblables considérations ? Et eux, les représentants de l'antique race, croyaient-ils en Dieu ? Que pouvait signifier pour eux la divinité, la déité ? Les « créateurs » pouvaient-ils croire en une suprême entité créante ?

Un geste silencieux, un bruissement léger provoqué par ses amples manches, dans le mouvement presque imperceptible d'un des visiteurs : avec une grâce insoupçonnée, presque solennelle, il m'invita à regarder encore dans la structure pyramidale, dont émanait maintenant une lumière plus intense, avec des éclairs intermittents. Je me tournai et restai immobile, ensorcelé par l'augmentation de la luminosité qui semblait m'envelopper dans mille spires à la froide couleur bleu argenté. J'éprouvai encore un sentiment de frustration et d'étourdissement.

L'instant d'après, j'étais dans l'oeil tourbillonnant d'un cyclone rugissant. Mon corps s'étendait dans plusieurs directions, comme attiré brutalement par un incroyable champ de forces gravitationnelles.

Je perçus l'indescriptible sensation de me scinder en des millions de molécules, tout en conservant pourtant la conscience d'être une unité... Et chacune des molécules, chacun des atomes qui me composaient, avait la même conscience, conservait la mémoire de la monade.

Je me vis possédé par d'innombrables démons fulgurants, projeté en tous sens, au-delà des confins de la galaxie. Mon

cri s'échappa de mes lèvres serrées après s'être tu dans ma gorge brûlée et douloureuse. J'en cueillis l'écho qui m'arriva brisé, semblable à la voix caverneuse d'une gorgone ; tapi dans l'obscurité, il me persécutait avec l'audacieuse malice d'un essaim de maléfiques harpies.

La terreur devint inépuisable lorsque, me débattant frénétiquement, je vis une immense étoile verte se précipiter contre moi.

J'attendis l'inévitable, imminent impact, cramponné sur les cimes du délire. Mais il n'arriva rien. L'ouragan dont j'étais à la merci sembla s'apaiser.

Comme une voile sans vent je glissais à la dérive sur cet absurde enveloppant océan vert.

J'avais pénétré dans l'énorme corps céleste et maintenant je le traversais en flottant doucement. Je sortais graduellement de la stupeur et regardais autour de moi. Et voici qu'apparut, derrière un fin brouillard bleuâtre, quelque chose de si extraordinaire que je doutai encore de rêver.

Des sphères transparentes semblables à des cristaux planaient en glissant avec une extrême lenteur le long des pentes d'émeraude de ce monde incroyable.

À l'intérieur d'elles, au milieu de voiles légers de brouillard céruléen, j'apercevais des êtres apparemment abandonnés à un sommeil serein. Je vis leur visage aux traits parfaits, rayonnant d'une indescriptible suavité. Leurs yeux, mi-clos ; leur corps, nu, semblait couché en position foetale.

Longtemps je les observai, cherchant à découvrir d'autres détails, alors que je m'interrogeais, brûlant de savoir ce qu'ils étaient. J'en vis un nombre infini naviguer vers l'inconnu.

Ils étaient enfermés dans ces globes, hommes et femmes, ils glissaient si lentement qu'ils donnaient à penser qu'ils avaient à leur disposition l'entière éternité. Des ombres, comme des serres violacées, s'élevaient des profondeurs de cet océan de silence.

Seul un son intraduisible sillonnait de temps à autre l'étendue verte. Quand les globes – en oscillant – s'effleuraient, l'air se gonflait d'une mélopée perlée. Semblable au tintement de clochettes d'or, l'écho enveloppant et raréfié fut porteur d'une mélancolique inquiétude.

De sombres pensées revinrent voler comme des oiseaux noirs dans le ciel plombé de mon esprit. Un vent glacé m'enveloppa et je frissonnai.

Devant moi, l'horizon d'émeraude allait s'assombrissant. Peut-être avais-je traversé ce monde invraisemblable, qui maintenant pâlissait dans l'obscurité intolérable de la nuit qui courrait à ma rencontre.

Je ne sais combien de temps passa.

Tout se déroulait avec une lenteur exaspérante, mais quand je regardai derrière moi, je vis une tache de vert lumineux, prisonnière dans l'immobilité de l'éther. J'étais immergé dans les ténèbres. La tache verte devint une écaille scintillante, elle envoya quelques éclairs et s'éteint.

J'avais probablement dépassé les limites de la galaxie. Les ténèbres devinrent immenses.

Je ne voyais plus rien : autour de moi l'obscurité sidérale. J'eus l'impression que des présences invisibles m'effleuraient, planant en vol libre sur cette mer arcane et sombre, des profondeurs de laquelle bouillonnait une écume phosphorescente. Il me sembla alors entendre un murmure, alors que des lueurs jaillissantes transformaient lentement l'espace autour de moi, en le diluant et en éclaircissant la nuit dans un enveloppant manteau turquoise foncé.

Je vis surgir un lointain globe de feu pâle, et dans le feu prit forme un visage toujours changeant, à tel point que je ne réussis pas à en imprimer les lignes dans ma mémoire.

Et le murmure devint grondement, pareil dans mon souvenir à la vague qui se brise sur la falaise. Le grondement devint parole et j'entendis clairement :

« Nous croyons en l'immortelle essence du cosmos, en la loi qui gouverne et instruit l'équilibre de toute chose. Nous croyons en le feu qui crée tout et consume tout dans l'éternité des temps. Si cela s'identifie au Dieu que vous, les humains de la Terre, dites adorer, alors oui… Nous croyons en Dieu ! »

La voix venait du fond, des confins de l'univers et, à partir du globe, la lumière se fit toujours plus forte, elle devint aveuglante et insoutenable pour mes yeux que je fermai instinctivement. Des instants où des siècles passèrent, tant le temps échappait à mon esprit. Lorsque je pus les rouvrir, la clarté avait baissé et continuait à s'amenuiser en se refermant sur elle-même, comme les pétales d'une fleur. Au-delà du globe mourant, se découpaient les étoiles maintenant tremblantes et je me sentis grain de sable perdu dans les espaces de l'infini.

Mon esprit suivait des schémas tortueux, il se noyait dans de profonds marécages d'ennui, il se perdait dans de confus labyrinthes d'horreur. J'étais enchaîné dans les obscures oubliettes du surnaturel, où parmi les ronces acérées serpentait la folie.

Et cependant – bien que les fondements mêmes de la raison fussent en train de s'effriter –, j'éprouvais l'ébriété d'une condition de liberté et de plénitude jamais vécue. Quelque chose s'insinuait impérieusement dans ma conscience, m'entraînant dans des régions de sagesse archaïque. Quelque chose – ou quelqu'un – inculquait dans les mécanismes neuroniques de mon cerveau un savoir transcendantal qui ne m'appartenait pas. Il greffait à travers une alchimie sophistiquée l'acquisition de nouveaux modèles logiques, de nouveaux schémas conséquentiels. En même temps, tout ce que je croyais m'appartenir m'était enlevé avec une extrême cruauté. J'éprouvai une douleur lancinante, comme si on m'arrachait des morceaux du tissu épidermique avec d'acérés rostres rouges. Je hurlai. Je me sentais pris dans une énorme toile d'araignée, agonisant, désormais à la limite de toute patience humaine. Je ne pouvais prévoir à quel supplice le destin était en train de me conduire.

J'émergeais lentement des eaux de velours noir.

Dans mes yeux, des images de terrifiants cataclysmes se superposaient à des étendues blanches de sel et de silence : des cités granitiques de marbre et de chrysolithe englouties par des gouffres obscènes, détruites par des mers titanesques de feu et de lave ; des civilisations, des hommes et des dieux de pierre, balayés soudain par des événements apocalyptiques.

J'étais mort ! Bien sûr… c'était ainsi.

Comme un météore rugissant, cette pensée traversa mon âme, m'écrasa sous un amas de peurs primordiales. Oui, j'étais mort, et j'errais dans la nuit infinie.

Mon corps froid et sans vie gisait qui sait où, tandis qu'une partie de moi avait survécu et rôdait – peut-être pour l'éternité – dans les vallées glaciales d'un ailleurs languissant et effrayant. Et pourtant, à certains moments, il me semblait entendre le battement sourd de mon coeur qui accélérait son rythme et son intensité. Était-ce donc possible ?

Comment une ombre – puisque je me croyais devenu tel – pouvait-elle avoir un coeur et en sentir le bruit sourd dans la dimension incorporelle de la mort ?

Une morsure d'angoisse m'apporta de troubles sensations. Je sentais un relent de feuilles en putréfaction et de terre retournée.

Puis, soudain, un changement se produisit.

Dans la pièce enveloppée par les ténèbres, j'apercevais à peine deux corps endormis et j'en percevais la respiration tranquille dans le sommeil. Je me trouvais chez moi, dans ma maison. Mes deux enfants dormaient dans l'ignorance. La fille se plaignit comme gênée par un rêve insidieux, et, se tournant nerveusement dans le lit, elle se découvrit : l'opalescente lumière lunaire pénétrait timide à travers les fentes des persiennes en

traçant d'étranges signes sur le mur blanc. Instinctivement, je fis un mouvement vers un morceau du drap, dans l'intention de la recouvrir, mais mes mains ne réussirent pas à le saisir ; je ressayai, alors que l'horreur gravitait dans le silence. Je ressayai encore avec rage, mais mes mains, comme l'air, plongeaient entre les couvertures et le corps de Solange en les traversant ; elle bougea encore et soupira lourdement. Le garçon, près du mur de devant, continua à dormir tranquillement. Je restai immobile, sans pensées, enchevêtré dans des souffles gelés qui me montraient les rives vaseuses de l'absurde. Les instants me semblèrent durer un temps infini.

J'étais mort… maintenant j'en étais sûr.

Du désarroi mélangé à des lapilli de fureur, je passai dans l'ennui. Je me laissai submerger par les eaux sombres de la résignation. J'aurais voulu hurler, pleurer désespérément. J'aurais dû éprouver le déchirement de celui qui se sent arraché à l'affection de ceux qui lui sont chers, à la vie : au contraire, une indifférence totale descendit sur moi en aspergeant mes pensées des parfums de l'oubli.

Je n'éprouvais ni douleur ni émotion. J'étais conscient du fait que je n'appartenais plus à ce monde, que la vie m'avait abandonné, mais cela m'était égal. Mes enfants, bien sûr, souffriraient de mon manque, ou peut-être avaient-ils encore trop peu grandi pour comprendre, pour réussir à situer la mort dans un schéma de vide et de tristesse. Je n'étais plus, ils ne m'auraient plus comme compagnon dans leur enfance.

Telles étaient mes pensées en ces instants d'indicible lenteur. Mais je ne parvenais pas à éprouver le moindre souci. L'obscurité devint plus épaisse, la pièce s'évanouissait dans un tourbillon de lucioles à la couleur de l'argent antique.

Au milieu de brumes cotonneuses, je me retrouvai à l'extérieur, sur la route. Mon esprit enregistrait un énième paradoxe. J'étais dans la ville, mais la ville n'était pas celle dont

je me souvenais. Elle ne montrait que désolation et abandon, comme si la poussière des siècles s'y était soudain posée en l'érodant. Des ruines se dressaient là où je me souvenais de places, de fontaines, d'édifices. Des marais stagnants et des mauvaises herbes incultes léchaient l'asphalte dévasté par d'énormes racines semblables à d'horribles serpents noirs dressés vers un ciel de poix.

Mes pieds étaient plongés dans la boue visqueuse et malodorante. Parmi les portails démembrés et les petits murs envahis par le lierre, rien, sinon l'atroce obsession du silence. J'éprouvai du dégoût et le désir de m'éloigner de ce décor de tragédie. Le moment suivant me vit laisser des empreintes sur le sable fin d'une plage lointaine.

Une brise saumâtre remplissait mes narines, pendant qu'une vague apportait à la rive des sons cristallins et l'écho strident des mouettes. Une idée me vint, fulgurante.

Il me suffisait de désirer être dans un lieu – ou de ne pas y être – pour me déplacer très rapidement.

Mon esprit retourna dans la clairière dans laquelle ma fin avait connu son commencement : l'enlèvement par les visiteurs extraterrestres. J'aurais pu trouver mon cadavre, si évidemment il ne se trouvait pas encore dans les mains des visiteurs, ou qui sait où…

Et voilà, un instant après je me trouvais dans la clairière où la nuit désormais blanchissait dans l'air piquant de l'aube. Je scrutai dans chaque recoin, dans les buissons, dans les pentes qui s'enfonçaient entre les versants et les vallons, mais je ne trouvai pas mon corps inanimé et froid.

Encore les yeux – immobiles – enchâssés sur le visage austère parcouru de lueurs cramoisies.

La voix s'insinua dans mon cerveau avec le même effet qu'une crue torrentielle et soudaine.

Elle me pénétra de palpitantes modulations et d'aiguës réverbérations, semblables à des cymbales parcourues de coups légers :

> « *La réalité est une intuition subjective à travers laquelle la vérité ne se révèle pas toujours. Tu as vu comment le temps et l'espace se mêlent en s'entrecoupant et en se fuyant réciproquement ? Comprends-tu maintenant comment le passé, le présent et le futur ne sont que des véhicules illusoires, des paramètres causaux, des réalités virtuelles ? Vous,* continua la voix, *humains de Sahras* (je saurai par la suite que Sahras, dans l'idiome des étoiles, est le nom archaïque de la Terre), *vous conditionnez votre pensée, votre existence même dans un code binaire primitif. Votre logique, votre culture pénétrée de grossiers concepts bipolaires, tout chez vous se construit sur l'élémentaire principe des opposés. Sur le binôme mal/bien, vous avez construit votre civilisation, vos doctrines religieuses, votre connaissance, en vous livrant souvent, au cours des millénaires, à des massacres de masse, à des rites barbares et sanglants, à des holocaustes purs et simples consommés dans un abîme d'ignorance et de cruauté. Vous n'arrivez pas à croire ce que vous ne voyez pas, et vous ne réussirez jamais à voir des choses en lesquelles vous ne croyez pas.* »

Je suivais péniblement, avec une extrême difficulté, ce qui m'arrivait, vibrant comme les notes d'une harpe celtique, mais j'eus l'impression que ces concepts devaient à jamais rester gravés dans mon esprit.

> « *Depuis des temps immémoriaux, nous, les gardiens de l'éternelle sagesse, nous avons suivi les races qui se sont succédé sur cette planète, en créant, lorsque cela s'avérait nécessaire, les conditions indispensables à une croissance en équilibre avec les lois du cosmos. Dans le passé, nous instruisîmes jusqu'à l'érudition des êtres qui faisaient preuve de caractéristiques spécifiques : une particulière prédisposition psychophysique les rendant aptes à accueillir des révélations et des connaissances*

de nature supérieure. Nous inspirâmes certains d'entre eux à travers l'état inconscient du sommeil, et nous leur induisîmes des visions afin qu'ils puissent ensuite réaliser des découvertes et des inventions utiles à l'humanité entière. Nous initiâmes d'autres personnes à la connaissance des mystères et aux arts de la grande magie, la science des mutations, afin de créer des lois éthiques et morales propres à gouverner les peuples dans la paix et à progressivement pénétrer les nombreux visages de l'univers.

Les antiques légendes sont des chroniques d'un âge ancien et parlent de nous, le peuple des étoiles.

Les mythes et les emblématiques événements symboliques recueillis dans des allégories épiques, les anthologies sacrées – les héritages religieux de vos pères –, ne sont que les altérations d'une histoire reculée que le passage des siècles a rendue muette, absurde et illisible. Des amoncellements de mensonges ont recouvert le savoir antique. L'origine des choses, le sens des régions éthériques se sont perdus, exilés dans la dimension du rêve, que vous percevez comme irréelle et fallacieuse.

Le rêve, le germe primordial de la manifestation occulte, la volonté archétypale, l'expression la plus pure de l'intelligence créante, est devenu une simple fantaisie, jusqu'à vous induire à le dissocier de ce que vous considérez comme réel. Vous avez séparé la création du créateur, divisé la monade première, la cause générante, en éloignant le ciel de la terre.

Avec les titanesques forces subtiles – dont vous ne vous rappelez pas le terrible pouvoir –, vous avez forgé d'horribles lieux mentaux en les saturant de toutes sortes d'abominations. Des corps-pensées blasphématoires, d'immondes créatures de cauchemar habitent votre enfer et votre paradis. Vous avez séparé la lumière et les ténèbres en les rendant conflictuelles et antagonistes, alors qu'elles étaient complémentaires et le sont toujours. Vous avez rendu puérile, statique, la polyédrique vision de l'éternité. Vous avez banalisé le corps galactique qui vous contient et vous nourrit, et duquel vous fûtes engendrés.

Et si ce que l'homme considère comme réel, vrai, ne l'était absolument pas ?

Si la vie, avec toutes les certitudes qu'elle comporte pour vous, n'était qu'un rêve, une vision relative à votre être, et limitée par vos perceptions sensorielles ? Si elle n'était qu'une illusion, une projection de vos désirs, de vos peurs inavouables, de vos finitudes ? »

Je m'aperçus que je chevauchais la furie de vagues impétueuses et à chaque instant je craignais d'être désarçonné et de me noyer dans cette obscure mer chargée de folie. Chaque concept était instillé avec une savante méticulosité et semblable à des gouttes de plomb fondu pénétrait avec une précision magistrale parmi les plis de ma raison déjà fatiguée et confuse.

Je tentais de pleinement saisir, dans un extrême sophisme – ou peut-être était-ce mon esprit qui de par sa propre nature cherchait à le faire – ce qui m'arrivait en me bouleversant.

Une vague de plus m'arracha à mes réflexions synthétiques et fébriles, m'enveloppa et me projeta au loin :

« Des millions d'années se sont accumulées aux portes du temps. »

La voix redevint sombre, comme le sinistre grondement du tonnerre :

« Les époques se brisaient en se dissolvant et de nouvelles ères surgissaient pour ensuite périr encore. Les hommes passaient ainsi de saison en saison, en sillonnant l'océan de la peur et en effleurant parfois les cieux de l'abîme. L'humanité, plusieurs fois, atteignit des cimes prodigieuses, et bien des fois chuta, de la civilisation à la barbarie et vice-versa en une obsessionnelle alternance de lumière et de ténèbres. À l'origine, l'homme était dans la conscience intuitive de l'invisible et contemplait l'expression manifestative de l'archétype primordial. Comme en un rêve polychrome, tout était dans l'un.

Il n'y avait pas de conscience du moi, ni d'individualité.

L'Éden, le paradis terrestre, était un état d'être, et non pas un lieu : c'était une condition, et non pas une terre, tel qu'il fut conçu et transmis seulement en des époques successives à travers les allégories des mystères. Il est vrai que les premières installations humaines furent des berceaux heureux, mais cela fut ainsi en raison de l'absolu manque de conscience.

Tout reflétait l'équilibre statique du non-temps, tout vibrait dans l'extension transdimensionnelle dans laquelle l'unité-multiplicité trouvait son expansion. Par la suite, en expérimentant dans la dimension plus dense de la matière, et en y puisant des perceptions sensorielles, la monade se construisit une conscience rationnelle primitive, et le tout se fractionna en d'infinitésimaux « un ». Ce jour-là, une réalité ineffable faite de rêves et de symboles commença à plonger dans le chaos dimensionnel.

L'homme prit conscience de lui-même et s'achemina sur le sentier de l'illusion et de la connaissance relative. Il était devenu conscient !

Ce jour-là, pendant qu'un soleil énorme atteignait son zénith dans les terres désolées d'Ughar, l'homme créa la mort. L'absolu, le non-temps, sombra dans un gouffre terrifiant.

Le grand esprit devint forme et douleur.

L'éternité se mit à égrainer des cycles et des ères en dévorant la lumière et l'espace infini, en scandant d'incommensurables fractions temporaires dans les régions du relatif.

La mort chevaucha jusqu'aux extrémités troubles du « pour toujours » en semant des idéogrammes occultes de passé et de futur. L'illusion, l'apparence avait vu le jour, et maintenant elle suçait la lymphe des seins turgescents d'une obscène chimère dansante. La vie gémissait. La création conséquentielle se présentait au-delà de tous les mondes et au-delà de l'ultime étoile. »

Un silence plané m'enveloppa dans des spires d'angoisse, et je m'aperçus que je connaissais des choses dont je n'avais rien

appris auparavant : un flux de sensations plus cérébrales que visuelles, des perceptions de vertige et de délire. Les souvenirs affleuraient comme de gigantesques anémones sur l'étang trouble de ma mémoire.

Je plongeais dans les sables boueux des sens, me débattant convulsivement dans la vacuité lointaine du passé.

> « *Les Seigneurs de l'univers, les Élohim – ainsi furent-ils appelés par vos pères les créateurs – opérèrent des modifications génétiques, intervinrent sur le coccyx et sur l'hypophyse d'un primate marin* (une sorte de reptile aquatique bisexué), *créant les conditions essentielles afin que l'hémisphère droit du cerveau interagît avec l'hémisphère gauche, dans le but de réaliser un processus osmotique, un enchevêtrement sophistiqué et complexe d'émotions et de mémoires, d'expériences et de souvenirs en mesure de converger depuis l'état physique matériel vers l'état intuitif abstrait, en créant lentement un bagage de données collectives dans la nouvelle race. Eux, les Seigneurs des étoiles, ils donnèrent à l'homme l'intelligence et la liberté de s'en servir. Dans les périodes successives, à travers d'autres manipulations, la croissance fut établie et l'on procéda à la séparation des sexes.*
>
> *C'est ainsi que naquit le mythe de la création. Ève tirée d'une côte d'Adam est la vision allégorique d'un processus de mutation génétique. Des gènes de quatre races extragalactiques, qui se manifesteront ensuite dans les quatre souches-mères de l'homme, furent clonés et insérés dans le patrimoine génétique en formation. Cela fut nécessaire pour imprimer à la race naissante des caractéristiques psychosomatiques et des codes caractériels évolués.* »

J'écoutais – ou plutôt je suivais – ensorcelé, les formes pensées projetées qui constituaient, à travers des idéogrammes visuels, des concepts et des idées.

Je glissais sur des sentiers absurdes, pendant que l'esprit étranger me guidait à travers la poussière d'époques immensément

reculées et obscures qui maintenant bourdonnaient de formes et d'êtres :

> « *De ce temps lointain* – continua la voix en me suggérant de nouvelles visions, *ne restent que des symboles et des légendes, des mythes et des récits fantaisistes pétris d'ignorance et de peur. Superstition et horreur recouvrent de voiles et d'oubli l'histoire de votre planète.*
>
> *Des symboles archaïques, des figures idéalisées et adorées dans la terreur, idolâtrées par peur, des légendes et des mystères obscurs se perdent dans les entrailles du commencement, en saturant l'être de ce monde d'une angoisse ancestrale. À travers les mémoires ataviques délayées et déformées dans l'obsession religieuse, incapable de maîtriser les événements et lui-même, l'homme chercha sa force et son courage dans la domination de ses semblables, dans la richesse et dans le pouvoir. Des personnages incertains et nébuleux étanchèrent la soif d'ennui des peuples.*
>
> *Des prêtres rusés, détenteurs du pouvoir, réduisirent en esclavage leurs semblables en altérant des connaissances archaïques, et, en adultérant la sagesse transcendante, ils l'apprêtèrent en créant le mensonge et la confusion. Ils inventèrent l'histoire du premier homme, de la première femme et du serpent; l'ennemi de la lumière, le redoutable diable serpent qui accompagnera, dès lors, les sommeils inquiets de l'humanité. Pendant des millénaires, l'homme se traînera sous le poids de son impuissance et de sa faiblesse : le péché originel.* »

« *Quelle folie, quelle absurdité !* » pensai-je, rétif à tant de dissonances, alors que la voix, comme le roulement du tonnerre, parcourait, rapide, les voies de mon esprit en s'éloignant.

Éclats

Parfois les souvenirs, sans raison apparente, surgissent soudain comme des algues brunes flottant dans le ressac qui lèche les plages de la mémoire. Éructés de l'oubli, ils affleurent, cruels – peut-être comme par une magie méchante de synapses et de neurones – et reviennent, sans être invoqués ni évoqués, avec la saveur vénéneuse de fruits amers, comme des pages jaunies arrachées au journal intime de la vie, qu'on croyait brûlées pour toujours. Visiteurs inattendus, importuns invités, maléfiques présences, ils nous possèdent en tourbillonnant furieusement, en creusant la douleur de l'âme que nous croyions vaincue et ensevelie par le temps.

Qui sait quel démon, quelle obscure puissance les réveille en les menant sur les sentiers de la psyché. Peut-être est-il vrai que la douleur ne tue pas la douleur et que la nuit ne meurt jamais au lever du jour. Peut-être est-il vrai que tout, autour de nous, continue à être présent, et que le cours du temps n'est rien d'autre, pour l'homme, qu'une vaine fuite de lui-même.

« Dieu », le créateur, le Tourmenteur, celui que j'avais abandonné à l'adolescence parce qu'il avait trahi mon amour d'enfant, revenait dans mes souvenirs et avait le visage de ma mère. Il avait le visage des certitudes enfantines qui se perdent ensuite dans les atroces doutes d'inavouables attentes. Il avait le visage d'heures interminables, de prières trépidantes et stupides murmurées dans les choeurs d'églises vides, dans les

rues silencieuses et bourrées de monde. Il avait le visage de la solitude.

Qui sait pourquoi les souvenirs deviennent des images, qui sait pourquoi, quand ils reviennent, inattendus, ils nous avalent jusqu'à faire de nous une image à l'intérieur de l'image ? Parce qu'ainsi, peut-être, la douleur devient déchirante et insupportable, parce qu'ainsi toute issue nous est barrée.

La foule humide – un cortège triste et gris, lent – bougeait autour de moi, et la pluie ennuyeuse et fine glissait sur mon visage et pénétrait à travers mes habits. Un bruissement monotone, obsessionnel, mêlé au bruit de pas traînant sur le pavé mouillé, m'étourdissait. Dans l'air stagnait la grise odeur de chrysanthèmes et de poussière moisie.

J'étais jeune alors. À treize ans, on est presque enfant, même quand on n'a pas bu à la source de l'enfance. Même si le temps des jeux pour moi ne vint jamais, et même si je n'étais pas resté longtemps dans les plaines de l'insouciance, j'avais dans les yeux encore trop peu d'images. Ce jour-là s'y ajouta celle d'un cercueil qui, lentement, était avalé par la terre détrempée et sombre.

La mort si lointaine de mes treize ans avait obscurci l'horizon, elle rôdait, triste, parmi les croix de fer rouillé et le marbre froid dévasté par l'incurie et enseveli par la bruyère. Je la vis, horrible et triste, pendant qu'elle emportait avec elle ma mère. J'éprouvai un sentiment encore inconnu, un mélange de rage et de rancoeur. J'éprouvai de la stupeur, peut-être du désespoir. Tout cela devint torpeur et détachement. Je ne le savais pas encore, je ne pouvais pas comprendre que j'étais au seuil de la grande initiation.

L'initiation à la vie passe à travers la douleur, et moi, ce jour-là, je commençai à vivre. Puisqu'il est absurde de penser vivre si l'on n'est pas conscient de l'existence, j'appris par la mort ma première leçon.

Mais pourquoi des souvenirs aussi lointains reviennent-ils soudainement ? Sans aucun lien apparent, ils nous agressent.

Furieux, ils dépècent notre esprit avec mille aiguillons. Pourquoi?

Peut-être un besoin inconscient de figures amies et de réponses moins ambiguës, le désir de comprendre, étaient-ils à la base de cette chevauchée sauvage dans le passé. Peut-être l'esprit, dans des moments particuliers, avant de céder à la folie, s'ouvre-t-il aux souvenirs dans l'espoir de fournir la clé à la raison.

Probablement, un mécanisme biologique était en train de s'activer en me tendant, à travers des événements éloignés et oubliés, des indices utiles pour pouvoir comprendre ce qui m'arrivait, et surtout pourquoi cela m'arrivait à moi.

Le ciel seulement sait quel besoin j'avais alors d'être aidé. Il m'aurait suffi de pouvoir parler, ou plutôt j'avais le besoin d'être écouté.

Si j'avais réussi à dévoiler les événements inconcevables et l'expérience aliénigène qui m'entraînaient dans un tourbillon de ténèbres, peut-être la tension et l'angoisse qui me démolissaient dans mon corps et dans mon esprit se seraient-elles relâchées, en me concédant plus de temps pour réfléchir, pour pouvoir comprendre.

Malheureusement, après quelques tentatives hésitantes, accueillies avec superficialité et des sourires voilés de dérision, je renonçai à raconter et je choisis le silence, en m'enfonçant toujours plus sur le raide sentier qui conduisait vers les monts de la solitude.

Et vers mes souvenirs en affluèrent d'autres. Les soirées autour du feu, pendant que dehors les arbres, géants sombres, se pliaient dans le vent. La voix veloutée qui se confondait avec le rythmique crépitement des flammes dans la cheminée, et les lapilli qui, dans mon imagination, devenaient des étoiles rouges dans lesquelles les mots se transformaient en visions.

La mer, le pyroscaphe que j'imaginais toujours différent, le Cap Colonna, ma mère qui parlait de pays lointains, de lorsque

je naquis au milieu de la mer – et je parvenais à me voir alors que je n'étais pas encore. Je voyais par ses yeux, je me nourrissais de ses souvenirs et je planais en des lieux qui m'étaient inconnus, où peut-être elle avait laissé ses désirs et alimenté sa vie d'espérances et de rêves.

Ce fut peut-être alors que, la première fois, je me sentis véritablement libre, non enraciné à aucune terre. Maintenant j'en comprenais le signe, j'avais l'intuition du secret augure du destin :

> *« Je vins de la mer d'émeraude, et les roches nues de Cap Colonna et les ruines du mystérieux temple de Pythagore m'accueillirent. »*

J'étais né sur la mer, à vingt-cinq milles de la côte ionienne, sur le pyroscaphe qui ramenait mes parents à leur terre natale.

Qu'il était lointain à présent ce sentiment de liberté, qu'elle était distante la voix de ma mère dans la tiédeur de ces soirées. Je me sentais comme un animal traqué dans la dense obscurité d'un bois adverse et hostile.

Telle alors m'apparaissait la vie.

Enchaîné à mille anxiétés et peurs, j'étais la proie des hommes des étoiles. J'étais prisonnier du ciel invisible, ce ciel que maintenant je détestais et craignais. Je le craignais lorsqu'il s'éclaircissait dans les couleurs pastel de l'aube, et plus encore je le détestais la nuit, puisque ce fut la nuit qu'ils descendirent sur la terre et me conduisirent à la damnation.

Je commençai à écrire, à tenir une sorte de journal intime. Je pensais que c'était la seule façon de ne pas perdre complètement le sens de la réalité, de ce que j'avais cru être telle. Chaque événement, même le plus abstrait et irréel, était enregistré d'une écriture incertaine et brisée, dans laquelle il était certainement facile de retrouver les signes d'un lourd tourment. Quoi qu'il en soit, ce fut peut-être l'un des facteurs, sinon l'unique, qui m'aida à ne pas succomber au désir malsain de m'anéantir. Désormais

je pensais à la mort comme à la dernière alternative pour mettre fin à l'horreur qui grandissait en moi.

Le système adopté se révéla bénéfique, du moins en ce qui concernait mon état mental. Puisque je pouvais relire ensuite ce que je vivais en état altéré, je laissais la possibilité à la partie rationnelle d'enquêter en sondant les multiples implications que les événements généraient.

Bien sûr, j'étais toujours impliqué, mais au moins j'éviterais – ainsi l'espérais-je – d'être complètement emporté. Je me procurai des revues, des livres et tout ce qui pouvait avoir affaire avec le savoir magique et mystérieux. Je cherchai des témoignages de contacts avec les extraterrestres, depuis le passé jusqu'à nos jours, réussissant en peu de temps à découvrir de très nombreuses analogies avec ce qui m'était arrivé et continuait à m'arriver. En certains cas, les similitudes étaient tellement évidentes qu'on saisissait inconsciemment l'impression que tout avait été préétabli et exécuté avec une logique méthodique et une détermination soignée. Dans un ou deux cas, je remarquai que lors de l'enlèvement et de ce qui s'ensuivait, des procédures presque identiques à celles que je relevais dans mon expérience avaient été adoptées. Quelques doutes se dissipèrent. Je commençais à me sentir moins seul.

À ce moment-là, il était important d'établir si ce qui m'avait touché, moi et je ne sais combien d'autres de mes semblables, était des phénomènes liés à la réalité – même si extrêmement différente – ou bien à des facteurs psychopathologiques.

Dans les mois qui suivirent, je dus bien conclure que, bien que la sphère psychique fût impliquée de la façon la plus importante (et donc, ce que je vivais pouvait être de nature pathologique et hallucinatoire), les traces sur le terrain, les photographies que j'avais prises en de nombreuses occasions et les enregistrements sur cassette, ne pouvaient en aucune façon être définis comme des hallucinations générées par l'hystérie ou par de graves affections du système nerveux. En outre, la fébrile

recherche sur des livres anciens me convainquit que les visiteurs étaient sur la terre depuis le début de l'histoire humaine.

Dans un grand nombre de traditions populaires, dans les mythes et les légendes de tous les peuples antiques, reviennent des enlèvements et des contacts avec des êtres provenant des étoiles : des êtres non humains qui accomplissent des prodiges et qui sont rappelés comme des démons, des fées ou des lutins.

Je lus que des personnes enlevées dans le passé finirent – comme certaines autres de nos jours – par devenir folles, que d'autres moururent ou disparurent. J'essayais de ne pas succomber à l'horreur du savoir aliénigène qui, jour après jour, était transfusé en moi par une intelligence inconnue.

L'hiver arriva, et inexplicablement je commençai de solitaires excursions sur les collines enneigées. Souvent je retournais dans la clairière où les visiteurs avaient surgi de la nuit, en cherchant peut-être inconsciemment des éléments qui pussent confirmer leur réalité. Je scrutais le ciel paré de brouillard et les cirrus gris, en espérant pouvoir découvrir un reflet, la lueur des vaisseaux de cristal. Je traînais des heures entières, sans but, parfois dans un état de confusion mentale, et à d'autres moments dans une délirante lucidité dont je tirais une étrange et euphorique énergie, et je me torturais avec des questions obsessionnellement absconses.

Je négligeais ma famille, le travail. Pour mes deux enfants surtout, j'étais devenu un étranger. Absent, le regard perdu dans le vide, j'apparaissais aboulique et distant. Éternellement nerveux, agité et en attente frénétique, j'étais oublieux de tout et de tous. Ma présence à la maison était comparable à celle d'un meuble, d'un bibelot. J'y étais parce que mon corps occupait un espace physique. Je n'étais plus en mesure de m'inquiéter pour quoi que ce fût, rien ne pouvait désormais avoir d'importance. Mon esprit était ailleurs, et peut-être même mon âme s'était-elle désormais perdue.

J'étais découragé et fatigué. J'aurais voulu trouver les mots pour tenter d'expliquer ce qui m'arrivait, certain que je l'aurais fait si moi-même je l'avais su, mais au contraire je me sentais vide et lointain. Ma relation conjugale, comme on pouvait l'imaginer, se détériora, en traînant elle devint insupportable. Par une suite continuelle d'incompréhensions et de vives disputes, nous arrivâmes, après quelques années, au divorce.

Entre-temps, de toute façon, avec horreur je m'aperçus que je ne désirais plus fuir ceux qui m'avaient poussé dans le vide effrayant. Soudainement j'avais capitulé, vaincu par une lutte inégale et absurde. Peut-être subjugué ou accoutumé au charme ensorcelant d'une drogue dévastatrice et mortelle, c'était maintenant moi qui les cherchais. Je les cherchais dans la nuit, dans l'obscurité et dans le silence, complices des plus étranges métamorphoses, je les attendais. Puis quand, épuisé, me cueillait le sommeil, je me laissais glisser en lui.

Je savais qu'avec le sommeil reviendrait la voile blanche : je naviguerais vers des terres sans limites en sillonnant des mers plates et transparentes, des océans à la folle beauté et sur lesquels rares étaient ceux qui avaient osé s'aventurer. Je dépasserais les colonnes d'ivoire qui se dressent au-delà des barrières corallines du temps, et je reverrais l'archipel de l'oubli. De petites îles d'opale et de jade disséminées à l'infini, paisiblement immergées dans les eaux profondes à l'intense vert émeraude. La voile gonflée de vent, en côtoyant les hautes falaises et en se faufilant dans les fjords imposants, arriverait ensuite au quai. Je découvrirais enfin les gigantesques tours de granit bleu de la terre d'Omhar.

C'était là mes rêves depuis déjà quelque temps, ou peut-être devrais-je dire c'était là mon existence, vu que désormais les frontières entre le rêve et la réalité s'avéraient extrêmement confuses. S'il avait même pu s'agir d'imagination, de suggestions ou de visions, elles furent rendues mille fois plus réelles et intenses que ce mystère que nous appelons la vie…

Ils avaient matérialisé mes peurs, démoli mes certitudes. Ils m'emmenèrent aux confins de la folie, et me mirent face à face avec la mort. Ils humilièrent la présomption humaine innée et m'élevèrent vers des cimes de connaissance terribles. Ils piétinèrent mon ignorance et ils ignorèrent ma dignité, ils violèrent mon esprit, scrutèrent mes pensées, supprimèrent ma volonté et ne daignèrent avoir aucune miséricorde pour mon trouble. Voilà ce qu'ils firent, et peut-être encore plus. Ils m'apparurent cyniques et impitoyables, incapables d'éprouver des sentiments et des émotions.

Ils me torturèrent dans ma chair et dans mon esprit, et mon esprit grandit; ils me contraignirent à étendre ma conscience, à la renouveler, à la reconstruire après l'avoir sectionnée et éparpillée. Ils m'imposèrent de regarder dans le labyrinthe de la misère humaine et de souffrir de ma petitesse et de ma mesquinerie.

Ils m'exilèrent dans un gouffre d'angoisse en faisant de moi un marginal et un homme libre. C'est cela qu'ils m'ont fait. Je pensais les haïr, et j'apprenais à aimer.

Aujourd'hui, je souris quand j'entends certains prétendre qu'ils ont eu des rencontres avec les visiteurs et qu'ils en ont retiré une béatitude illuminante.

Je souris amèrement en apprenant qu'une telle rencontre n'a pas produit de traumas psychologiques ni de dramatiques conséquences, au contraire. Habituellement, après une telle expérience, il s'ensuit un état de séraphique félicité et l'éveil de dons particuliers canalisés par ces mêmes extraterrestres pour le bien de l'humanité – et dispensés par le contacté de service presque toujours en échange d'argent. Je ne crois pas à ces gens-là. Je ne crois pas qu'ils aient vécu ce qu'ils racontent. Quelques-uns, en toute bonne foi, ont cru vivre réellement ce qui est projeté par leur esprit, presque toujours pour des causes à rechercher dans la sphère psychique : troubles socio-culturels, frustrations, manies psychotiques. D'autres mentent; ils mentent

à de pures fins spéculatives ou par folie des grandeurs, pour prendre leur revanche sur la société qu'ils ressentent hostile et menaçante.

D'autres encore ont vécu réellement un contact, mais leur volonté de ne pas souffrir les conditionne à édulcorer l'événement. En le manipulant inconsciemment, ils le rendent « acceptable » ; en altérant ce qui leur est arrivé, ils l'épurent de tous ces facteurs choquants et étrangers qui perturberaient leur conscience et ne leur permettraient plus un sommeil tranquille. Ils rapprochent l'événement des images archétypales qui leur sont plus familières, souvent en fonction de leur credo ou foi religieuse.

Et voici qu'apparaît la Sainte Famille à côté du Vénusien, le pilote d'ovni aux ailes de chérubin, l'archange Gabriel habillé en commandant en chef de la flotte extragalactique.

Il est vrai que les projections mentales instillées par les visiteurs, dans le but de ne pas bouleverser le système psychique déjà délicat de la race humaine, se laissent amalgamer dans l'habitat psychologique en interagissant avec les superstructures préexistantes. Mais il est vrai également que cela n'est plus la vérité.

En de telles manifestations, les entités ont souvent les apparences iconographiques des prototypes de celui qui les expérimente et les réélabore selon ses propres canons. Voilà pourquoi un musulman croira avoir vu Fatima, la fille du prophète, ou le prophète lui-même, mais jamais la Madone ou Jésus ; un Africain racontera qu'il a rencontré les esprits de la clairière, ou la Grande Mère noire.

C'est l'homme qui habille de spiritualité archaïque, avec des images d'Épinal sacrées, la nouvelle et à la fois très ancienne révélation. C'est l'homme qui a toujours déifié de façon puérile ce qu'il ne connaît pas encore et ne pourra jamais connaître, sinon en déchirant les voiles de sa peur.

Il m'est assez difficile de croire les ménagères insatisfaites et les maîtresses de maison sexuellement frustrées qui, soudain « possédées » par les entités aliénigènes de service, définitivement installées dans le corps de la néo-contactée, se transforment en chiromanciennes pour un public de talk-show. Je ne crois absolument pas ceux qui prennent sur eux la souffrance du péché humain ; je ne crois pas en de soi-disant ambassadeurs stigmatisés et psychotiques qui exaltent leur nullité en tenant sous leur joug des âmes instrumentalisées par leur faiblesse, leurs peurs et leurs espoirs.

Je ne crois pas que ceux-ci n'aient jamais eu le destin de parvenir au contact des hiérarchies créantes, avec les visiteurs, avec les Anciens.

Si ce que je sens est vrai, si ce que j'ai vécu et vis depuis de nombreuses années ne me trompe pas, si ceux qui m'ont contraint à réaliser une mutation, par le fruit du hasard ou dans un dessein précis, en me conduisant à travers un effrayant et magnifique voyage initiatique, si ceux-là, disais-je, sont les Gardiens Cosmiques, alors le contact avec leur réalité ne peut être que traumatisant, terrible et bouleversant.

Le contact avec l'intelligence extranéenne, avec les réalités extrêmes inhérentes à la méthodologie extraterrestre, ne peut pas ne pas être destructif, humiliant, terrifiant.

Après – seulement après – si l'on réussit à ne pas devenir fou, si l'on réussit à conserver une miette de santé mentale, on se retrouve infiniment enrichi et projeté dans une nouvelle et stupéfiante vision de l'Univers.

Loin des schémas d'exaltation psychotique, au-delà des fanatismes séculiers, au-delà des menaces destructives et délirantes de châtiments à la forte saveur médiévale, se découpe un horizon nouveau : une terre inconnue pleine de merveilles, vers laquelle, bon gré, mal gré, nous avons déjà commencé le voyage.

… Après cette nuit, il m'arrivait souvent de me réveiller en sursaut, baigné de sueur et tremblant, enveloppé par une torpeur absolue et, pendant de longs instants, frappé d'amnésie totale. Je ne me rappelais rien, j'avais du mal à reconnaître les murs amis de ma chambre, et même ma respiration difficile m'arrivait aux oreilles comme un fracas étranger et terrible. Parfois le temps s'arrêtait, apparemment il se découpait, immobile, le long d'un horizon imaginaire, dans un territoire sans limites, dans des dimensions inexistantes. Peut-être, en y pensant a posteriori, n'était-ce que la monstrueuse création d'un esprit bouleversé par la fièvre ou le délire. Quoi qu'il en soit, dans ces moments-là je remarquais combien peut être vaine toute philosophie, inutile toute religion et tout idéal. Chaque chose m'apparaissait dépourvue de sens.

L'univers : un ramassis de mensonges, une cataracte obscure et opprimante, un fleuve vaseux et impénétrable.

La vie : un éphémère lierre grimpant sur la pierre nue d'une éternité froide et immobile. Parfois il me semblait entendre la lamentation rageuse d'un vent qui provenait des étoiles et glissait jusque sur la terre pour y soulever des spectres de poussière, y ployer d'antiques cyprès et balayer des océans de sable dont les vagues de fumée montaient pour obscurcir la lune. L'inanition, l'abandon, la solitude : telles étaient les sensations que j'éprouvais, pendant que je m'agitais dans l'abîme vide de l'angoisse. Dans un monde de quelques milliards d'âmes, le temps s'arrêtait, ou peut-être était-ce moi qui courais, plus rapide en lui, ou peut-être fuyais-je.

> *« Il y a des réponses que la raison ne peut trouver, des voies que l'esprit rationnel ne peut parcourir ; des sentiers qui conduisent partout et nulle part. De larges précipices et d'épaisses forêts inaccessibles séparent le royaume des songes de l'espace sidéral… »*

J'avais déjà ouï cette voix, j'avais déjà entendu cette phrase. Mais où ? Quand ?

Durant l'été 1982, les choses empirèrent. À ce qui m'arrivait s'ajoutèrent des suites d'événements dont l'étrangeté était à peine perceptible, n'eût été le caractère répétitif avec lequel elles se manifestaient.

De brèves périodes d'amnésie, des éclairs de temps manquant, des coins sombres dans mes vécus récents ; des moments où tout, autour de moi, s'arrêtait. Les personnes, les choses et les lieux, pendant des fractions temporelles, tombaient dans une sorte d'immobilité absolue, dans une léthargie pétrifiante. Quand cela arrivait, je me voyais flotter lentement pendant que tout, autour, s'immobilisait.

Même les sons et les bruits se cristallisaient. Tout, en somme, restait suspendu pendant quelques instants, ou peut-être pendant quelques minutes. Il est certain que cela me semblait des segments de temps infini. Puis, comme tout avait commencé, subitement tout redevenait normal. Les gens recommençaient à se déplacer, les lieux où je me trouvais explosaient d'un bouillonnement tumultueux de couleurs, sons et odeurs.

Je pourrais difficilement raconter l'état d'angoisse et de prostration dans lequel je plongeais toujours plus souvent. Tout cela me conduisait inexorablement à une usure psychophysique terrifiante. Je ne pouvais ingérer aucun aliment et, en peu de temps, à cause de mon inappétence, j'en étais arrivé à peser guère plus de cinquante kilos. Je commençai à avoir un besoin absolu de grosses quantités de sel – le vulgaire chlorure de sodium – que je prenais, dilué dans des verres d'eau. Souvent, j'éprouvais la nécessité de m'isoler, de m'éloigner des autres qui me provoquaient une gêne épidermique, insupportable et douloureuse. Des crises de migraines augmentaient de façon exponentielle. Toujours plus nerveux et confus, quelquefois même un simple bruissement induisait chez moi d'étranges malaises.

Je tombais dans de soudains et invincibles états de somnolence contre lesquels j'engageais une lutte aussi âpre qu'inutile en tentant de ne pas y succomber. Ils se présentaient dans les situations les plus disparates – au travail, au volant d'une automobile – jusqu'au moment où, ayant trouvé refuge dans un lieu isolé, je m'abandonnais complètement, soumis et épuisé. Alors, ma tête se remplissait d'étranges visions, je pénétrais à travers cet état de conscience para-onirique dans des lieux inconnus et indiciblement raréfiés.

Mes pensées se perdaient dans des landes solitaires, glissaient sur les pentes vers le vide qui sépare la réalité du rêve, le réel de l'irréel. Je voyais le gouffre vers lequel se précipitaient mes jours et mes nuits, devenus désormais des plages silencieuses sur lesquelles courait échevelée la folie, en laissant derrière elle des empreintes grises.

Puis une nouvelle aube arrivait, inattendue, pour me rappeler que j'étais vivant. Je souhaitais désespérément que cet interminable cauchemar cesse, j'attendais la fin de cette horrible maladie. Mais en vain je me réfugiais dans le jour. Je savais que le sommeil reviendrait, cet étrange, soudain, maudit sommeil auquel je devais me remettre, me laissant transporter vers des rivières infernales et sans âge.

La lumière du soleil non plus, qui blanchit et efface les fantômes et les ombres, ne pouvait rien contre ma nuit. Frénétiquement, je cherchais à chevaucher les heures qui me séparaient du énième voyage en luttant contre l'angoisse. Cela pouvait se produire n'importe où, à n'importe quel moment.

Ce n'était que lorsque le ciel s'assombrissait, porteur d'un crépuscule naturel, que se calmait mon tourment. Je respirais l'air du soir, et l'angoisse elle-même semblait connaître la pitié en me concédant des instants de trêve. Mais c'étaient seulement des instants auxquels bien vite j'appris à ne plus accorder aucune confiance.

Avec l'obscurité, je retournais à ma folie. Le délire me possédait à nouveau sauvagement.

Des voix, des bruits stridents, des sons aigus, des spectres d'un inconnaissable passé que je sentais m'appartenir, même sans avoir le souvenir de l'avoir jamais vécu, m'entouraient.

En m'élevant jusqu'à des cieux occultes, ils contraignaient mes pas sur des plages de sable vitreux léchées par un hurlant océan vert.

À l'horizon, deux soleils, comme des yeux terrifiants, teignaient l'air de mimosa et de saphir.

Ce fut dans un de ces vagabondages forcés que je me trouvai un jour au bord d'une clairière. Derrière moi, le maquis méditerranéen enveloppait solennellement une pente jusqu'à la falaise escarpée, à pic sur la mer. La lumière de l'aube jetait des reflets rougeâtres, pendant que l'obscurité mourante glissait, ténébreuse, dans les anfractuosités et les buissons de genêts.

Un brouillard léger ondoyait dans la brise saumâtre en soulevant des tourbillons de sable entre la roche brune et les chardons sauvages. Dans le jeu incertain entre les ombres et les rayons ambrés, des touffes de genêts apparaissaient comme des branches de coraux arrachées aux profondeurs marines.

Alors que du regard je fouillais parmi de gigantesques arbustes, mon esprit cherchait douloureusement la berge opposée de ce fleuve noir qui me séparait de la réalité.

Et une fois de plus, abyssal, s'ouvrit le gouffre en m'avalant.

Je pouvais sentir sur ma peau l'humidité saumâtre se mélanger à la sueur qui glissait, froide, le long de mes tempes battantes. Un hurlement montait dans ma gorge dévastée par les harpons acérés qui s'agitaient dans mon ventre et s'arrêtaient sur mes lèvres serrées. Dans mes mains, le sable ; des poignées de sable sombre glissaient entre mes doigts, dans l'intention grotesque de saisir le dernier lambeau de réalité, si tant est qu'il

pût encore en exister quelque part. L'immobilité, le silence : mes yeux, fentes plissées sur l'horreur délirante, fouillaient tout autour…

Un édifice cyclopéen se dressait dans la vallée encore enveloppée par les fumées bleuâtres qui précèdent l'aube.

L'immense pyramide, de pierre brunie, se découpait contre l'océan. Pareille à une titanesque colonne de bronze fondu elle semblait soutenir le firmament entier. À l'orient, le ciel était en train de se dissoudre dans la brume amarante et lactée du jour.

D'abord, il me sembla que c'était seulement le bruit du vent qui s'insinuait dans les anfractuosités de la falaise, puis cela devint un bourdonnement, un murmure qui parfois m'arrivait plus clair, et à d'autres moments faible et cotonneux. Le lieu accueillant et solitaire semblait dans l'attente, comme s'il devait s'animer d'un moment à l'autre.

Des ailes noires d'inquiétude oppressaient ma poitrine.

De façon inattendue, comme des lamies ondoyantes vomies par l'Averne, je les vis. C'était des hommes, des femmes, des enfants. Une foule bigarrée de laquelle s'élevait un murmure, une cantilène monocorde qui devenait toujours plus forte et obsessionnelle.

À la lumière du jour, qui maintenant se déchirait sur le plateau érodé, je vis la multitude au pied de la pyramide. Les regards étaient fixés vers le sommet sur lequel, imposante et austère, une silhouette vêtue de blanc et d'or semblait accomplir des gestes lents et répétitifs, un rituel dramatique et solennel vers l'astre solaire qui flottait, haut sur l'océan d'émeraude.

Je frémis en entendant le son du cor qui se brisait en mille échos dans l'air lourd. Le son se transforma en mots, des phrases claires et lentes dictées par quelqu'un qui ne connaît pas la hâte : un lemme que désormais je connaissais comme la voix des Anciens.

Ce fut alors que je connus le Seigneur de Nahareb, ou plutôt que je le reconnus. Le gardien d'Akahsca, Antharès (celui qui est né avant que les temps ne soient), était la vénérable silhouette vêtue de blanc, perdue dans les jardins de mon enfance.

> *« C'est ainsi que ce fut au commencement, et c'est ainsi que ce sera jusqu'à ce que les éons soient consommés. Celui qui boit à la source antique vivra dans la mémoire éternelle et ne pourra jamais mourir. Dans le Krallh est enfermé le nom que l'on ne doit pas prononcer, le nom de celui qui est puissant au-delà de toute chose. »*

Les paroles de l'hiérophante dressé sur le sommet plat du temple flottaient dans l'air comme des pétales de coquelicot. Je connaissais cet homme, j'en connaissais le nom. Mais bien que mon esprit épuisé s'y efforçât, je n'arrivais pas à me rappeler quand et comment j'avais appris cela.

Ce fut peut-être seulement une perception inconsciente, ou seulement les branches qui bougeaient dans le vent, mais quelque chose me poussa à me tourner, et une expression de désarroi horrifié dut s'ajouter sur mon visage éprouvé. Immobile, le visage aux tons cuivrés par le soleil, la même figure que celle de l'homme dressé en haut du temple était là, à quelques pas de moi.

Il se trouvait en même temps à deux endroits différents et il me regardait maintenant alors que le ressac et le vent faisaient rage dans ma tête. Il me regardait en fouillant dans mes pensées. Avec le même effet qu'un vent violent et soudain, son esprit envahit le mien, plia ma volonté, le désir de m'enfuir et ma terreur.

Peut-être entendis-je sa voix, peut-être mon cerveau fut-il envahi par quelque chose. Ce qui est certain, c'est que des myriades de souvenirs, des fragments de mémoire tourbillonnants comme des météores enflammés roulaient à l'intérieur de moi.

Je voyais la pierre érodée par des temps incroyablement lointains, et sur elle les signes en relief semblaient venir à ma rencontre avec la férocité du cauchemar. D'étranges figures géométriques, des formes extravagantes infiniment variées servaient de cadre à d'autres que je reconnus, plus familières. Deux serpents, un blanc et l'autre noir, enchevêtrés autour d'un fuseau central. Deux autres, tous les deux blancs, entortillés sur un trident, et à côté encore un serpent, cette fois enroulé autour d'une croix.

Hébété, je pénétrais lentement parmi les ombres humides de couloirs aux hauteurs surnaturelles, des couloirs d'ardoise sculptée de silhouettes toujours plus absurdes et impressionnantes. Dans ce dédale mystérieux et archaïque, je m'aperçus que je connaissais l'histoire de ces pierres. Je savais ce que représentaient ces symboles.

Comme les dessins d'une immense mosaïque, tout cela confluait et se révélait clairement dans la force titanesque des souvenirs, extérieurs et terrifiants, qui me projetèrent dans un passé lointain, dans la mémoire des temps. J'étais certain que ces souvenirs ne m'appartenaient pas. C'était les réminiscences de celui qui avait vaincu mon esprit et maintenant me contraignait à les vivre comme si elles avaient été les miennes…

Il y a cent quatre-vingts millions d'années, le Krallh ou Graal, le mystique symbole du christianisme, dont surgirait la merveilleuse légende qui allait fasciner et faire discourir l'homme du temps à venir, était beaucoup plus ancien que ce même christianisme, et surtout, il appartenait à l'humanité tout entière.

Je compris seulement à ce moment-là l'oeuvre immense et millénaire accomplie par des Maîtres venus des profondeurs cosmiques. Je commençais à apercevoir des significations autrement occultes et ardues dans l'océan de la présomption terrestre, et une image complètement nouvelle de ce Jésus de

la doctrine magistrale de l'Église se découpait maintenant, fulgurante et absolue.

Il ne vint pas – ainsi que le récite le credo canonique – « ôter les péchés du monde ». Il n'était pas monté vers le sacrifice pour libérer l'homme du péché. Du moins, pas dans le sens littéral. Maintenant, le péché m'apparaissait synonyme d'ignorance et de fermeture mentale.

Il n'y eut jamais de « péché originel », aucune expulsion du paradis terrestre, mais seulement la perte d'un état de grâce : l'inconscience. Oui, puisqu'à l'origine, l'ancêtre de « l'homo sapiens » vivait dans la bienheureuse condition de l'inconscience. Il n'avait pas de pensées et ne pouvait pas discerner le mal du bien, dans la mesure où il manquait de logique raisonnable.

Seule l'instinctive loi de l'ordre naturel le menait dans les landes de ce monde tellurique primordial, et seuls des besoins comme la faim, la soif, la survie le guidaient inconsciemment vers le futur.

Puis une intelligence provenant des espaces sidéraux décida de modifier génétiquement l'être surgi de l'océan primitif, opéra sur le coccyx et sur l'hypophyse, modifia l'arbre de l'ADN, intervint sur les organes reproductifs en séparant les sexes de cette race ovipare d'êtres hermaphrodites qui se reproduisaient par parthénogenèse, et en fit des mâles et des femelles. Elle grava les lobes cérébraux, créant deux hémisphères de façon à ce que l'un d'eux puisse accueillir des informations du milieu alentour et les transférer dans la mémoire encore larvaire, laquelle, enregistrant les expériences, pourrait ensuite mettre en oeuvre la connaissance.

Les dieux des étoiles modifièrent aussi le larynx et la trachée. La langue fut transformée d'organe secondaire de l'appareil digestif en instrument utile pour émettre des sons, et quand tout cela fut terminé, ils attendirent.

Ils attendirent que les modifications prennent racine, observant le lent processus d'osmose biologique. Il y eut bien sûr

des problèmes de différente nature, dont – non des moindres –, le rejet du code génétique manipulé. Mais finalement, dans le laboratoire extraterrestre placé dans les désertiques terres de LAGASH – aujourd'hui l'Antarctide – l'ADAM était né. Cependant, il n'était pas encore à l'image et à la ressemblance des dieux. Suivirent d'autres délicates phases, parmi lesquelles la bio culture des ovules-mères de la créature terrestre, et enfin la greffe de ces ovules dans le ventre des femmes venues d'ailleurs, lesquelles après la grossesse, accouchèrent de ces êtres qui lentement, à travers des ères abyssales, allaient devenir les représentants de la race humaine sur la planète Terre.

De l'union entre le ciel et la terre était né l'homme.

Mais tout ne se passa pas bien. Il y eut des naissances d'êtres monstrueux, des processus naturels déstabilisants donnèrent vie à des créatures incroyables dont le souvenir se fondit avec le mythe et la légende. Les Gorgones, les Chimères et les nombreuses et épouvantables figures voltigeant dans la mémoire collective de l'humanité ne sont autres que l'écho distordu de ces horribles mutations.

Ce fut dans cette période que naquit l'angoissant mythe de LUCIFER, l'ange déchu, celui qui voulut devenir semblable à Dieu. L'allégorie me parut évidente et claire : Lucifer était le symbole ancestral de l'intelligence qui, en pénétrant la matière et en devenant conscience, restait à son tour possédée par la matière même qui, au contraire, la rendait esclave.

Je me rends compte que pour moi, dans cette condition de transfert psychique, tout était et est encore clair, alors que s'avère nécessaire, pour ceux qui lisent ces pages, un apport clarificateur supplémentaire sans lequel les concepts exprimés jusqu'à présent apparaîtraient rebutants, ou au moins extrêmement confus. Je vais essayer de le faire de la meilleure façon, avec abondance de détails.

Il y a à peu près cent quatre-vingts millions d'années, sur une planète primordiale et sauvage constituée majoritairement

d'eau et de glaces, et sur laquelle l'unique lambeau de terre émergée – constitué d'un unique continent, aujourd'hui l'actuelle étendue antarctique – occupait seulement un dixième de l'entière superficie du planisphère, des confins des cieux arrivèrent les ANCIENS. Des peuples d'autres étoiles, des êtres appartenant à différentes civilisations stellaires, unis en une confédération intergalactique, descendirent sur la planète Terre. Leurs immenses vaisseaux spatiaux planèrent en brillant, pourpres, à la lumière des deux astres autour desquels alors notre géoïde était en orbite, en un croisement elliptique qui prenait dans l'espace la forme d'un huit allongé à ses extrémités.

En ce temps extrêmement éloigné, le système solaire englobant la Terre était très différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Dans l'espace alors occupé, des forces titanesques se trouvaient déjà depuis longtemps aux limites d'un équilibre dramatiquement précaire, dans une phase avancée d'instabilité astrodynamique.

Les deux Soleils, les astres qui éclairaient les mondes silencieux enveloppés par l'éternité obscure du cosmos, avaient engagé l'ultime et terrifiant combat. Bahll, la géante rouge – l'actuelle Jupiter – et le jeune Ra, le victorieux – comme il serait appelé ensuite par les Égyptiens – remplissaient l'espace de cyclopéennes ondes magnétiques, et des faisceaux de neutrons qui dardaient leurs rayons soulevaient de tempétueux vents sidéraux qui, en se brisant sur les rives extrêmes de cette mer primitive, jetaient à la dérive des mondes dévastés et mourants.

L'agonie de Bahll teignait de rouge corail les nuits de Sahras – la Terre. Voilà le tableau qui s'offrit aux yeux des Anciens, le décor terriblement fascinant de ce lambeau d'espace perdu aux confins de la Voie Lactée. Ce spectacle n'était pas nouveau pour ceux qui arrivaient d'autres étoiles – et dont je négligerai de parler de l'aspect physique, du moins pour le moment, puisqu'il n'y a rien avec quoi le comparer. Je dirai simplement que leurs pouvoirs psychiques et technologiques dépassent de

loin les fantaisies les plus enflammées et l'imagination humaine la plus ardente : n'importe quelle forme peut-être leur forme, dans la mesure où ils sont les porteurs d'une génétique mutante inconnue et indicible, époustouflante et redoutable.

Ils provenaient de l'étoile Sirius, d'autres de la ceinture d'Orion et d'autres encore des Pléiades. Dans certaines gravures rupestres et dans des peintures chez les Indiens du Nord, ils sont représentés comme des êtres à la tête en forme d'étoile.

Possesseurs de la sagesse créante, ils se trouvèrent dans une zone de l'univers où les lois de la nature cosmique étaient en train de procéder à la modification d'un état dynamique. Une transmutation planétaire était en cours, à partir d'un système double dans lequel le germe vital était resté en incubation pendant des millions d'années – peut-être des milliards. Un ordre nouveau dans lequel la vie apparaîtrait dans des formes innombrables et diversifiées était en train de se générer.

Assister à un tel événement dès son commencement allait être une occasion extraordinaire d'enrichir ultérieurement le bagage de connaissances déjà démesurées qu'ils possédaient. Ils allaient assister à la naissance d'un nouveau système planétaire, ils allaient pouvoir puiser aux plus grands secrets en interagissant et en modifiant à leur tour ce qu'une loi immuable était en train d'édifier parmi les terribles mailles du temps et de l'espace. Ils savaient que l'agonie du soleil mourant pouvait durer des dizaines de millénaires, peut-être même des millions d'années. Ils savaient que les transformations ne seraient pas subites et que les effets du nouvel état ne seraient pas immédiats, mais ils avaient le temps, beaucoup de temps : l'éternité tout entière.

La nouvelle étoile exerçait une force d'attraction toujours plus grande en faisant d'abord dévier de leur orbite originelle les corps liés au soleil mourant, puis en les entraînant et les englobant dans sa propre sphère d'action magnétique. Certaines planètes, violemment parcourues par les deux forces combattantes, atteignirent le point de crise et explosèrent en

se pulvérisant – les fragments furent recueillis par le champ gravitationnel de Saturne, devenant ses anneaux.

Mars, la plus grande des planètes du système jupitérien, se brisa en plusieurs parties en déviant de sa trajectoire orbitale, replaçant ensuite son plus gros fragment aux limites extrêmes de son orbite originelle (l'actuelle Mars). Trois autres, de dimensions relativement modestes, ralentirent leur course, freinées par le très fort champ magnétique terrestre, devenant ainsi des satellites de la planète. Le même Jupiter, sous l'action puissante du Soleil, s'inclina sur son axe, et en ressentant la force entraînante il fut contraint de se mettre en orbite autour de son jeune ennemi. Les planètes jupitériennes, la cohorte déchiquetée et défaite de l'antique souverain, devinrent les actuelles lunes de Jupiter.

Les Anciens, qui pendant ce temps avaient édifié des avant-postes dans le territoire actuellement situé entre la terre de Wilkes et la terre de la Reine Maud, entre le 45e et le 60e parallèle, se virent contraints – dans le but de contenir les terrifiantes ondes de choc qui bouleversaient l'espace en brisant les délicats équilibres dynamiques – de placer dans l'immédiate proximité de Mars un satellite artificiel d'ancrage en orbite rétrograde (Phobos), de façon à stabiliser l'incertaine trajectoire orbitale de la planète qui risquait d'être précipitée sur la Terre.

Avec zèle, autour de notre géoïde ils créèrent aussi un complexe champ de forces, en l'enfermant dans un état d'absolue impondérabilité : une sorte de sphère énergétique capable d'isoler la Terre des terribles perturbations magnétiques et des pluies enflammées de météores qui, désormais devenus fous, erraient dangereusement.

Cela s'avéra nécessaire quand les scientifiques des peuples des étoiles se rendirent compte que de l'immense corps déchiqueté de Jupiter se détachait une autre masse de matière, écumante de gaz et de flammes. Menaçant, l'amas bouillonnant allait être

entraîné vers le nouveau Soleil, sur le chemin d'une collision inévitable.

Ce que nous connaissons aujourd'hui comme la grande Pyramide de Kheops fut la tour portante d'un phare rayonnant, un cosmo-accumulateur et un générateur irradiant d'ondes gravitationnelles qui allait augmenter la puissance du champ magnétique naturel et l'inverser aux pôles de notre planète en créant un réseau répulsif. D'autres phares d'ondes antigravitationnelles furent préparés et activés dans d'autres zones, là où avaient déjà surgi les villes des dieux.

D'autres ères passèrent, pendant que là dehors, dans l'espace, la féroce lutte entre titans ne donnait pas signe d'épuisement, et les majestueux vaisseaux aliénigènes patrouillaient dans les cieux, dans l'attente qu'un calme nouveau à la suite du nouvel équilibre planétaire se produise.

Pendant ce temps, Vénus – ainsi les hommes appelleraient-ils l'incandescente masse de roches qui s'était détachée la dernière de Jupiter – resserrait de façon inquiétante son orbite autour de notre planète, devenue un immense laboratoire biogénétique. D'autres millions d'années s'étaient écoulées et la créature voulue par les anciens dieux faisait ses premiers pas dans le jardin de l'Éden. Au milieu d'une luxuriante végétation, les édifices majestueux des villes stellaires brillaient sous le nouveau Soleil. Tout était calme. Enveloppé dans le silence d'étoiles inconnues, le monde glissait dans le temps vers d'autres terribles aubes de ténèbres.

Les Anciens, en utilisant les galeries naturelles et la structure creuse de la planète, percèrent des tunnels et d'énormes voies souterraines dans les viscères de la terre, et à des profondeurs vertigineuses ils construisirent des villes gigantesques. Dans les profondeurs océaniques furent également établies des stations d'appui et des bases sous-marines.

Sur Mars, qui désormais s'était stabilisée sur sa nouvelle orbite, surgirent de grands édifices circulaires et des villes qui

vues d'en haut apparaissaient comme de larges hémisphères de couleur bronze brillant entrecoupés de tours cyclopéennes pointant dans un ciel ambré. La même architecture, que déjà sur la Terre les hominidés créés par les Anciens vénéraient comme des temples – la Maison des Dieux et de la Vie – couvrit les immenses plaines martiennes. À proximité des pôles magnétiques d'alors, d'autres mégalithes pyramidaux soutenaient des relais cosmiques tout à fait semblables à ceux qui opéraient sur la côte nord-ouest de la mer intérieure de Lagash – l'actuel désert du Sahara –, dans la terre d'Omhar.

Comme je le disais, tout cela était vécu par moi comme s'il s'était agi de souvenirs régurgités jusqu'au mental conscient, alors qu'ils n'étaient rien d'autre que des mémoires étrangères projetées dans mon cerveau par le réel ou les réels possesseurs de ces réminiscences. Je commençai à comprendre que l'existence – la réalité même des choses – est plus complexe que ce que nous révèlent nos sens et difficilement définissable à l'aide des modèles élaborés par la pensée rationnelle.

Je commençais à penser que la vérité appartient à la folie, tandis que les religions, la foi et la peur appartiennent aux hommes sages. Une pensée, comme un refrain obsessionnel dans la fièvre des souvenirs qui ne m'appartenaient pas, atteignit mes lèvres : « Seuls les animaux et les dieux peuvent et savent. » Devais-je m'abandonner totalement à l'occulte pouvoir qui me réduisait en esclavage ou tenter encore de résister dans la frustrante condition de victime sacrificielle ?

Dans les moments où la terrible possession paraissait se relâcher, je cherchais des confirmations logiques et plus rationnelles en me débattant entre les mythes et les légendes de l'humanité dont je me sentais toujours plus éloigné. Je pensais que même déformée par le temps, adultérée dans la mémoire par l'incurie des hommes et des événements, devait se cacher quelque part la chronique, l'épopée des Antiques créateurs : et où, sinon parmi les mythes, où donc, sinon dans les poussiéreuses sagas occultées entre la fable et la légende ?

Ce que l'homme avait divinisé, en proie aux horreurs d'une ignorance abyssale, pouvait cacher la vérité. Ces mêmes temples hérités des Seigneurs de l'espace, ou ceux construits par la suite au prix d'immenses peines et dans lesquels allait se célébrer le culte d'obscures divinités, n'étaient autres que les « Maisons de la Vie », les laboratoires dans lesquels la race humaine fut produite. Des exemples irréfutables en sont la pyramide de Kheops, en Égypte, phare magnétique transformé ensuite en monument funéraire (d'ailleurs, personne n'y fut jamais enseveli), et quelques pyramides à degrés au Mexique, au Pérou et en Équateur, témoins d'une culture raffinée et technologiquement avancée (observatoires astronomiques ou autres), utilisées ensuite, quand les dieux s'en retournèrent au ciel, comme des autels de sacrifice dans des rites cruels et sanguinaires.

Absurdes et tribales : ainsi apparaissent aujourd'hui les cérémonies considérées religieuses par tous ces peuples, si l'on ignore l'horrible raison qui pesait sur l'âme de ces gens-là. Ils avaient encore dans les yeux et dans le coeur l'image apocalyptique d'un Soleil immobile, haut dans un espace immobile et sombre alors que tout autour la terre, dans un bruit de tonnerre glaçant, s'ouvrait en vomissant des vagues de feu et de soufre. Les eaux des océans se retiraient, enroulées et poussées par un furieux vent de mort, pour ensuite s'élever, cyclopéennes, et se déverser en avalant les hommes, les villes et les montagnes.

En ces jours-là, les étoiles tombèrent et les cataractes célestes s'ouvrirent en découvrant la furie dévastatrice d'un serpent à plumes flamboyant et hurlant qui se jetait affolé vers le gouffre cosmique. Quetzalcóatl, le symbole du souffle de vie, infusé par les créateurs sur le saurien amphibie transformé en hominien, devenait Tezcatlipoca le lumineux (Vénus). Ainsi naissait le mythe du Lucifer précolombien.

Il y a soixante-quinze millions d'années de cela, la planète Vénus, attirée par la gravitation de notre Soleil, désormais

toujours plus proche de l'orbite terrestre, entrait en collision avec la magnétosphère du géoïde. Le champ antigravitationnel exercé par les générateurs magnétiques, soumis à des sollicitudes d'une puissance terrifiante, céda. La planète Vénus percuta violemment la croûte terrestre pas encore tout à fait solidifiée, en emportant une partie d'elle. La roche qui s'était détachée de la Terre dans le choc violent allait finir pulvérisée. L'épaisse couche de poussière stagnerait dans l'atmosphère pendant des milliers d'années en faisant obstacle aux rayons solaires. La planète resterait enveloppée de ténèbres et de gel, dévastée par des pluies torrentielles sans fin, dues à la condensation des vapeurs mortelles encapsulées dans l'atmosphère.

Vénus elle-même sous le choc se brisa. Son gigantesque fragment deviendra, pour les Mayas, Xolotl, le jumeau obscur de Tezcatlipoca qui tombe vers le Soleil, en s'installant sur une orbite très proche de l'astre solaire retenue par la force gravitationnelle de la planète Mercure, à son tour surgie du Soleil durant la période où Jupiter, l'antique soleil, commençait sa très longue agonie.

Si cela est vrai, la science du futur découvrira une autre planète à proximité du Soleil, ou plutôt elle devra en découvrir trois. Selon les informations qui m'étaient parvenues à travers des « souvenirs », deux autres se trouvent aux limites extrêmes du système solaire. (Voir illustration page 113.)

Terre de dieux

Obscurité, silence et boue : mort et abandon planaient parmi les troubles eaux gonflées de limon, des eaux sur lesquelles flottaient les vapeurs denses d'un désolant abandon.

Parmi les clartés rougeâtres d'incendies lointains, parfois émergeaient des liquides brouillards des moignons de pierres et de bronzes, ce qui restait des superbes tours qui se dressaient autrefois vers le ciel dans les villes sacrées des Anciens.

L'archaïque splendeur des grandioses édifices, ensevelie pour toujours sous des milliers de mètres cubes de tourbe : des rues, des palais de porphyre, de basalte et d'orichalque, les superbes crépis sculptés en pierre fondue dans lesquels les Anciens, les gardiens de l'Éden, aimaient graver avec « l'oeil lumineux » – une sorte de rayon laser – les scènes de leur ouvrage. Ces énormes archives de pierre conservèrent les terribles secrets de leur science.

Des scènes d'interventions chirurgicales, de greffes de coeur, de reins, de foie et d'hémisphères cérébraux, accomplies par des silhouettes bien peu humaines si ce n'est l'unique caractéristique de la forme des yeux et de la bouche ; des gravures de cartes géographiques et astronomiques étaient désormais un souvenir enveloppé par cette mort humide et stagnante. Les pierres Ica – ainsi appelées d'après le nom du lieu où elles furent mises à jour – reposeront pendant des millions d'années avant de revoir la lumière et de faire irruption dans notre temps à travers une inondation et la crue qui s'ensuivit en 1961 à Ica, une ville au sud de Lima, dans une zone particulièrement rude du Pérou.

Tout avait changé dans ce monde de ténèbres. Mialba, terre sans jour : ainsi les initiés des mystères de l'origine appelèrent-ils notre planète pendant cette période.

Les animaux mastodontiques et les hominidés qui alors peuplaient la terre furent emportés au loin par la mer impétueuse de boue et de cendres, précipités dans un tourbillon d'obscurité infinie. En ces temps lointains, des abîmes insondables de ténèbres moururent et renaquirent.

Les étoiles devinrent des fragments incandescents, elles se changèrent en nébuleuses, et les nébuleuses devinrent des soleils, et bien que rien n'eût survécu pour raconter la vie et la mort dans ce coin de l'univers, tout revint à un début inexistant. Des éons furent dévorés par le lent déroulement de l'éternité, des millénaires passèrent, et des profondeurs inexplorées du ciel,

avec une aurore écarlate, revinrent les dieux : ces mêmes dieux qui avaient posé le germe de la vie, et qui s'étaient enfuis avant la catastrophe.

Leurs immenses astronefs s'amarrèrent dans une orbite externe à la planète en brillant comme de nouvelles étoiles inquiétantes. Entre tous, le plus terrifiant par sa dimension et sa splendeur était l'amiral de la flotte intergalactique, une véritable métropole ondoyant parmi les invisibles flots de l'espace, qui se découpait comme un petit soleil d'opale dans l'obscurité sidérale. Le nouveau firmament s'était animé d'un frénétique et incessant aller-retour. Des lumières colorées sillonnaient la nuit, alors que le jour les petits vaisseaux faisaient la navette entre les astronefs et la planète, pareils à des cercles de cristal transparent.

La Terre, après son terrible choc avec Vénus, avait changé radicalement. Elle s'était installée sur un nouvel axe. Les eaux qui, tempétueuses, avaient dévasté et souillé pendant longtemps son visage, se retiraient lentement en formant de nouveaux océans et en révélant des terres vierges, pendant que le grand continent originel, fractionné en divers points, partait lentement à la dérive. Une nouvelle atmosphère s'était formée, constituée d'agrégats de molécules et de gaz rares, de nouvelles et étranges spores biologiques s'étaient nichées dans la boue, dans les mers et dans l'air, en modifiant la flore et la faune.

Des eaux vaseuses affleuraient des bactéries et des moisissures extranéennes. Des micro-organismes vénusiens, longtemps survivants dans l'épaisse poussière qui s'était soulevée au moment du choc, s'adaptaient en se combinant avec des micro-organismes autochtones et en mûrissant des espèces improbables, si l'évolution avait suivi des voies plus normales. Mais un destin cosmique en avait décidé autrement. Pour des causes inconnaissables, le fatum avait célébré les noces alchimiques de deux mondes en modifiant le futur de l'humanité.

Le Soleil, l'astre de nos jours, avait généré un champ de forces inouï en modifiant les structures portantes existantes dans le précédent système jupitérien, et en déclenchant une mutation bio dynamique généralisée et progressive. Des ondes invisibles, des radiations électromagnétiques, se propageaient dans l'espace en entourant les planètes et en pénétrant en elles.

Sur la Terre encore assujettie à l'attraction de Jupiter, les pressions gravitationnelles provoquèrent une inversion de polarités.

Ce fut la cause première qui amena à l'extinction des dinosaures échappés à l'apocalyptique drame cosmique du chaos planétaire et de l'impact de Vénus avec notre géoïde qui s'ensuivit. En effet, l'inversion de polarité priva la planète, pendant une certaine période de temps, de la magnétosphère, le bouclier qui dévie les rayons cosmiques.

Au cours du processus d'inversion, par l'effet de la baisse du géomagnétisme, outre les gigantesques sauriens de l'ère précambrienne périrent également sous les rayons mortels quelques espèces de mammifères primitifs, alors que d'autres espèces de la flore mésozoïque – crustacés, oiseaux et certains insectes soumis à de brusques mutations de l'ADN – transformées, survécurent jusqu'à nous en traversant des millions d'années.

Il était extraordinaire de voir comment la vie bouillonnante, dans cette soupe primitive, se modifiait en résistant fermement et en s'adaptant rapidement aux conditions les plus impensables.

Alors, en cette période lointaine, dans une atmosphère raréfiée et hostile avec des taux d'humidité exécrables et des températures infernales, le jour terrestre était de quinze heures, et dans ce bref laps de temps on pouvait observer des transformations subites et absolues.

Pendant la nuit, Jupiter, vu de la Terre, apparaissait comme se montre aujourd'hui la pleine lune, et rayait l'épaisse atmosphère d'un violet mystique. Dans l'obscurité rouge carmin

traversée par les foudres de puissantes charges électrostatiques, quelque chose furtivement se déplaçait.

De hautes ombres incurvées glissaient hors des viscères de la terre. Certains hominiens – le produit des premières manipulations extra terrestres – s'étaient sauvés en se réfugiant dans les profondes galeries du sous-sol. Ils avaient pu trouver refuge en se cachant dans le monde du dessous, dans ce dédale de boyaux qui reliaient les bases souterraines aux villes divines de la surface.

Ces créatures nées dans le premier Éden, dépourvues d'intellect et vides de toute émotion, avaient maintenant, qui sait en raison de quelle occulte transformation, élaboré un sentiment de conscience primitif et exaspéré. Elles éprouvaient la peur, et quand le rougeâtre ciel nocturne s'éclaircissait dans des aubes denses de brouillard jaunâtre d'ammoniaque, elles fuyaient et retournaient s'immerger dans le ventre obscur du géoïde. C'étaient les géants des récits bibliques, ceux que les Sumériens appelèrent Nephilims. Et il est erroné de les associer (comme quelques savants l'ont fait) aux Anunakis, les dieux ailés ou les grands anciens, puisque les Anunakis furent les créateurs et les Nephilims les créatures.

Une autre erreur est de croire que les Sumériens considéraient également comme des planètes, parmi les douze dont ils avaient une pleine connaissance, le Soleil (déjà pour eux un astre au centre du système planétaire) et la Lune, laquelle, entre autres, en ce temps spécifique avait deux corps jumeaux plus petits que l'actuel : deux autres lunes.

J'évite ici d'entrer dans la question de la confusion, proposée par exemple par l'interprétation de Zacharia Sitchin, dans la mesure où les pages précédentes ont déjà clarifié la vision cosmogonique qui m'avait été induite par la mémoire aliénigène. Je me limite à préciser que Nibirou, dans les textes sumériens, ne fait pas référence à une planète, mais bien à l'énorme navire extragalactique ancré au-delà de l'atmosphère de notre planète,

littéralement « terre resplendissante », qui deviendra pour les Égyptiens la « barque de RA » et pour les Hébreux, ensuite, la « Jérusalem céleste ».

L'équivoque de base dans les interprétations contemporaines est de faire remonter les événements rapportés par les différentes mythologies religieuses, les actions héroïques, les récits épiques et les chroniques légendaires à six mille, huit mille ou quinze mille ans, alors que la datation est certainement à avancer à au moins soixante-dix, soixante-quinze millions d'années de nous. Les connaissances apparemment profondes, étendues, extraordinaires chez les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Sumériens et les Égyptiens ne sont que les lambeaux d'un savoir jamais possédé par ces peuples, qui gravèrent sur des tablettes d'argile et des rouleaux de papyrus des récits fragmentaires dont ils avaient seulement une mémoire larvaire.

Les différentes mythologies se réfèrent à des événements beaucoup plus archaïques. Elles présentent des similitudes éclatantes concernant les faits et les héros, et servent à toutes les ethnies pour reconstruire leur identité. Des exemples connus en sont les épisodes de Moïse et du buisson ardent, assimilable à l'identique prodige aztèque dans la légende des sept cavernes, qui va jusqu'à proposer la même recherche de la terre promise ; les personnages de Noé-Parnapishtim (babylonien) ; Gilgamesh – Quetzalcóatl ; de même pour les différents Abraham auprès des peuples d'Israël ; Enkidu chez les Mésopotamiens, etc.

Tout ce qui semble être l'aube de l'histoire n'en est que la fin. Ce qui se présente chez les Sumériens, les Égyptiens, les Hébreux comme le début de la civilisation, surgit en réalité de la fin de la civilisation. Le mythe même de la création rapporté dans les Saintes Écritures est seulement le recueil lacunaire de chroniques bien plus anciennes et éloignées dans le temps.

Quand entre le Tigre et l'Euphrate on commença à écrire l'histoire, celle-ci était déjà finie depuis longtemps. Les cartes stellaires et les connaissances astronomiques se réduisirent à des signes magiques et des mandalas d'une religiosité primitive.

Les légendes naquirent pour remplir un besoin psychologique, pour pallier un vide historique en réélaborant notre propre origine obscure à partir de traditions préexistantes.

Dans le passé le plus éloigné, la connaissance était unique pour tous les peuples; unique la souche raciale, la matrice créante, la genèse stellaire. Après la dernière glaciation, « *il y a à peu près quinze mille ans de cela* », les dieux abandonnèrent la Terre, pour y retourner sporadiquement contrôler le processus évolutif vers lequel ils avaient acheminé leurs créatures, et si nécessaire corriger et modifier le résultat biologique lorsque surgissaient des éléments dystoniques et des crises déstabilisantes. Nombreuses étaient les inconnues, trop nombreux les facteurs de risque à travers lesquels se ramifiait le projet « Génome » voulu par les Antiques Créateurs; non des moindres, la nature même de l'être auquel avait été implantée une génétique astrale provenant de lointaines régions sidérales. L'instabilité intrinsèque des processus métaboliques de l'humanoïde, sa cruauté inouïe alliée à une ruse instinctive et imprévisible, contribuaient à étendre les problèmes qui minaient et minent encore aujourd'hui l'issue finale du programme.

Les dieux, les Antiques Gardiens, cessèrent de marcher parmi leurs créatures, ils montèrent au ciel dont ils étaient arrivés et restèrent en attente. Ils épièrent les lents progrès de la race humaine, en intervenant imperceptiblement dans les obscures ères grevées par les crimes et les horreurs dont l'homme écrivait son histoire. En modifiant les situations, les émotions et les états de conscience, ils tentèrent de l'élever en dignité et connaissance. Ils apparurent dans les songes de certains, en suggérant des sentiers de sagesse, en inspirant des inventions et des découvertes, l'art, la médecine, le sens esthétique et la beauté.

La conscience, la communion spirituelle avec les royaumes de l'invisible furent les dons des Créateurs à leurs enfants.

Aujourd'hui encore, silencieux, ils scrutent depuis l'au-delà du ciel les enfants aveugles de l'obscurité. En s'insinuant dans les replis dimensionnels, en glissant entre les mailles du temps avec leurs chariots de feu, à bord de leurs vaisseaux de cristal flamboyants, ils rejoignent en traversant l'océan cosmique l'île sur laquelle ils semèrent la vie…

Au fur et à mesure que mon esprit abordait à des rivages de vétustes connaissances et que l'âme s'aventurait à explorer de nouveaux territoires infiniment vastes de mystères et de secrets, l'horreur faite de solitude tue et de marginalité paraissait se calmer. Les ondes tentaculaires qui me possédaient, agitées par une tempête folle et maléfique s'apaisaient, et moi, naïvement, je pensai que c'était pour toujours. Mais d'autres ouragans surgissaient de l'horizon impur, d'autres vagues hurlantes, noires de poix bouillonnante, me saisissaient, me jetant sur la falaise acérée de l'absurde.

Couvert de plaies dans mon esprit, dans un état d'abandon frustrant, contraint de supporter des souffrances trop grandes pour la fragile nature humaine, je me débattais furieusement dans l'inexorable isolement où j'avais été précipité. Et encore, fiévreux, je cherchais dans des livres poussiéreux, dans des accumulations d'articles de nature diverse et des avalanches de textes abscons, une vérité rationnelle.

Entre les philosophies et la magie, les textes sacrés, l'histoire des religions, de pédants traités de psychologie, parapsychologie, astronomie et spiritisme, je tentais de trouver des réponses sensées et logiques, je cherchais un rocher réel et solide auquel m'agripper dans cette orageuse mer de malheur.

En ces années-là, pour échapper à la folie, malgré moi, j'absorbai une énorme quantité de notions en tous genres. Je scrutai dans les vastitudes désertiques du symbolisme mystique

dont toute religion couvre de silence les malaisés sentiers de la foi, je fouillai dans les dunes de poussière et de boue dont le temps revêt la mémoire des civilisations disparues. Je gravis les souvenirs de l'histoire devenue désormais légende, là où le vent de la petitesse humaine devenait le souffle froid de peurs ancestrales et de superstitions.

Je trouvai des sphinx muets. À leurs pieds, l'histoire stratifiée de fade primitive religiosité était devenue mythe sibyllin et légende obscure. Il n'était pas facile de rester lucide, dans ces conditions, ce fut un dur travail. Mais finalement, je commençai à voir une issue. Lentement, comme dans un puzzle monstrueux apparurent des formes au sens accompli qui conduisaient à la complétude d'un dessin fractionné et confus en mille minuscules écailles.

Des eaux stagnantes de la mémoire affleuraient des visions glaçantes et du centre de l'infini roulaient des éons sans nombre ni repos. Mon identité perdue dans des ravins d'incertitude m'apparaissait vague et déformée.

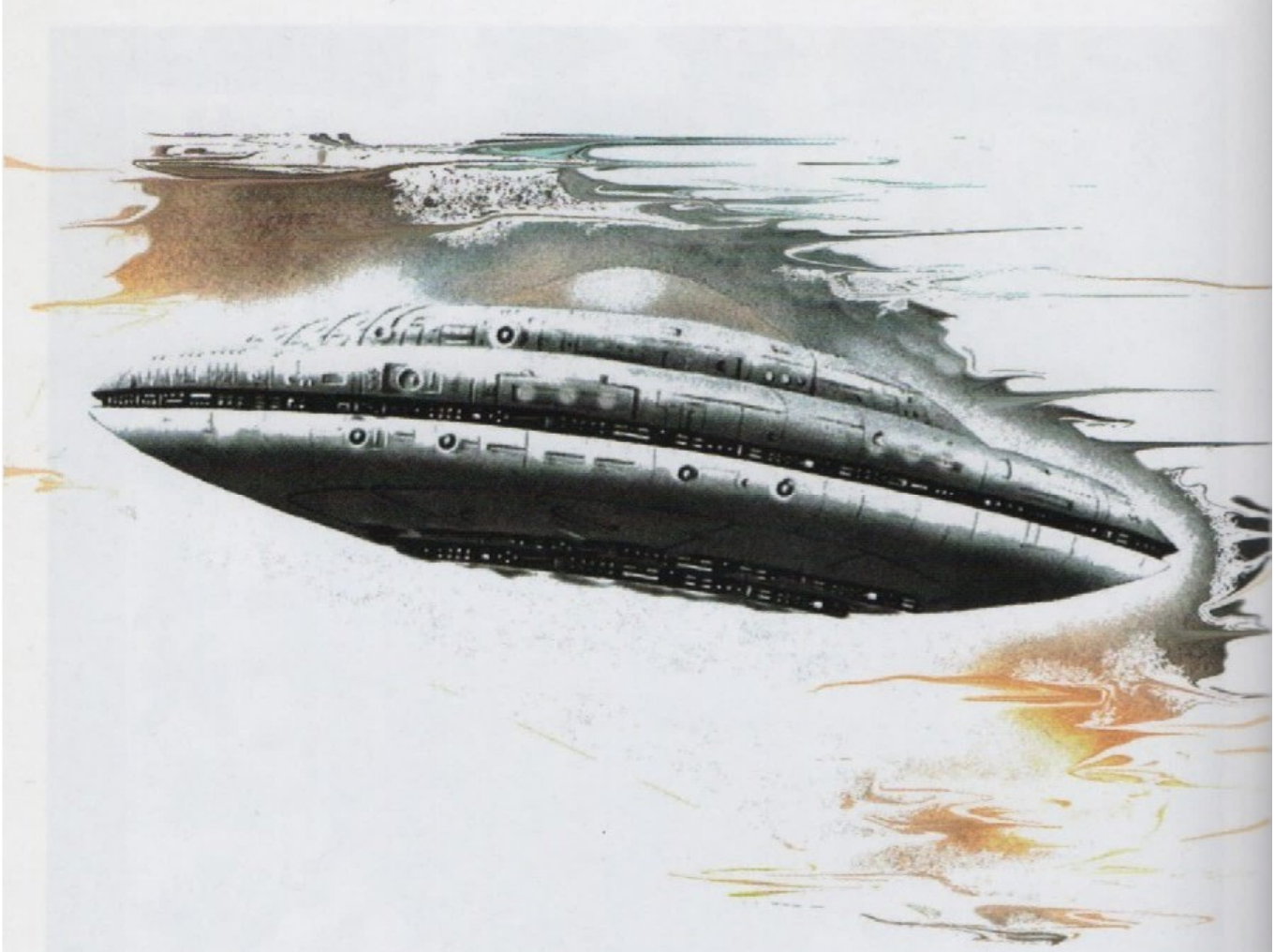
Mon présent, trituré par les mains invisibles d'un obscur médiateur, se condensait en un instant fluctuant entre brouillards de délire et horreur. Je me convainquis que les civilisations de l'Inde, de Babylone, du Yucatán, du Pérou, de la Perse et de l'Égypte n'étaient autres que les cendres éteintes de la première grande et unique civilisation.

Je compris que les rares lapilli rougeoyants de l'archaïque savoir n'étaient que des hasards sédimentés dans les traditions de certains peuples qui en avaient perpétué le souvenir en les transformant en de creux symboles mystiques et d'absurdes rituels. Pour ceux-là, les astres étaient devenus des dieux, de même que les planètes et les constellations. Dans les événements apocalyptiques, tels que bouleversements telluriques, éruptions volcaniques, affaissements tectoniques, mutations climatiques, glaciations et météorites qui avaient plu sur la terre, ils virent un châtiment voulu par les divinités, pour lesquelles il était

nécessaire d'accomplir des sacrifices horribles et cruels dans le but d'en apaiser la colère:

Dans les épouvantables convulsions planétaires d'un univers en évolution, ils lurent et transmirent une furieuse lutte entre les dieux.

Codex Borgia. Quetzalcóatl émerge de l'étreinte avec Mictlantecuhtli, Seigneur de la Mort – la Terre – transformé en Étoile du Matin – Vénus.

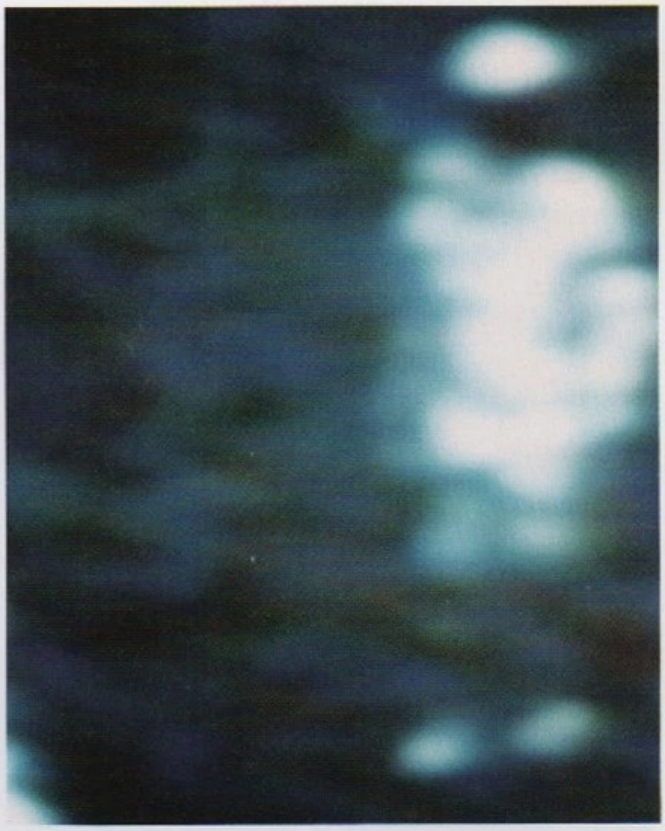


Dessin d'un astronef clarien élaboré par l'auteur.

Atterrissage d'un vaisseau de reconnaissance de Clarion, collines du Montferrat, 1986.

Un être en scaphandre se déplace autour d'un vaisseau éclaireur qui vient d'atterrir.

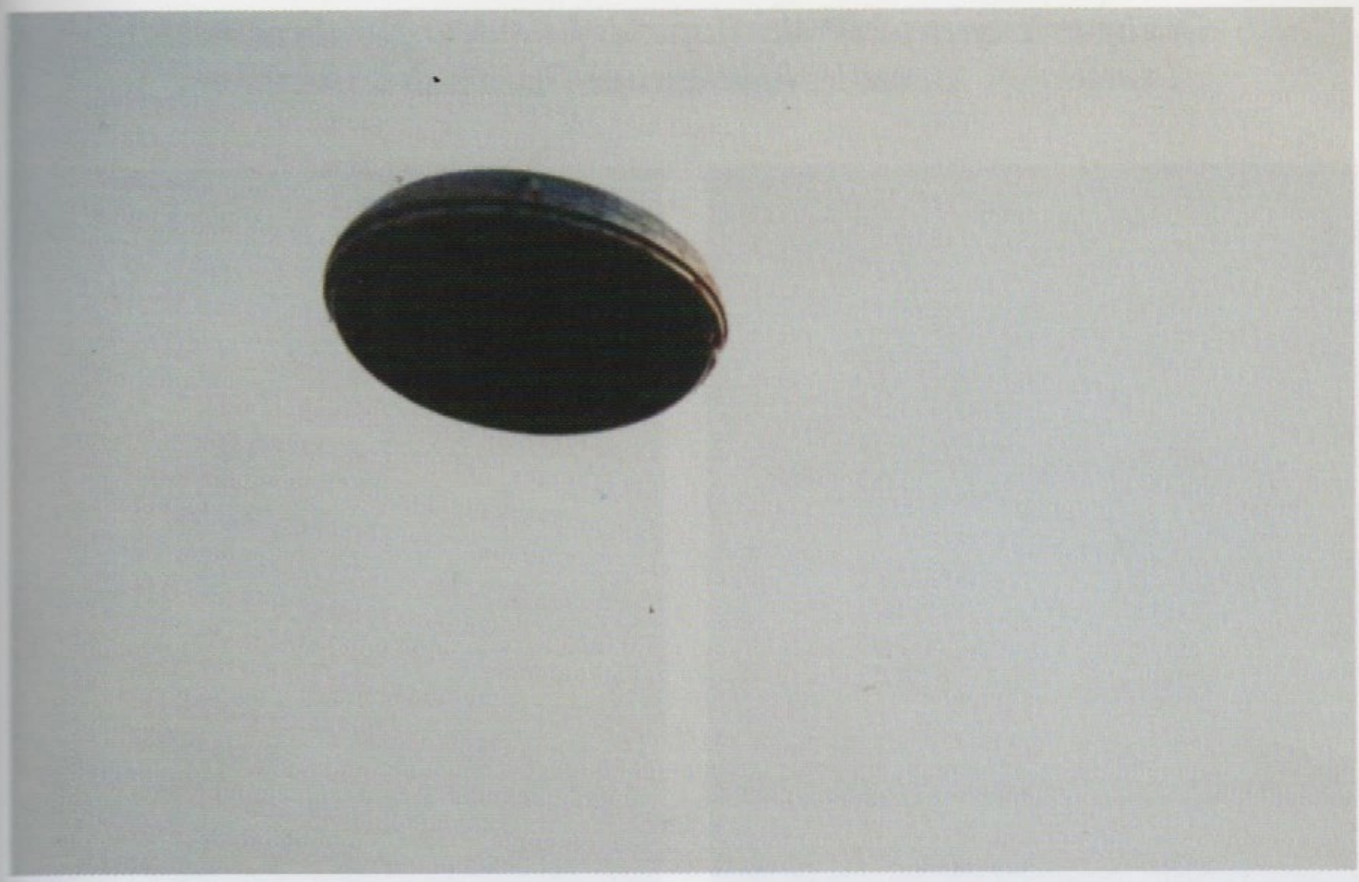
L'officier féminin clarienne Ehluuen, printemps 1986.



Entité en scaphandre, 15 décembre 1981.

Image faisant partie d'une série de sept, prises par l'auteur dans la localité d'Alleghe (province de Bolzano). Avant l'observation, auront lieu des phénomènes de différentes natures : interruption du courant électrique et apparition d'étranges silhouettes sur le mur de bois du chalet. Pendant les évolutions de la soucoupe, alors que l'auteur se prépare à la huitième photo, la batterie du Canon Primax – appareil utilisé pour les clichés – se déchargea soudainement, empêchant la poursuite du fonctionnement de l'appareil photo.

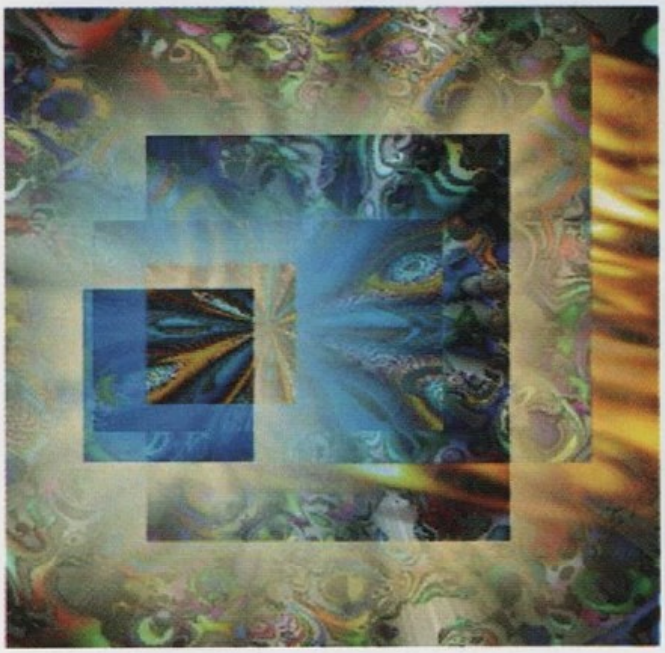
Image apparue sur les murs du chalet dans la localité d'Alleghe (province de Bolzano) en juillet 1990.



Vaisseau de reconnaissance clarien pris en photo par Maurizio Cavallo dans le ciel au-dessus des collines de l'Oltrepo Pavese, début des années 90.

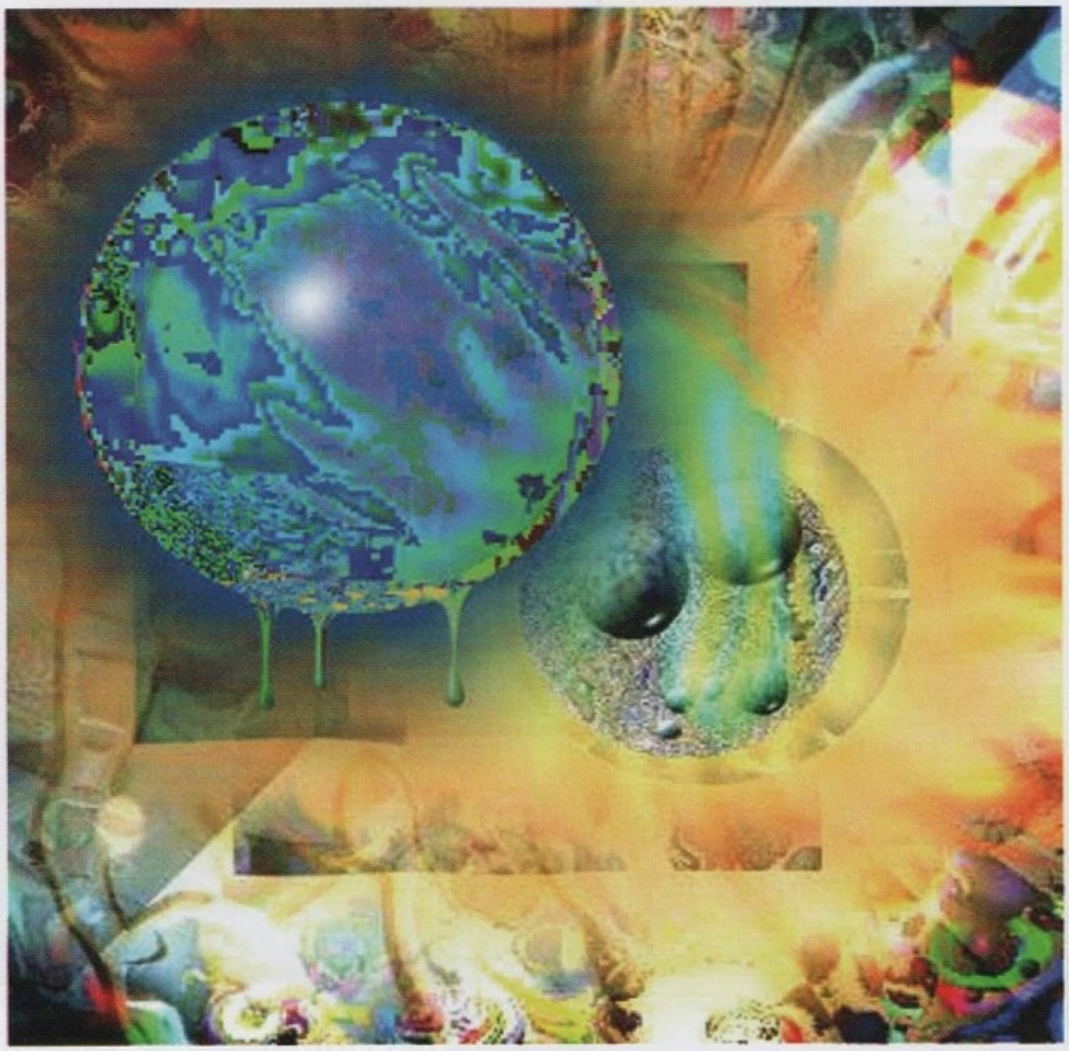
Vaisseau de reconnaissance clarien au-dessus des campagnes de Vercelli, pris en photo par l'auteur le 7 novembre 1996.

Quelques œuvres picturales inspirées à l'auteur par ses contacts avec les habitants de Clarion :



Quatrième dimension.

Météore.



Éclipse.

Peintures murales des Amérindiens du Nord-Dakota représentant des êtres mystérieux à la tête en forme d'étoile (photo G. Porcellana).

Oeuvres picturales de Maurizio Cavallo (Jhlos) :

Lilith

Mars

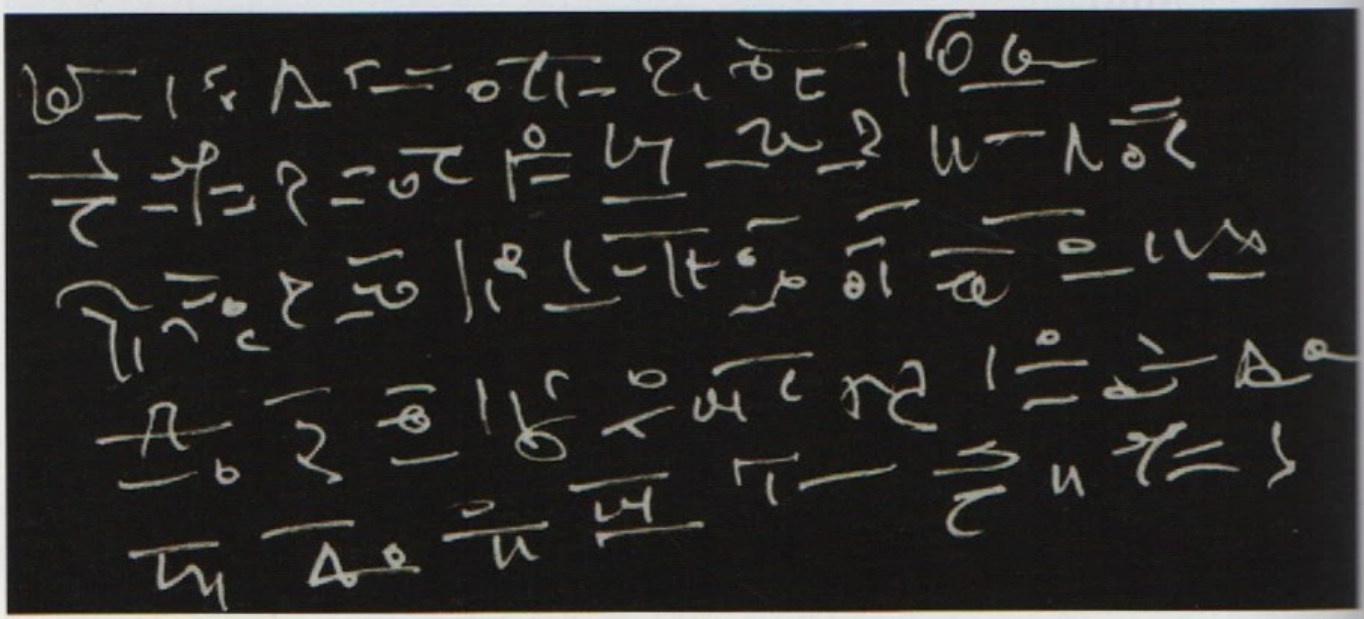
Neptune

Vaisseaux magnétiques provenant de Clarion, pris en photo par l'auteur dans les cieux de France, été 1993.

Oeuvres picturales de Maurizio Cavallo (Jhlos) :

Antharès.

Abstrait.



Exemple d'écriture clarienne.

Vaisseau de reconnaissance en phase d'atterrissage, 27 août 1988, Vinzaglio (VC)

Vaisseau clarien en évolution au-dessus des campagnes de la région de Vercelli, juillet 1999.

Clichés numériques du 24 mai 2005.
Lieu : Massif de l'Estérel (France).

La rencontre avec Dhara

L'air était vibrant de mystérieuses énergies, et les parfums amers de l'automne désormais bien avancé s'étendaient sur les pentes entre le jaune brun et le rouge couleur de rouille des feuilles.

Le lieu paraissait silencieux et immobile, chargé de suggestions dramatiques et d'attente.

Au centre de la clairière, les branches dépouillées des peupliers semblables à des doigts crochus invoquaient, tendues vers un ciel livide et odorant de pluie, la lumière crue du crépuscule. Les ombres, tapies parmi les buissons et les roches grises, semblables à de grotesques lutins, glissaient dans le vent en un prélude de délirante attente.

Jamais il ne m'était encore arrivé de percevoir dans l'occulte présence de la nature une intelligence et un but. Jamais une complicité avec les événements dont je présageais qu'ils allaient arriver n'avait été révélée aussi clairement par le silence qui m'entourait.

Depuis que la voix des étoiles avait envahi mon esprit, depuis le moment où les créatures d'un autre monde avaient fait irruption dans ma vie, je glissais dans un tunnel de solitude. Au milieu de mille doutes et peurs, j'étais en proie à un angoissant découragement. Désormais la réalité m'était étrangère, le sens des choses m'apparaissait loin et déformé ; mon existence

elle-même flottait, lointaine et indistincte comme une image opaque reflétée dans l'eau trouble d'un puits profond.

Dans une morsure d'horrible malaise, je ressentis à peine un bruissement, et une bouffée de vent glacial attira mon regard sur ce qui était en train de se produire au centre de la clairière : les feuilles mortes et la poussière commencèrent à danser. Un tourbillon de lumière blanche haut d'à peu près deux mètres répandait tout autour des filaments multicolores et m'enveloppait dans une étreinte hypnotique. Des segments de lumière semblables à des atomes affolés s'entrelaçaient dans une sarabande infernale en explosant en lueurs aveuglantes quand ils se rencontraient.

Puis, lentement, de la poussière et de la lumière elle commença à apparaître. Elle surgit comme par magie. Lente et nébuleuse, la silhouette se découpa, ondoyante, en se dessinant peu à peu dans ses contours qui apparaissaient toujours plus nets et clairs. Dans la faible lumière du coucher de soleil, elle apparut... surgie du néant, semblable à une nymphe des fables de souvenirs enfantins.

Elle souriait, Dhara, elle semblait amusée par ma stupeur. Je me sentis ravi par une douceur surhumaine, indescriptible, et je plongeai dans l'univers mystérieux de ses yeux clairs.

Si je n'avais pas eu pour me soutenir la précédente expérience de l' « enlèvement », j'aurais certainement pensé à une apparition mystique, j'aurai cru voir Notre-Dame de la clairière. En somme, j'aurais imaginé assister à une apparition mariale.

Les rayons de soleil, en se frayant un passage parmi les nuages, s'insinuèrent parmi les arbustes en arrachant des clartés aux bandes d'or qui ceignaient les poignets et les chevilles de la silhouette. Elle portait une sorte de combinaison bleu violet – une tenue de vol, pensai-je –, ample le long des jambes, serrée à la taille par une large ceinture d'un bleu plus sombre. Ses pieds étaient entourés par des chaussures fines d'un matériau semblable en apparence à de la gomme, hautes jusqu'à l'étroite

bande dorée au-dessus de la cheville et d'une couleur gris anthracite. Elles me semblèrent d'une extrême légèreté.

Puis elle parla, ou plutôt un océan de sons et de couleurs se présenta à mon esprit, y pénétra lentement en se répandant par des voix mystérieuses, jusqu'à atteindre les profondeurs les plus reculées de mon être. Sa voix était un tintement de cristal, suave et douce comme une brise de printemps.

> « *Le moment pour toi de connaître les voies de l'Univers est arrivé* », me dit-elle.

Lentement, elle leva les bras jusqu'à atteindre son front en accomplissant d'étranges gestes. Ses doigts paraissaient écrire quelque chose dans l'air. Elle traçait des signes invisibles avec une grâce et une harmonie stupéfiantes : dans ces mouvements légers, mais fermes, je découvris quelque chose qui, pour prendre une analogie, me rappela les mouvements sensuels d'une danse archaïque et magique.

Le silence devint hypnotique. Je ressentais d'imposantes invisibles énergies, des ondes flottantes de chaleur effleuraient mon visage, alors que le lieu – la clairière – se distordait en changeant de forme et de contour. Les arbustes, les arbres et les rochers semblaient se liquéfier et fondaient en se mélangeant comme des couleurs sur la toile d'un peintre. Le ciel désormais obscur sembla s'écrouler, et moi avec lui. Je vacillai, dans mon étourdissement je fermai les yeux et me débattis en cherchant à m'agripper au néant. Quand mon regard avec une énorme méfiance revint chercher tout autour, le paysage avait changé. Les arbres, les rochers… la clairière tout entière avait disparu.

Une étendue improbable d'onyx et d'albâtre scintillait à la lumière bleuâtre d'un soleil étranger. Sous mes pieds, le sol nu s'était transformé en un brillant et transparent pavement vert cuivre. Il était traversé par de subtiles et droites lignes azurées, lesquelles, en se croisant, formaient des carrés d'à peu près trois mètres de côté : un immense échiquier suspendu dans un ailleurs fantastique.

En bas scintillaient, lointaines, les étoiles.

Dhara, toujours à quelques mètres devant moi, serrait maintenant entre ses mains une sorte d'hémisphère d'une taille apparente de vingt, vingt-cinq centimètres et à la couleur indescriptible.

« *Où sommes-nous ?* » demandai-je plus à moi-même qu'à l'impénétrable figure.

« *Nous sommes aux sources de l'Univers* », répondit-elle.

« *Nous sommes dans le coeur de la vie, dans le berceau des songes. Nous sommes en tous lieux et en aucun. C'est ici que commence le destin des mondes, ici que naissent le printemps des galaxies et le feu des Astres.* »

La voix m'arrivait maintenant raréfiée, comme enveloppée par de douces brumes :

« *Nous sommes au-delà des remparts de l'inconnu,* continua-t-elle, *là où le temps eut son commencement, et où le temps un jour cessera d'exister. De ce lieu germèrent les espaces sidéraux, la géométrie qui codifia les gènes de la vie, les atomes, les molécules qui construisent les formes et instruisent l'évolution du Cosmos physique.* »

Elle baissa le regard et, en la suivant instinctivement, j'observai que sa main droite m'indiquait le carré qui nous contenait tous les deux. Une vague de superbe énergie m'annonça à nouveau la voix de Dhara :

« *De toute façon, nous sommes aussi dans le même lieu où tu attendis mon arrivée. Cet endroit, la clairière, occupe un point dans le temps, un point nodal compris dans le carré qui maintenant nous contient.* »

Moi, je ne comprenais pas. Comment était-il possible d'être dans la clairière et en même temps, qui sait où, dans l'Univers ? C'était fou, excessivement ardu pour mon esprit frustré et humilié. Derrière moi, soudain, m'arriva une bouffée d'air

chaud et un son plus grave et austère pénétra à travers mes méninges.

Dans une sorte de vertige, je reconnus la voix d'Antharès.

Je voulus me tourner, afin d'en repérer la provenance, mais avec étonnement je m'aperçus que le lieu, l'infini échiquier, lentement commençait à tourner en me consentant une nouvelle perspective.

Je comprenais que chaque pensée était perçue, et elle avait le pouvoir de déplacer tout ce qui m'entourait, bien que nous fussions immobiles.

Dhara, toujours devant moi, souriait. Maintenant l'horizon avait changé, les couleurs de ce ciel absurde étaient devenues plus pâles et floues.

Je vis de nouvelles planètes et un essaim de météores écumer dans un océan obscur. Je découvrais à ma gauche des colonnes qui pointaient vers le ciel et, encore au-delà, les couleurs nuancées de ce que je reconnus comme des montagnes dans le lointain. Mais je n'aperçus aucune autre silhouette.

La chaleur revint et avec elle, se pressant dans mes pensées, revint la voix :

> « *Tu ne peux pas me voir, pas maintenant,* dit-elle, *écoute-moi… L'espace et le temps sont des entités connectées, mais non inséparables. Ce sont des facteurs complémentaires et relatifs dans la manifestation sur le plan physique alors qu'ils restent absolus et diversifiés dans la dimension astrale. Donc, une distance ou un lieu entendus comme espace ne correspondent pas toujours à un temps entendu comme mesure ou période. De par leur nature, ce sont des polarités séparées, masculine et féminine. Leur union dans la matière génère l'illusion.*
>
> *La vie et la mort ne sont que des circonstances apparentes conjuguées par le temps et par l'espace. Elles ne sont pas*

réelles, elles n'existent que dans l'esprit humain. La vie et la mort sont de fausses projections, des hologrammes dynamiques surgis des aberrations interprétatives de la psyché lorsqu'elle saisit l'effet de l'éternelle métamorphose réalisée dans les sphères de la matière.

Rien ne se crée et rien ne peut se détruire. Tout existe depuis toujours et pour toujours. La mort biologique est la fin d'un espace, mais jamais l'anéantissement du temps. Et puisque le passé et le futur coïncident sur la même ligne droite, plusieurs lieux coïncident sur le même point. »

Déconcerté et confus, je cherchais à emmagasiner le plus de notions que je pouvais parmi toutes celles qui me parvenaient. Je tentais en même temps de comprendre les concepts qui y étaient contenus en les réélaborant dans d'insoupçonnables fulgurantes analyses mentales.

Je comprenais par intuition, à cet instant-là, quels moyens et quelles incroyables ressources mes interlocuteurs possédaient pour sillonner les espaces cosmiques. Les extraordinaires connaissances, les fantastiques technologies d'une science désormais ancestrale, leur permettaient de créer des machines volantes, des astronefs en tous genres et de toutes les gammes, avec lesquelles non seulement ils interagissaient en complète symbiose (au point d'en retirer l'impression – comme cela m'arriva plusieurs fois – de me trouver à l'intérieur de parfaites créatures biologiques), mais leur offraient aussi le privilège de se déplacer entre les mailles du temps. Non seulement ils pouvaient parcourir des centaines, des milliers d'années-lumière en quelques jours de notre décompte temporel, mais ils pouvaient modifier la nature subtile de tout élément existant, manipuler l'énergie lumière, et par conséquent la matière.

Voilà, le compris-je : ils voyageaient d'une frontière à l'autre dans les espaces sidéraux, mais c'était des voyageurs du temps, des créateurs de mondes et tisseurs du fatum. Il y eut un moment pendant lequel le processus d'assimilation et la conséquente élaboration auquel j'étais soumis s'interrompit.

Pendant un instant, ma conscience rationnelle en léthargie relative s'éveilla : en cherchant, curieuse et impertinente, dans cette chimérique région que j'avais désormais baptisée ***l'échiquier du temps***, elle me murmurait que tout cela ne pouvait pas être vrai, que c'était trop fantastique pour appartenir à la réalité. C'était mon imagination qui créait cette illusoire extension vert cuivre. Les colonnes d'acier qui se dressaient dans la lumière azurée et ce nuage d'étoiles lointaines qui rayonnait sinistrement ne pouvaient pas exister.

La vague sembla me pénétrer l'abdomen, un aspic enflammé monta depuis mon ventre pour aller se loger au centre de ma poitrine, et la voix fit encore irruption :

> *« L'imagination est l'un des critères avec lesquels on examine la vérité. Ce que crée la fantaisie, c'est la disponibilité pour savoir voir ce que nous cachons dans notre coeur invisible. L'homme de ton monde à d'infinis motifs de se cacher face à la grandeur de l'univers, et c'est pour cela que depuis très longtemps il a exilé la fantaisie, l'imagination, dans les territoires de l'abstrait. Pour l'homme, imaginer équivaut à rêver, concevoir depuis le néant quelque chose qui n'existe pas.*
>
> *Je dis que rien ne peut se créer depuis le néant, et tout ce dont l'esprit rêve en des lieux lointains, sur la terre ou ailleurs, tout cela existe.*
>
> *La fantaisie et l'imagination sont les clés qui ouvrent les portails secrets du ciel. »*

La voix s'éloignait, comme absorbée par d'épais brouillards.

Je tentai à nouveau de pivoter sur moi-même, et encore une fois l'échiquier se déplaça. L'hémisphère dans les mains de Dhara dégageait une ténue luminescence azurée, pendant que mentalement elle me transmit le commandement de la suivre. Nous nous déplaçâmes, atteignant une nouvelle section du prodigieux pavement, nous plaçant toujours face à face au centre d'un nouveau carré.

Il y eut un brusque changement de décor, les montagnes à l'horizon disparurent, les étoiles s'éteignirent et la lumière devint aveuglante.

Les avant-postes de Mars

Sous nos pieds, un sable vitreux à la couleur ocre cuivré dégageait à chaque pas une petite poussière jaunâtre et, à l'exception d'une couronne de basses dunes placées juste devant nous, tout autour, à perte de vue, le désert s'étendait jusqu'à rejoindre l'horizon dans un incroyable ciel pourpré.

Je savais intuitivement que les dunes, à quelques centaines de mètres de distance, étaient notre but. Pendant que nous marchions, je m'aperçus que *Dhara* m'observait en souriant. Je suis convaincu qu'elle devait beaucoup s'amuser de mes mouvements embarrassés et de la stupeur perpétuelle imprimée sur mon visage.

Dans ce lieu aussi, le silence était absolu, et bien que désormais je fusse en train de m'habituer au paradoxe, j'eus de la peine à accepter les tourbillons de poussière et de sable soulevés furieusement et poussés le long des arêtes des basses collines par un vent dont je n'entendais pas le sifflement.

Je grimpai en suivant la souple silhouette de Dhara qui avait déjà atteint le sommet des dunes, j'en escaladais la pente sans effort apparent, mais avec le cerveau rempli de questions et de perplexités.

Il n'était pas possible d'imaginer ce qui apparut à mon regard une fois au sommet. Ce que je vis était aussi inconcevable qu'impossible à décrire. Et pendant que je me sentais succomber sous le poids d'une hallucinante vision, la voix de Dhara me parvint. *Ses pensées, son savoir et ses souvenirs m'appartinrent une fois encore.*

Je connus l'histoire de Mars, sur le sol de laquelle nous nous trouvions, alors que je tentais de déchiffrer l'énorme complexe architectonique qui s'étendait sans fin devant mes yeux.

Une métropole immense, une étendue infinie de constructions ressemblant à des pierres précieuses et se côtoyant l'une l'autre dans un génial jeu d'encastrement, brillait dans la vallée en dessous. Alors, je pris conscience que je me trouvais à la lisière d'un haut plateau suspendu sur ce panorama fantastique.

La lumière d'un pâle soleil déclinait à l'horizon, sans par ailleurs interférer avec les couleurs enflammées qui entouraient l'atmosphère de la planète.

C'était le coucher du soleil, mais la luminosité du lieu ne diminuait pas du tout.

Des périodes de temps incalculables s'étaient écoulées depuis que Mars, couverte par les glaces et entourée d'une atmosphère riche en azote, avait accueilli les premiers avant-postes des Seigneurs Célestes.

En ce temps-là, les vaisseaux dorés des dieux sillonnaient nombreux le ciel écarlate, en faisant la navette depuis leurs luisantes forteresses placées dans les plaines de Tharin (Sidonya) jusqu'aux bases-laboratoires sur la Terre.

Des myriades de vecteurs transparents comme le cristal, à la chevelure de flamme, traversaient l'espace, et en illuminant les canyons de basalte rouge carmin glissaient sur les bouillonnants océans laiteux d'Arès. Plus au nord, vers le haut plateau de Tharsis, imposant, pour laisser le souvenir impérissable de leur arrivée, se découpait le monolithe céleste, l'emblème que les dieux avaient érigé au centre de la maison du commandement. Découpé dans la pierre couleur corail, il représentait le visage de l'archétype[1].

Soudain, dans ce qu'on pouvait définir le septentrion d'après la position que j'occupais à ce moment-là, je vis des étendues

1. C'était la copie exacte du sphinx placé en Égypte, et cela représentait les symboles du commandement extragalactique. Ce sont ces mêmes symboles cités par Ezéchiel en décrivant les quatre êtres vivants rencontrés le long du torrent Chebar : « Quant à leurs traits, chacun des quatre avait des traits d'homme, des traits de lion à droite, des traits de taureau à gauche, et chacun des quatre, des traits d'aigle », ch. 1, verset 10.

herbeuses et d'étranges mammifères y paître. De couleur gris-brun, à peine plus grands que des veaux de lait, je pouvais en découvrir une multitude se déplaçant paresseusement dans toutes les directions.

Lorsque – étant donnée la distance – je m'efforçai de mieux voir ce dont il s'agissait, voilà que, de façon analogue à l'effet de zoom d'un appareil photo, Dhara et moi nous trouvâmes graduellement à quelques mètres du troupeau qui, sans se laisser déranger, continuait à brouter l'herbe cireuse de la plaine. Je n'eus pas le temps de réaliser, en une pensée accomplie, l'extraordinaire ressemblance de ces animaux avec nos chèvres, que Dhara déjà m'en fournissait une explication :

> *« Ce sont les ancêtres des ovins, et ils furent importés sur votre planète il y a très longtemps ; avec plusieurs autres espèces animales, dans des périodes différentes nous peuplâmes la Terre. Les eaux aussi furent remplies de formes de vie inexistantes dans votre monde, et d'autres encore naquirent du croisement génétique et de modifications biologiques réalisées en partie par notre science, en partie par l'évolution naturelle. Les semences de plusieurs végétaux arrivèrent de planètes lointaines, et même d'autres galaxies. La plante du cacao, par exemple, provenait d'Orion, le lys et la rose des Pléiades et de la Chevelure de Bérénice, même si ces derniers exemplaires, dans leur forme originelle, présentaient des variations remarquables de forme et de couleur. Le palmier, le dattier, le tabac, la coca et le cannabis vinrent de Mars dont ce sont des espèces autochtones. Ce sont des plantes sacrées pour leurs prodigieuses propriétés, qui vous sont aujourd'hui presque totalement inconnues, mais qui ne le furent pas pour les antiques populations qui, pendant des siècles, les vénérèrent en comprenant leur nature profonde. »*

« Sont ? » Je fus pris par un énième sentiment de désarroi et formulai la question en cherchant dans mon esprit une phrase complète. Je voulais comprendre si ce qu'il y avait devant mes

yeux et ceux de la biologiste clarienne, était le passé de la planète Mars ou bien le présent…

Bref, est-ce que je vivais la vision de la planète actuelle, même si elle était placée sur des coordonnées spatio-temporelles différentes, ou bien étaient-ce des images lointaines d'un monde qui n'existait plus qui m'étaient projetées ?

Je n'en eus pas le temps.

Cette fois encore la réponse arriva, implacable :

> « *Les deux choses à la fois,* dit-elle. *La planète que vous appelez Mars, tout ce qu'elle contient, qui vit à sa surface et dans les profondeurs souterraines, est située dans un état de suspension dimensionnelle, c'est-à-dire que le passé et le présent coexistent dans une sorte de compénétration atomique sur différents niveaux. Imagine une sphère transparente placée à l'intérieur d'une autre sphère elle aussi transparente. Le passé de la planète contient un drame galactique, la mort horrible qui effaça en un instant les civilisations et les ethnies qui s'étaient établies ici depuis un temps lointain et assécha les océans profonds en faisant ressortir un monde aride et désolé. La planète fut bouleversée par des énergies furieuses et brisée en plusieurs parties, elle fut projetée hors de son orbite primitive et des millénaires passèrent avant qu'elle trouve un nouvel équilibre stationnaire. Mais ensuite, pour des causes encore impénétrables pour vous et du vouloir du conseil suprême des Veillants, elle fut élue monde de la gloire et rendue sacrée. Ceux qui étaient morts revinrent à la vie, ce qui avait été détruit fut réédifié et rendu impérissable. Les antiques temples, les villes, la végétation et les eaux des océans ressurgirent en un chant de splendeur qui rendit son écho jusqu'aux confins du système solaire. Une sphère enveloppa la sphère, la mort et la tragédie avaient été défaites pour toujours. Ce qu'aujourd'hui les yeux de tes semblables peuvent saisir et les instruments de la technologie terrestres peuvent enregistrer, ce ne sont que des roches et des déserts,*

des ruines et de la désolation. Tel est le contenu de la sphère interne, la sphère du passé. »

Il y eut un silence, et il me sembla très long.

Puis elle reprit :

« *Sur la Terre aussi existent des lieux immergés dans une condition de suspension dimensionnelle. Sur la Terre il existe aussi des lieux consacrés dans lesquels le passé, le présent et le futur coexistent. Ce sont des portails dimensionnels, des voies pour l'infini. L'un de ceux-ci est la clairière de notre rencontre.* »

Alors que j'écoutais, extasié, le paysage bougea, roula rapidement en amalgamant à nouveau les formes et les couleurs. Cela ne dura qu'un instant : un moment après, nous nous trouvâmes adossés aux titanesques murailles de la ville.

Elles étaient transparentes et polies, lumineuses comme l'opale et en forme de tours. Elles dégageaient de la solidité, et même si la fragilité apparente pouvait induire en erreur, je les savais plus robustes que l'acier.

Comme pour confirmer mon intuition, Dhara parla doucement :

« *La structure des murailles, des édifices, mais aussi de nombreux types de vaisseaux volants, est un composé biodynamique à base de silice, d'ions de carbone, d'or et de diverses molécules synthétiques tirées de la sublimation atomique de certains minéraux inconnus sur votre planète. L'alliage obtenu, comme tu le vois, est prodigieusement transparent et extraordinairement résistant. Pour nos bases sous-marines aussi, situées à une grande profondeur, nous utilisons le même matériau.* »

En regardant à travers les remparts cristallins, je voyais des formes animées se déplacer. Elles semblaient occupées à des missions diverses. Je les voyais entrer et sortir des édifices, j'en vis les visages humains, et je m'attardai sur leurs traits. C'était

des hommes et des femmes, et j'en découvris même certains qui, en raison de leur petite taille, me semblèrent être des enfants.

Ils portaient indifféremment des habits polychromes, semblables au froc, des tuniques longues et froufroutantes. Certains, la tête nue, montraient une chevelure de longueur moyenne d'un noir de jais qui rappelait les natifs d'Amérique, et les formes de leur corps, leurs traits, suggéraient également la même ethnie. D'autres portaient de curieux couvre-chefs à la forme semblable au « chullo » andin. Les femmes avaient des cheveux légèrement plus clairs et d'étranges coiffures en arabesque. J'aperçus aussi des individus vêtus de combinaisons amples de matériau translucide, et d'autres encore avec des combinaisons moulantes couleur de bronze. Ces derniers portaient d'étranges symboles métalliques sur leur poitrine et d'épaisses ceintures parcourues au centre, sur toute leur circonférence, par un mince tube laiteux convergeant ensuite sur le côté droit, en une sorte de boîte de métal doré de forme triangulaire.

Parfois, de la direction de la foule semblait provenir un bourdonnement, un bruit confus semblable au ronflement émis par un ruban magnétique quand on l'enroule rapidement. Les silhouettes aussi semblaient à ce moment-là accélérer leurs mouvements, et Dhara me vint en aide encore une fois en éclaircissant cette énigme.

Elle dit :

« La condition dynamique de Mars et de son peuple est placée sur des fréquences fort différentes de celles qui existent sur la Terre et qui atomiquement structurent votre race. Afin que tu pusses apercevoir une autre réalité vibratoire, j'ai nécessairement dû soumettre ton corps à une accélération moléculaire, même si pour un temps très limité afin de t'éviter des effets risqués.

Voilà que ton état perceptif s'est adapté aux fréquences très élevées de la planète sur laquelle nous nous trouvons.

Maintenant, en ramenant ton organisme à peu près à l'état qui t'est habituel, tout prendra un mouvement plus rapide en se soustrayant dans quelques instants à ta perception visuelle. »

L'écho de la voix de Dhara ne s'était pas encore éteint dans mon esprit que la vision – après une autre et décisive accélération – s'évanouit complètement. Il ne resta que des roches et des plaines fauves, labourées de tourbillons de poussière ocre et de vent sans sifflement. Je pensais encore à ce que je venais d'observer dans la métropole resplendissante, quand je saisis lucidement une discordance, une dissonance imperceptible qui pourtant m'avait échappé. J'avais vu des hommes et des femmes, garçons et filles, et peut-être même des enfants, mais pas un seul individu vieux, une personne âgée. Je repassai vite mes souvenirs récents… je revis ces visages, leurs traits. Tous avaient un âge indéfinissable, mais apparemment compris entre trente-cinq et quarante ans.

Je fus distrait par de petits éclairs de lumière verdâtre. L'hémisphère entre les mains de Dhara semblait maintenant se dilater et m'entraîner dans un tourbillonnant arc-en-ciel scintillant. Je saisis un son strident et prolongé. Je commençai à plonger.

Les forêts de Jupiter

L'air était âcre, et sur ma peau je pouvais sentir l'humidité de la nuit. Je cherchais à grand-peine à m'habituer à cette étrange lumière mélancolique.

Tout paraissait enveloppé par une fine brume verdâtre, chaque chose apparaissait livide et singulière. Les arbres, des plantes de haute futaie, la végétation tout entière, étaient anormaux et bizarrement immobiles.

Je me tournai pour retrouver la présence de Dhara que je percevais pourtant autour de moi, et pendant un moment

j'éprouvai l'angoisse de la solitude. Un bruissement parmi les arbres, et elle apparut, souple et solennelle malgré l'évidente difficulté à se frayer un chemin parmi les branches denses et l'herbe haute. Dans les mouvements de son corps, dans les gestes à la fois légers et sûrs, j'aperçus quelque chose d'agile et de félin. Elle sourit en réglant son hémisphère, maintenant porté à la large ceinture serrée à sa taille. Elle s'approcha, et en me dépassant de quelques mètres elle déplaça avec ses deux mains le feuillage sombre et touffu qui, comme une cascade, pendait entre les troncs et les arbustes noueux. Elle se tourna en m'adressant une invitation tacite à la suivre et puis continua. Je me hâtai de l'imiter et je franchis avec quelques difficultés la végétation herbeuse, anxieux, dans ce lieu reculé, de ne pas perdre le contact avec mon unique guide.

Une plaine illimitée s'étendait parmi de vaporeux voiles de brouillards jaunes et de légers vallonnements empierrés. Ici et là dans cette étendue, des jets de vapeur azurée et des ruisseaux de lave incandescente sculptaient le terrain humide et limoneux. De larges flaques humides de rosée bouillonnaient en créant un ensemble de sons déconcertants. À l'horizon, clairement dessinée, une chaîne montagneuse enveloppée par les caractéristiques lueurs de la braise : des volcans, pensai-je.

Les clapotements, les bruits singuliers, les sons stridents qui parfois renvoyaient leur écho dans la vallée contrastée, disparurent presque tout à fait quand la femme des étoiles parla :

> *« Voici Baal, ou Baaêl, Bahll ou encore Beliel, ou bien Zeus ou Jupiter, ainsi qu'il est connu des Terriens. Il fut le Prince Céleste, l'astre lumineux du système solaire qui précéda l'actuel, il fut ensuite le Seigneur du Chaos et le Dieu mourant; aujourd'hui il s'apprête à devenir le Seigneur des Damnés. Ses forêts sulfureuses, ses mers incandescentes, ses froides montagnes et son ciel sombre se préparent à accueillir une nouvelle humanité. Beaucoup de ceux qui, à la clôture*

du temps, ne seront pas parvenus à la conscience supérieure, seront destinés à renaître dans son giron ténébreux. Rien ne sera perdu, rien ne sera à jamais détruit, mais une nouvelle et douloureuse origine sera le sort pour eux établi par les Gardiens du monde, les Suprêmes Seigneurs de la Vie. »

Comme prévoyant ma réaction, Dhara continua :

« *Le démiurge ne punit ni ne décrète le châtiment, il ne blâme pas, il ne condamne ni ne juge, mais il corrige. C'est la loi du principe, la volonté de l'Absolu inconcevable qui ordonne le fatum en créant le destin.*

L'homme vaguera sans but de monde en monde, de ciel en ciel. Il errera, exilé, d'un bout à l'autre des infinis Univers, en passant de la poussière au feu et de l'eau à l'air, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la conscience de l'Un primordial, l'Architecte sans nom. »

Une puissante sensation de malaise me serra la gorge. Ce que j'entendais, la connaissance qui m'était infusée, stimulait, dans un point indéfinissable de ma conscience, le surgissement tumultueux d'une chaîne de questions. J'aurai voulu poser des questions sur l'âme, sur le péché, sur la mort et sur la douleur. Je désirais comprendre comment ils considéraient Dieu, si toutefois ils avaient jamais cru en un dieu. Étaient-ils eux-mêmes des divinités ? Les visiteurs extraterrestres, étaient-ils Dieu ?

Je me sentais glisser dans un goulot terrifiant d'incohérence : je savais que je possédais déjà en moi toutes les réponses, même sans les connaître.

Pour la première fois, je concevais le sens de la séparation absolue, je percevais nettement le combat psychologique entre un moi et un autre moi-même, l'élément dissociatif en deux individualités combattantes et connectées, reliées peut être uniquement par le même corps. Mais désormais, même plus l'aspect physique ne pouvait se considérer un facteur déterminant de la réalité.

Dhara arriva providentiellement à mon secours, ses yeux incroyablement lumineux et clairs me fixèrent longtemps :

> *« Bientôt quelqu'un d'autre te donnera les réponses que tu cherches… sois patient. Maintenant, suis-moi, il y a encore beaucoup de choses que tu dois voir. »*

Il y eut un silence et puis, inattendues, des cataractes de sons terribles s'ouvrirent sur la vastitude de ce monde igné. Elles provenaient des profondeurs du sol, mais aussi du ventre de cette forêt inaccessible, du plus profond des bois cyclopéens et immenses que nous avions laissés derrière nous.

Les arbres très hauts se plièrent comme poussés par une fureur maligne, des vents de colère soufflèrent parmi les chevelures feuillues en arrachant des nuages de feuilles et des éclats de bois semblables à de noirs oiseaux affolés remplirent l'air d'épouvantables crépitements. Le ciel sembla vouloir s'obscurcir et de lancinants sons stridents, les mêmes que j'avais déjà entendus, s'approchèrent de partout en produisant une cacophonie infernale.

Raconter ce que je vis est presque impossible sinon en vainquant l'horreur qui encore aujourd'hui me tenaille en rappelant ce souvenir à ma mémoire. Dans un premier temps, je les pris pour d'énormes rapaces de couleur noire, gris cendre. Puis je vis qu'ils avaient des ailes énormes et des plumes abondantes sur tout le corps, des serres et des becs, mais leur aspect était absurdement humain. D'aspect mince, avec des jambes longues et maigres, ils avaient un visage horrible avec de grands yeux oblongs d'un jaune maléfique, le visage entouré de longues crinières filasse et fauves.

Peut-être une dizaine, peut-être plus, ils voltigèrent haut en un manège grotesque, puis se lancèrent dans une rageuse piquée vers le point où je me trouvais, pétrifié.

Dhara, psychiquement, m'informa qu'il n'y avait rien à craindre, elle me dit qu'ils ne pouvaient pas nous voir. Ils

sentaient notre présence et cela allait les rendre encore plus furieux, mais ils ne pouvaient nous nuire. Nous occupions une fraction temporelle différente : en somme, nous étions comme des spectres errants, des fantômes dans leur territoire matériel. En effet, ces créatures de cauchemar, après une colérique descente, à quelques mètres du sol soudain désorientées arrêtèrent leur vol dans une cambrure encore plus frénétique. Elles nous effleurèrent presque, et je pus en sentir la désagréable exhalation.

Elles reprirent de l'altitude et, planant en cercle, semblèrent décider de ce qu'elles allaient faire. Deux exemplaires descendirent encore vers le sol en une rapide reconnaissance ; ils semblaient renifler l'air. Ayant enfin rejoint leur vol, après une ultérieure série d'évolutions, ils se lancèrent en projetant des cris stridents vers les lunes obscures qui surgissaient derrière les montagnes lointaines.

J'accompagnai du regard les êtres ailés jusqu'à ce qu'ils devinssent d'imperceptibles points noirs à l'horizon ; puis, fasciné, je suivis le choeur de ces trois lunes glaciales désormais presque au zénith. Dans peu de temps – je le savais – d'autres surgiraient, et en un rapide cortège elles traverseraient le ciel sombre de Jupiter.

Dhara m'adressa d'autres formes-pensées comme un commentaire de ce à quoi j'avais assisté :

> *« Ce sont les gardiens de la terre du rêve, et ils sont connus de vous sous le nom d'incubes, harpies ou lamies, mais aussi, comme certains les ont rebaptisés durant votre siècle, des hommes phalènes. Ce sont les guides et gardiens des vastes territoires astraux à travers lesquels les incalculables dimensions se connectent l'une à l'autre et à l'Esprit Cosmique. Ils ont le pouvoir d'empêcher ou de permettre l'accès aux sphères et aux mondes parallèles au moyen de l'alchimique réalité psychique ; ce sont les effrayants gardiens du Royaume des Idées.*

Ils ont l'ordre de conduire dans les landes oniriques raréfiées ceux qui cherchent l'antique sagesse, les poètes et les artistes qui aspirent à la sage inspiration et à la conscience illuminée. Ils ont aussi commandement d'éloigner et de disperser les indignes et les profanateurs des royaumes sacrés de l'immatériel. »

Avant même que la projection mentale de Dhara ne se termine, le paysage recommença à se modifier.

Maintenant, devant nos yeux, s'ouvrait une lande aride glissée entre l'arête d'une colline et la rive de ce qui me sembla un étang marécageux. Sur le terre-plein graveleux, à proximité de la mare d'eau, quatre silhouettes grises, hautes de soixante à soixante-dix centimètres, s'agitaient autour d'un engin métallique de forme ovale d'un diamètre apparent de trois mètres.

Je m'attendais à une quelconque information à leur sujet, mais je ne reçus rien. Je compris en revanche que nous étions sur le point d'abandonner la zone spatio-temporelle par le clignotement verdâtre émis par l'hémisphère prodigieux de Dhara et par les formes qui, autour de moi, commencèrent à s'assombrir.

Cette fois, je n'éprouvai aucune sensation gênante ou d'étourdissement, comme c'était déjà arrivé en d'autres occasions. Au contraire, mon esprit sembla s'aiguiser de façon extraordinaire : je conservais pleinement la perception de mon être et j'étais en mesure d'observer, analyser et cataloguer chaque chose avec une extrême tranquillité. C'était stupéfiant comme cela se passait, vu que nous glissions rapidement sur des régions inconnues de l'espace, alors que tout autour défilaient des mondes impossibles, des galaxies et des étoiles à la beauté surnaturelle.

D'étranges objets venaient vers nous en nous évitant au dernier moment. D'énormes cubes de métal doré, des sphères roulantes et des monolithes cristallins géométriquement absurdes nous effleuraient, se perdant ensuite dans le noir infini.

J'observais avec une admiration grandissante le visage de Dhara, ses cheveux serrés dans cette coiffure singulière qui – même si elle les laissait dénoués sur le côté gauche – ne se défaisait pas comme elle l'aurait dû dans cette course inconcevable. Sa silhouette fine se découpait, légèrement pliée en avant, dans une élégante, stupéfiante imperturbabilité. Je la vis attentive agir sur la singulière sphère lumineuse, et je fus atteint par une intuition fulgurante : c'était à travers cet engin que cet étrange voyage aux confins du délire était possible.

À ce moment-là seulement je me rendis compte qu'une bulle diaphane nous contenant tous les deux nous transportait rapidement vers des rivages inconnus. J'allais me demander si cette coque d'énergie – c'est ainsi qu'elle apparaissait – était un vaisseau interplanétaire ou bien une machine à remonter le temps, lorsque juste devant nous émergea à une grande distance une immense spirale rutilante…

Il y eut ensuite un son semblable à une vague qui se brise sur une falaise, le choc sourd produit par l'impact d'un solide dans l'eau. Même l'effet visuel que je saisis à ce moment-là était comparable à la brusque immersion dans un élément liquide. Pendant quelque temps – il était impossible d'établir des paramètres temporels dans de semblables conditions – nous naviguâmes dans cet océan étincelant. Puis les yeux de Dhara m'apparurent des étoiles lointaines, et ce furent encore des ténèbres.

Les créateurs dormants

Des cimes enneigées suspendues sur des mers de brouillards bleuâtres et des gouffres donnant sur des abîmes de néant apparurent ; j'éprouvai une sensation de solitude immense et je m'aperçus que j'étais seul.

Dhara, la biologiste clarienne, celle qui jusque-là m'avait accompagné, avait disparu.

Je marchais lentement à l'intérieur d'un ermitage, une demeure immense au plafond arqué et inaccessible.

Les murs, les frontons, tout l'édifice semblait d'un épais saphir[2] sculpté, créant à travers les transparences évidentes un dédale indécodable. Il est difficile de trouver les termes pour décrire le tissu de chemins, ce grouillement de couloirs, de passages et de portails fondus en un impossible labyrinthe sans fin.

Il apparaissait absurde et grotesque dans sa beauté pourtant luisante et diabolique.

Je ne me rappelle pas comment, mais soudain je me trouvai dans une ample salle apparemment de granit pourpré. Il fut bouleversant d'observer les gravures, les bas-reliefs de facture ancienne qui florissaient le long des parois imposantes. C'étaient d'époustouflantes sculptures géométriques, contenues dans des espaces, des stèles d'à peu près deux mètres de haut, jusqu'à l'indéfinissable plafond en voûte. Entre une stèle et l'autre se dressaient des colonnes en turquoise[3] bigarrée, finement gravées

---

2. *Sapphir* en hébreu : la chose la plus belle. Pour les Égyptiens c'était la pierre des étoiles, et ils l'assimilaient à Maat, déesse de la perfection et de la vérité. Chez les Parsis, disciples de la religion de Zarathoustra, le saphir était la pierre de la vérité et de la voyance. Dans la tradition cingalaise, on raconte que les saphirs naquirent des larmes de Daitya tombées dans les fleuves. Le saphir était la pierre qui ornait l'anneau magique de Salomon, le roi savant qui, en plus d'enchanter les démons, voyageait sans corps dans d'autres dimensions. De saphir étaient les Tables de la Loi reçues par Moïse, et selon Ezéchiel le trône de Yahvé lui-même : « Au dessus du firmament qui était sur leurs têtes, il y avait quelque chose comme la pierre de saphir en forme de trône, sur en outre, une silhouette aux traits humains. » Ezéchiel, ch. 1 – verset 26.
   Dans le livre de Tobie en outre, il est écrit que de saphir et d'émeraude sont les portes de la Jérusalem céleste.
3. Les Aztèques mettaient la turquoise en relation avec le soleil qui chassait du ciel la lune et les étoiles par l'intermédiaire d'un serpent turquoise. Le dieu du feu aztèque Xiuhtecuhtli signifie : *Seigneur de la turquoise.* Anciennement la turquoise était appelée Kallalith, c'est-à-dire *pierre de la sagesse.*

avec ce qu'en un premier temps j'interprétai comme de délicats motifs floraux, mais en m'approchant d'elles et en les regardant de près, j'y remarquai des serpents étroitement enlacés.

Soudain, les parois de la pièce – alors que j'avançais avec une prudence révérencieuse – s'élargirent sur une salle encore plus spacieuse et aux contours vaguement circulaires. À l'exception de deux brasiers situés latéralement sur deux colonnettes de pierre, illuminant faiblement le lieu, tout était sombre et indistinct. Je dus habituer mes yeux avant de pouvoir saisir quelques détails.

Dans la pénombre, je suivis les confus contours de ce qui semblait être des nefs, lesquelles, en parcourant le périmètre de l'obscure salle, confluaient au centre dans une mégalithique structure semi-circulaire. Je m'approchai lentement, présageant peut-être le trouble que j'allais d'ici peu expérimenter.

Énormes, terrifiants, ils se découpèrent, aux faibles lueurs des feux jaunâtres qui par instants dévoilaient le secret de l'obscurité, sept gigantesques trônes de saphir sur lesquels étaient assis immobiles sept êtres titanesques aux traits humains. Ils semblaient dormir, et leurs visages impénétrables légèrement posés sur la poitrine, les yeux fermés, marquaient un état de songe profond. Ils avaient les bras étendus, abandonnés sur les jambes entre les plis d'une longue et rugueuse robe avec des capuchons d'un bleu outremer. Le silence, la majesté du lieu et l'impassibilité gravée sur leur visage, conféraient aux silhouettes un aspect solennel et terrible.

L'obscurité devint oppressante, et d'étranges murmures semblaient s'élever de toutes les niches et de toutes les anfractuosités les plus cachées. Même les flambeaux jaunâtres qui brûlaient sur les côtés semblèrent s'animer de ténébreuses réverbérations malignes, et les ombres projetées sur les murs devinrent des présences inquiétantes. Les murmures devinrent des chuchotements, puis des gémissements et des échos profonds s'épanchèrent rapidement en pénétrant chaque molécule de

ce lieu inconnu. Du regard, en proie à l'angoisse, je cherchais autour le visage ami de Dhara, j'espérais percevoir au moins sa présence, son flux psychique qui avait dénoué tant d'énigmes. Je cherchai en vain en scrutant l'obscurité, j'attendis inutilement un faible indice qui puisse confirmer sa présence alentour. J'étais seul, à nouveau seul avec mes incertitudes et mes peurs.

Il me sembla percevoir dans le lointain un bruit de sonnailles. Puis un rythme obsessionnel de cymbales mêlé à des chants tribaux, dans des idiomes indéchiffrables, se rapprocha toujours davantage.

J'eus l'impression que les silhouettes cyclopéennes assises sur les trônes bougeaient.

De la même façon que cela avait commencé, soudain et brusquement tout cessa.

Les sons, les ombres glissantes, les soupirs et les voix s'éteignirent dans un gargouillement d'eau qui coule, et tout devint immobile.

Encore étourdi, j'observai au centre d'une des nefs une faible clarté : un halo lumineux qui doucement se répandait, devenant toujours plus brillant et dense. À l'intérieur, je commençai à apercevoir les contours encore flous d'une silhouette humaine. Lentement, elle devint toujours plus nette, et la forme apparut, solide et réelle. Son habit était très blanc, long jusqu'à lui couvrir les pieds. Les cheveux cuivrés dénoués sur ses épaules et ses bras abandonnés le long des flancs accentuaient un aspect solennel et aristocratique.

Son visage serein mettait en relief des traits à l'harmonie transcendante, et ses yeux d'une couleur indéfinissable semblaient de profonds miroirs d'eau cristalline.

Une bande dorée lui ceignait le front, et au milieu des coups sourds des battements de mon coeur qui palpitait violemment, je le reconnus. Antharès, le Seigneur de mes visions enfantines,

le Seigneur de Nahareb, celui qui était né avant les temps, était là devant moi :

« *Maintenant tu peux me voir* », dit-il.

La voix se fraya un chemin dans mon cerveau, y pénétra, décidée et claire :

> « *Tu voulais parler de* **Dieu**... *de quel Dieu ? Du vôtre, celui que vous ne connaissez pas et que vous avez fait à votre image et ressemblance, ou de l'autre, du Dieu que vous ignorez, même dans l'extraordinaire révélation de l'existence ?*
>
> *Tu veux que je parle du Dieu bienveillant et miséricordieux, ou bien du Seigneur des armées, le Dieu de la colère et de la vengeance ? Nombreuses sont les épithètes que vous lui avez assignées. Vous l'appelez l'Éternel et vous continuez à vivre dans l'horreur de la mort ; vous l'appelez l'Omnipotent, mais vous ne vous confiez pas à sa Loi ; vous l'appelez Créateur mais vous méprisez la vie en détruisant et en altérant toute chose créée ; vous le qualifiez de Très haut et vous le rendez misérable dans vos ruses et vos pénibles vérités de foi ; vous l'appelez le Père et vous êtes orphelins dans l'indolence.*
>
> *Est-ce de ce Dieu que nous devrions parler ? Tu veux savoir si nous, les peuples des étoiles, les Seigneurs de la Maison de la Vie et les Veilleurs de l'Univers, nous croyons en Dieu ?*
>
> *Notre réponse est non, nous ne croyons pas en ce Dieu qui est le vôtre. Nous croyons à la* **Lumière Générante**, *à l'***Un sans Nom**, *à l'***Architecte invisible**... *Je ne connais pas Son visage, et les Veilleurs eux-mêmes, les Seigneurs Sacrés du commencement, ne le virent jamais.*
>
> *Nos pères et les pères de nos pères ne connurent jamais le Mystère, mais ils en entendirent les subtiles harmonies, ils en comprirent les géométries mystérieuses en scrutant les Cosmos infinis. Ils perçurent les douleurs de l'enfantement des galaxies les plus éloignées, ils virent germer les mondes et croître les univers. Ils apprirent ces choses et Le vénérèrent*

pour ce qu'Il accomplissait depuis son occulte demeure. Ils apprirent cès choses et les transmirent afin que demeure la mémoire de Sa gloire.

Comme tu le vois, nous avons de Dieu une idée, un concept plus simple, beaucoup moins compliqué et tortueux que celui inhérent à la pensée terrestre.

Dans la confédération des mondes à laquelle appartient aussi la civilisation de Clarion, il n'y a pas de religion ou de confessions religieuses comme chez vous sur la Terre. Il n'existe pas de séparation entre la réalité physique et la dimension immatérielle.

Pour nous, la matière est l'une des expressions de la Suprême Énergie Créante, une des manifestations possibles de l'inconnaissable Générateur primordial.

*Les cultes, chez nous, ne sont jamais un motif de séparation entre un individu et l'autre, ils ne sont jamais la raison de divisions entre les peuples, et les liturgies, les rituels, les cérémonials chez nous sont des actes de force magique, des mécanismes de sublimation individuelle, même s'ils sont officiés par la collectivité. Mais surtout, ce sont des actes de vénération libres de préjugés et de dogmes vers Celui qui, pour nous, est et restera l'**Absolu inconnaissable**, l'**Ancien des jours**. Chacun de nous, chaque individu conçoit le **Grand Esprit** de la façon la plus conforme et cohérente dans le respect de sa propre nature intérieure, mais il honore également, en tout cela, l'absolue sacralité de l'existence.*

Nos célébrations sont des émanations psychiques de reconnaissance, de gratitude à l'Immortel Principe, et donc nous n'avons pas besoin de ces formules que vous appelez prières ou supplications; nous n'avons rien à demander, rien à implorer. Nous possédons la conscience de l'atome primordial, la conscience de l'éternité et la prérogative de l'immortalité. Nous connaissons la mort comme une expérience de transformation.

Nous connaissons sa fonction nécessaire dans les dimensions cristallisées, dans les plans de moyenne et basse fréquence sur lesquels la matière exerce de fortes pressions en occultant la vision sublime, et donc nous ne la craignons pas; nous savons qu'elle est un état mental, la perception déformée de celui qui n'est pas souverain de ses propres rêves et reste en attente du néant.

Nous n'avons pas besoin de lieux de culte, puisque le temps et l'espace, pour nous, sont des Temples, les planètes et les étoiles des Cathédrales, et les Univers illimités des Sanctuaires. »

Chassant l'évidente contradiction qui en cet instant émergea, instinctive, en moi, Antharès continua en disant :

« Le lieu dans lequel tu as été admis est sacré ; il est le temple des sept dormants, mais il n'est pas contenu par le temps, ni même par l'espace. Il se dresse dans le territoire des feux impérissables, aux confins de la raison et au-delà de la folie. Il n'a pas de portail, ni même de mur, il n'a pas de grille ni de seuil. Les couloirs que tu as parcourus, les salles que tu as traversées, ne sont pas contenus en lui, mais ils sont modelés par ton mental afin que ton esprit ne s'égare pas.

Ton cerveau a généré des architectures et des formes en les extrayant de symboles et d'impénétrables énergies ; il a puisé aux vibrations et aux fréquences, en réélaborant ensuite dans des principes déchiffrables ce qu'il ne serait pas possible de concevoir. »

Les mille pensées qui à ce moment-là traversaient mon esprit, en une étrange union m'amenèrent à réfléchir sur le temple du roi Salomon, et cela à son tour – peut-être dans mon effort de me rappeler où j'avais lu la première fois le souverain biblique – rapporta à mon esprit le livre sacré par excellence, la Bible.

Dans la confusion totale, mon cerveau se traînait, et encore une fois la parole d'Antharès me parvint, puissante :

« Certains hommes dont la volonté des créateurs fit des sages élevèrent des temples de pierre et enfermèrent en eux le secret mystique. Dans la forme de l'apparence, ils gardèrent les clés de la sagesse antique. Dans la mesure divine, ils les édifièrent en y transposant la grandeur des Cieux. Ils utilisèrent la géométrie occulte pour contenir l'incontenable : pour faire converger les Puissances cachées, en pierre et en nombre ils les érigèrent depuis la terre. Les Temples ainsi édifiés continrent le Cosmos, à travers des voies mystérieuses le Créé fut atteint. Ce ne furent jamais des lieux de prière et en eux ne furent jamais célébrées de liturgies, mais ce furent des points nodaux à travers lesquels les élus de la connaissance royale purent voyager dans les demeures du ***Seigneur Inconnu.*** *»*

Ce qui arrivait était terriblement fascinant. Les paroles d'Antharès induisaient des visions inimaginablement archaïques. À ce moment-là, alors que j'écoutais, je me retrouvais catapulté dans les situations et les lieux les plus disparates. Je me vis chevaucher aux côtés de chevaliers Templiers dans des contrées inconnues puis léviter au-dessus des aiguilles pointues de cathédrales gothiques marmoréennes, et encore traîner dans de profonds souterrains où les ténèbres avaient l'odeur des millénaires.

« Aucun Dieu n'écrivit jamais, ni ne dicta à un être humain les Livres Sacrés, ajouta lentement Antharès. *Ils furent simplement les antiques chroniques des événements humains, l'histoire des rencontres entre les hommes et leurs créateurs arrivés des étoiles. Bien des fois les textes furent transcrits et transmis, et un nombre infini de fois imparfaitement copiés, manipulés et corrompus par l'ignorance, par la présomption et l'intérêt des individus.*

Les Tables de la Loi, les commandements suggérés à travers l'homme appelé Moïse, furent eux aussi altérés, et pourtant ce n'étaient que des notions de civilisation, enseignées dans la tentative d'endiguer et de circonscrire des usages et des actions primordiales et violentes. »

Je vis le regard de l'hiérophante se déplacer vers la droite, vers les sept gigantesques trônes de saphir sur lesquels reposaient les terribles figures :

« Voilà, tu as vu la région depuis laquelle surgit le destin des mondes, et tu es aux côtés des antiques, devant les Dormants Célestes, les dieux qui rêvent. Nous sommes contenus dans leurs rêves. Les planètes, les étoiles, tout ce qui a été, qui est et qui sera dans le futur, appartient à leurs rêves et est contenu en eux. Ils rêvent l'herbe qui croît dans les champs, l'eau des océans, le changement des saisons et le chant des mésanges.

Ils rêvent les moissons mûres et l'hiver rigoureux ; les vents, les aubes et les couchers de chaque créature, et ils leur donnent un moment pour naître et un autre pour mourir.

Aussi longtemps qu'ils rêveront, les univers, les galaxies, les astres et les planètes continueront à exister.

*Mais ensuite ils émergeront de leur sommeil, et à leur réveil tout se précipitera dans les mers de l'oubli. Les éons se désagrégeront, et les millénaires seront engloutis parmi les flots de l'**Un, l'Absolu générateur** sans commencement ni fin.*

Les époques seront morcelées et la vie se dissoudra ; alors, les galaxies se déferont et l'Univers à la dérive cessera d'être. Il n'y aura plus d'aubes ni de couchers du soleil sur les sentiers du ciel ; il n'y aura plus de créateur ni de créature puisque leur âge sera achevé. La vie et la mort cesseront de se poursuivre le long des siècles. Cela arrivera quand les dieux dormants s'éveilleront.

*L'**Architecte sans nom**, depuis le néant, forgera un temps différent et de lui, un nouvel espace fleurira.*

Il formera d'autres dieux dormants qui recommenceront à rêver : des rêves, d'autres régions, d'autres mondes surgiront, et les créateurs forgeront les nouvelles créatures ; à leur image et à leur ressemblance ils les modèleront, et pendant longtemps ils marcheront ensemble.

*Les hommes ainsi formés ne seront pas comme ils sont maintenant, ils ne subiront pas l'affront de la mort puisqu'avec leurs créateurs ils se seront rapprochés de l'**Ancien du Mystère**, du **Dieu sans visage. Lui,** il est celui qui accomplit le destin ; nous, les célestes créateurs, les tisseurs du fatum. »*

Le silence soudain me révéla que la rencontre avec Antharès allait se conclure. Mentalement je bredouillai :

« Quand arrivera tout cela ? C'est-à-dire, je veux dire, quand les dormants se réveilleront… dans combien de temps cesseront-ils de rêver ? »

Sur le visage impénétrable d'Antharès, il me sembla saisir le reflet d'un sourire. Il répondit :

*« Il pourrait être assez ardu pour toi de concevoir le temps dans la mesure de **Dieu**, certainement incalculable dans la mesure de l'homme, et quoi qu'il en soit, aucun de nous ne connaît le jour où s'éveilleront les Seigneurs du Rêve. Seul le **Grand mystère** peut contenir le mystère. Seul celui que vous appelez **Dieu** connaît ses propres desseins.*

Maintenant tu dois y aller : Dhara t'attend pour te reconduire à ton temps. »

J'éprouvai une mélancolie aiguë. Ma crainte et mes peurs s'étaient transformées en affection, et j'éprouvais du déplaisir maintenant à me séparer de ceux qui avaient été, quelque temps avant, mes ravisseurs.

« Nous serons à côté de toi », furent les dernières formes-pensées que je reçus pendant que la silhouette d'Antharès commençait à s'évanouir dans un rayonnant halo mercuriel.

Je jetai un dernier regard vers les dieux dormants alors que tout, autour, lentement changeait de couleur et de forme.

Les géants assis sur les trônes vacillèrent et le lieu s'enroula sur lui-même, semblable à un rouleau de parchemin.

Brusquement, la nature du paysage changea.

Je me rendis compte cette fois que je n'avais subi aucun effet désagréable. Dans le saut dimensionnel entre une réalité et l'autre, mon organisme était peut-être en train de s'habituer aux sollicitations induites, pensai-je, puisque je n'éprouvais même pas cette sensation d'indéfinissable état de confusion qui souvent m'avait tant troublé.

La lumière violacée qui croissait en intensité m'annonça la présence de Dhara. Fine, sa silhouette m'apparut, encadrée par le noir feuillage du bois.

Elle se découpait entre quelques branches devenues phosphorescentes du fait des lueurs de lumière azurée provenant du petit objet hémisphérique dont, à travers une énième induction psychique, je compris qu'il s'agissait d'un alternateur potentiel : c'est-à-dire qu'il avait la propriété (complètement subversive pour les théories fondamentales de notre physique) de projeter dans l'espace-temps – après avoir sublimé les cellules, donc altéré les fréquences atomiques de la matière – de manière à peu près instantanée, n'importe quel organisme animé ou agrégat moléculaire.

Elle s'approcha jusqu'à m'effleurer l'épaule gauche avec la paume de la main droite. Je perçus la chaleur et la physicité de son être et saisis dans sa respiration légère un mélange de parfums exotiques.

Puis, en souriant, elle recula de quelques pas, toujours avec le bras tendu vers moi. Enfin, ayant accompli dans l'air, avec les deux bras, quelques gestes – que je compris être un salut –, elle se détourna et rapidement, avec des pas agiles, disparut dans le buisson épais de la végétation, sur les bords de la clairière.

Pendant de très longs instants, je restai hébété, enveloppé par l'épais silence et l'obscurité.

Nombreuses, trop nombreuses étaient les pensées qui m'enveloppaient en m'immobilisant dans une dense brume de concepts et d'idées.

Un léger sifflement, semblable au son monocorde et vibrant d'un violon, attira mon attention sur la vive lumière soudain apparue au milieu du bois.

Lentement, en ondoyant comme une plume dans le vent, depuis les arbres se leva un objet qui, dans sa forme, paraissait être une roue couleur de perle d'un diamètre apparent de douze à quinze mètres.

Toujours oscillant, il stationna à quelques mètres du sommet des peupliers en émettant des lumières rougeâtres et intermittentes.

Une fois encore la pensée de Dhara s'insinua dans la mienne, et en me transmettant un au revoir elle me dit :

« Sois serein… Lentement, avec le passage des jours, tu comprendras beaucoup plus de choses que celles que tu crois comprendre maintenant. Tu auras des moments de terrible solitude et tu expérimenteras la marginalité de la part de tes semblables; mais ne crains rien, nous ne t'abandonnerons pas.

Dans le temple des divins dormants, pendant qu'Antharès diffusait en toi la connaissance stellaire, tu as pensé que tu étais seul. Ne me voyant pas, tu as cru que je n'étais plus avec toi : tu te trompais ! J'ai continué à te suivre et à être près de toi.

Tu te rappelles quand, au début de ce voyage, dans l'échiquier du temps – comme tu l'as défini alors – tu écoutais Antharès, mais ne l'apercevais pas ? Eh bien, alors que pour nous il est possible d'accéder à plusieurs plans dimensionnels en même temps et d'être présents parallèlement dans des lieux différents, pour vous, pour votre structure psycho-biologique particulièrement fragile, cela n'est pas faisable;

ou du moins, pas sans provoquer des traumas graves et irréversibles. En revanche, en te soumettant à une accélération moléculaire contrôlée, il a été possible de te faire accéder à divers plans progressivement. Pour te simplifier le concept : tandis que pour nous, même en restant dans un segment unique de l'échiquier il est possible de réaliser une connexion avec tous les autres, ou avec une grande partie d'eux, pour toi il est seulement possible d'accéder à une section à la fois, en excluant les autres.

Et encore : pendant que ma conscience organique tout en occupant un espace sur Clarion peut en occuper un autre – sur la Terre, par exemple –, la tienne est nécessairement liée à l'espace qu'elle occupe en ce moment. Pour te rendre compte que j'étais là pendant que ton corps se trouvait dans la dimension correspondante au plan d'Antharès, il aurait dû coexister aussi sur les coordonnées de l'aire spatio-temporelle qui m'étaient corrélées. Nous nous reverrons. »

Le vaisseau volant prit une couleur bleuâtre, presque de néon ; puis il passa au jaune orangé, et subitement il se projeta vers le lointain ciel nocturne. En quelques instants ce fut un sillon de lumière, une étoile parmi les étoiles. Enfin, dans un dernier sursaut il s'éteignit.

Ce n'est qu'alors, dans l'air piquant et lumineux d'une lune extrêmement pâle, que je regardai l'heure.

Il était à peine 11 heures. Depuis le coucher du soleil jusqu'à 11 heures du soir, tout avait duré seulement quelques heures. Et moi, en ces quelques heures, j'avais vécu une vie entière.

Je m'acheminai vers la voiture.

Un oiseau nocturne bougea dans les branches et cria vers le ciel.

Ils sont parmi nous

La campagne défilait rapidement dans le coucher du soleil agonisant. Dans un extrême spasme chromatique, le soleil bas à l'horizon tendait ses derniers rayons parmi les nuages noirs de la nuit qui commençait et la brume pourprée qui enveloppait les collines lointaines.

La rumeur monotone des rails mêlée au roulis du wagon exerçait sur ma pensée l'extraordinaire pouvoir d'une drogue hypnotique.

Rapide, l'obscurité courait à ma rencontre pendant que le train, en serpentant sur des étendues inconnues, se confondait dans le paysage toujours plus indéfini et vague.

Dans la tiédeur silencieuse du compartiment vide, je tentais de m'abandonner au sommeil, mais l'anxiété de l'incertain et imprévisible rendez-vous dans lequel j'allais être impliqué sous peu m'en empêchait. Alors, je revenais à mes pensées et confusément j'essayais de réfléchir aux derniers événements.

Une semaine auparavant, au cours d'une journée de ce maussade printemps de 1986, j'avais reçu l'impulsion mentale de me rendre dans la clairière habituelle sur les collines du Monferrato. J'atteignis le lieu vers 15 h 45 et j'attendis.

Je ne savais pas ce qui allait se passer, ni qui j'allais rencontrer ni même quand. Habituellement, les rendez-vous avec les Seigneurs des étoiles, – à ce jour devenus presque une

douzaine –, étaient toujours pleins d'inconnu et de surprises. Je savais seulement que quand je recevais l'ordre psychique, quoi que je fisse, je devais tout abandonner et partir. Parfois, je n'étais même pas au courant de la destination à atteindre. C'étaient eux – les visiteurs venus d'ailleurs – qui me dirigeaient au fur et à mesure, me faisant parcourir des routes inconnues, et moi, dans une sorte de légère transe, je conduisais jusqu'à plusieurs heures. J'attendais depuis plus d'une demi-heure, quand, soudaine, une lueur métallique que je perçus du coin de l'oeil attira mon attention. Dans les rares nuages et le bleu du ciel limpide, il me sembla apercevoir, en direction nord-nord-est, un petit objet argenté. Je restai sans respirer en aiguisant mon regard dans l'intention d'établir ce que c'était. Cela pouvait être un avion de ligne, ou bien l'un des si nombreux avions de tourisme qui survolaient souvent la zone.

Le lieu était à une distance, à vol d'oiseau, d'à peu près 90 kilomètres de l'aéroport de Turin Caselle, et la partie du territoire où je me trouvais était traversée par un couloir aérien. D'autres très longues minutes passèrent. Puis, entre incertitude et espérance, l'objet en s'approchant rapidement se montra dans toute son extraordinaire et mystérieuse beauté, faisant fuir mes derniers doutes.

Un disque argent-brun, à une distance apparente de quelques kilomètres et à une hauteur – selon mon estimation – de quatre cent cinquante mètres, oscillait lentement en jouant avec les rayons du soleil qui, comme des flèches d'or, enflammaient sa coque quand ils la frappaient.

À cette distance-là, il apparaissait comme une pleine lune. Il accéléra brusquement, perdant de l'altitude et disparaissant à la vue parmi des bandes de nuages gris. Le silence descendit soudain avec le coucher du soleil. Le léger bruissement et le craquement d'arbustes piétinés me firent regarder en arrière.

Les deux silhouettes, l'une à côté de l'autre, étaient immobiles. Presque immédiatement je reconnus Chama qui

leva lentement son bras gauche en guise de salut et sourit, de ce sourire qui s'exprimait plus à travers les yeux qu'à travers les lèvres et qui communiquait un solennel sentiment de paix à mon coeur. L'autre figure l'imita, avec un immédiat synchronisme de mouvements : elle aussi leva le bras et sourit.

Beaucoup plus mince que Chama et légèrement plus petite de taille, elle avait le visage bronzé bordé de cheveux noirs flottant sur les épaules. Elle portait une veste couleur cuir sombre avec de nombreuses poches appliquées – à la forme semblable aux vestes de chasse – qui, ouverte au niveau de la poitrine, laissait entrevoir une sorte de tricot gris anthracite à col roulé.

Ma stupeur fut grande lorsque je m'aperçus qu'elle portait des pantalons de velours noir et des chaussures en daim.

Chama, en revanche, portait la désormais reconnaissable combinaison de vol bleu foncé en matériau translucide.

Quand tous les deux en se rapprochant furent à moins d'un mètre de moi, Chama me transmit ses pensées et je sus que son compagnon portait le nom de Suell.

Il me dit qu'il voulait me montrer quelque chose et m'invita à les suivre.

> « *Nous avons laissé notre vaisseau volant parmi les arbres de la clairière que tu connais* », dit à l'improviste Suell en me faisant sursauter sous le coup de l'émotion.

À la différence de Chama et des autres visiteurs extraterrestres que j'avais jusqu'alors connus, Suell communiquait de façon naturelle en articulant ses mots à travers la bouche et les cordes vocales – supposai-je. En bougeant les lèvres et en continuant à sourire probablement de ma stupeur, il continua en effet :

> « *Viens, nous n'avons pas beaucoup de temps ; avant que la nuit ne tombe nous devons repartir. Ne sois pas étonné, quand cela est nécessaire nous pouvons aussi le faire : nous pouvons parler en émettant des sons. Bien sûr cela nous demande quelques efforts supplémentaires, si nous n'y sommes pas*

habitués, mais c'est aussi amusant, et par certains côtés, intéressant. Nous ne pourrions pas agir mimétisés parmi vous en communiquant à travers la synchronicité mentale… comprends-tu ?»

Abasourdi, je percevais le son de sa voix chaud et agréable. Seule une curieuse inflexion – un léger accent étranger – trahissait les phonèmes exprimés en parfait italien.

Confus et admiratif, je me rendis compte que nous étions à proximité du vaisseau magnétique qui, flottant en suspension à quelques centimètres de la terre, se découpait fulgurant et imposant devant mes yeux. Il était peut-être plus grand que ceux que j'avais déjà vus en d'autres occasions, singulier surtout en raison de son aspect qui me frappa immédiatement.

Il était de forme lenticulaire, probablement de vingt mètres de diamètre ou davantage, et avec une large frange médiane de la couleur du cuivre antique.

Une calotte centrale, haute d'environ quatre mètres, confluait en diminuant vers les bords jusqu'à se souder avec une autre frange légèrement plus étroite que la précédente et au diamètre nettement inférieur. D'elle, environ tous les soixante-dix à quatre-vingts centimètres, partaient des tubes transparents comme le verre qui, en s'incurvant au-delà de la coque, formaient des secteurs triangulaires à leur tour soudés à la calotte placée sous le ventre de l'engin.

Pendant ce temps, Chama avait atteint l'incroyable objet et, ayant légèrement passé une main sur la large calotte inférieure, le métal qui la composait jusque-là devint transparent puis, comme par miracle, il forma une large ouverture ovale qui laissait entrevoir l'intérieur éclairé.

La lumière était vive, d'un vert pastel très lumineux, et elle enveloppa Chama dès qu'il eut dépassé l'entrée. À côté de moi, Suell me fit signe de le suivre, et moi, obéissant, je franchis le seuil derrière lui…

À l'intérieur, le paradoxe devint une fois de plus évident, mettant à dûre épreuve mes capacités intellectuelles.

L'espace intérieur du vaisseau, comme j'avais pu l'observer lors d'autres rencontres, paraissait énorme, beaucoup plus étendu que les modestes vingt à vingt-cinq mètres de diamètre que suggérait une observation extérieure. Le sol translucide et transparent laissait entrevoir un tracé complexe et géométrique fait de tubes et de cloisons métalliques de la couleur du laiton bruni, et sur toute la circonférence – sur les côtés – une série de panneaux multicolores. Mon esprit de manière autonome cherchait à réaliser des comparaisons et des différences avec ce qu'il avait observé à l'intérieur d'autres vaisseaux volants en diverses occasions, lorsque la voix de Suell me rappela à l'attention immédiate :

> « *Voici Ehluuen, notre* ***onhotima****, c'est-à-dire – pour utiliser un de vos termes – notre officier de route.* »

Il souriait, amusé, tandis qu'en prenant avec son corps une position de révérence, il m'indiquait la silhouette féminine qui s'était silencieusement insérée entre Suell et Chama.

> « *Bienvenu à bord* », dit Ehluuen.

Le son aimable de sa voix pénétra directement dans mon cerveau. La femme portait une combinaison de vol semblable à celle de Chama, mais elle différait par la couleur qui paraissait ocre pâle.

Le teint rosé du visage bordé de longs cheveux bruns agissait comme un élément catalyseur en faisant ressortir ses incroyables yeux verts au contour oriental.

Chama, cependant, s'était éloigné de quelques mètres du groupe, et maintenant, par télépathie, m'induisait à le suivre.

Dans ma situation évidente de confusion émotionnelle, je le rejoignis vers le centre de l'engin qui nous contenait, alors que du sol, comme par magie, précédé par un effet acoustique

mélodique à l'harmonie secrète et inimitable, se soulevait jusqu'à la hauteur d'un mètre à un mètre vingt une sorte de cube anthracite dont le plan supérieur était d'un bleu très foncé, presque noir. Le long du bord qui était tourné vers nous, une cavité vaguement ovale à moitié cachée à la base de l'objet permit à Chama, après l'avoir effleurée de sa main droite, l'ouverture d'un large bord doré. C'était une surface à l'apparence finement décorée de graffiti en relief. Je compris tout de suite après qu'il s'agissait de contacts fonctionnels par effleurage qui dictaient des commandes immédiates à tout le système. C'était (me dit Chama) l'équivalent de nos ordinateurs – une fois faites évidemment les différences de technologies d'ingénierie de rigueur. Les sillons effleurés par les doigts savants de Chama communiquaient avec le cerveau du vaisseau qui immédiatement s'anima de ronflements veloutés. Le plan central du polyèdre devint soudain transparent et se couvrit d'images.

L'invitation de Chama était sans équivoque et je commençai à prêter attention aux formes et aux dessins qui, en une rapide succession, commencèrent à couvrir cette sorte de moniteur.

D'abord apparurent des graphiques, des dessins et de très étranges représentations qui avaient l'apparence de cartes stellaires; puis lentement les images, devenant plus fluides et jusqu'à se transformer en animations composites, se concrétisèrent en une sorte de film tridimensionnel.

Je me souvins de la nuit de l'enlèvement, au mois de septembre 1981, lorsqu'à travers le monolithe pyramidal on m'avait induit à revoir des fragments de ma vie et surtout des parties oubliées de mon enfance. La même chose était en train de se produire.

J'aperçus de doux paysages: un bourg campagnard blotti sur une colline, une butte densément plantée d'arbustes, puis d'énormes chênes et des étendues d'oliviers accrochés à de larges terrasses ceintes de murs de pierre; et encore des fermes et des cours ensoleillées, des granges et des chemins champêtres; une

place pavée et le clocher en ruine d'une église paroissiale. Parmi le lierre qui serpentait sur la grille d'une longue allée, je vis une silhouette de jeune fille.

Apparemment âgée de douze à treize ans, la jeune fille parcourait l'étroit chemin couvert de mauvaises herbes, au milieu des pierres tombales et des mousses du cimetière champêtre. Elle avançait, lente, soulevant avec ses deux mains sa longue robe de paysanne, tentant de ne pas l'accrocher.

Cette jeune femme avait quelque chose de familier. Voir ces images me procurait un frémissement indicible.

Silencieux, Chama à mes côtés me regardait pendant que Suell, apparu derrière Ehluuen, dit :

« C'est ta mère… tu ne pouvais pas la reconnaître. »

L'émotion devint en moi agitation, puis le trouble et la tendresse m'étourdirent en me transportant sur des routes lointaines.

« Ce jour-là, continua Suell, *ta mère rencontra le peuple des étoiles, elle nous vit et nous connut comme tu nous as connus et comme tu nous vois maintenant ; et depuis ce jour-là, nous sommes entrés dans ton destin. Tu te rappelles cette nuit d'il y a très longtemps lorsque – toi encore enfant – dans la maison de campagne où vous habitiez à la périphérie de la ville, se produisirent tous ces événements mystérieux ? Les bruits inexplicables, les présences invisibles, les étranges lumières dans la cour, les apparitions incompréhensibles et les voix que vous entendiez ? Te souviens-tu ensuite qu'à cause de cela ta mère, dans le court espace de quelques jours, voulut déménager ? »*

Oui, je gardais parfaitement le souvenir de cette période, en raison aussi du fait que même pas vingt-quatre heures après notre déménagement, peut-être la nuit suivante, un terrible incendie éclata dans la demeure rurale située sur la colline, à la périphérie de Crotone.

L'événement avait laissé dans ma mémoire enfantine une trace indélébile : j'ai toujours pensé – et ma mère parfois, en parlant, avait confirmé ma pensée – que si nous n'étions pas partis nous aurions péri dans le bûcher.

La voix de Suell me secoua :

> « *En cette période-là aussi, nous entrâmes dans votre destin en changeant des facteurs et des événements qui autrement auraient pu altérer ton histoire.* »

Le bruit de ferraille du train qui entrait dans une gare en ralentissant me ramena au présent. Les lumières renvoyaient des reflets jaunâtres au milieu des ombres de murs éteints et des rails brillants d'une pluie légère qui commençait à tomber. Il me sembla avoir affaire aux fragments épars d'une énigme aussi extraordinaire qu'intrigante : un énorme jeu de reconstitution qui durait désormais depuis un temps incalculable, ou du moins d'avant que je ne naisse. Voilà mes paresseuses pensées alors que le train, ayant quitté la gare, s'élançait dans l'obscurité sous une pluie battante.

Ma mémoire alla se percher sur le tréteau du temps et regarda vers le bas, vers cette journée de la semaine précédente.

Suell avait arrêté de parler, et sur le visage d'Ehluuen il me semblait apercevoir un léger voile de mélancolie.

Chama fit alors psychiquement irruption en m'informant que nous devions nous quitter. Il dit que le moment de repartir était venu.

Je vis encore de fuyantes images se succéder sur l'écran et ce furent justement elles qui me rappelèrent que j'avais amené avec moi, en le laissant cependant à l'intérieur de la voiture, un Polaroïd avec lequel j'avais l'intention de conserver comme un document, dans la mesure où cela me serait permis, quelque chose de l'incroyable aventure que je vivais désormais depuis des années. Ils lurent mon esprit et promptement Suell dit en souriant :

« Ok, c'est bon. Si Ehluuen est d'accord, tu pourras la prendre en photo, dépêche-toi quand même de récupérer ton appareil primitif, parce qu'il commence vraiment à se faire tard. »

Ehluuen baissa gracieusement la tête et je me tournai pour gagner la sortie du vaisseau.

Chama m'avait précédé et m'attendait déjà à l'extérieur. Avant que je ne puisse l'atteindre, Suell ajouta encore : « *Attends !* »

Il vint à ma rencontre en me tendant une espèce de petite carte rectangulaire de couleur noire. Elle paraissait comme métallique, extrêmement fine et très ductile. Elle mesurait à peine trois centimètres de hauteur sur sept de longueur, et au toucher donnait l'impression d'être traversée par un léger courant électrique.

« Garde-la avec toi, dans quelques jours, une semaine au maximum, tu devras faire un voyage. Tu me rencontreras. Lorsque le moment sera venu, dit-il en m'indiquant l'étrange objet, *elle te fournira les instructions nécessaires pour pouvoir me rejoindre. Vas-y maintenant, on ne fait pas attendre les dames. »*

Il rit, satisfait.

Dehors la nuit était noire. Chama me fit signe de la tête et me communiqua un au revoir mental.

Essoufflé après avoir gagné ma voiture à une centaine de mètres du lieu de l'atterrissage et récupéré mon appareil photographique, j'étais revenu sur mes pas en courant.

Ehluuen était venue à ma rencontre et m'attendait en se découpant dans l'obscurité à une certaine distance du vaisseau volant qui, en même temps, s'était illuminé d'une lumière bleuâtre. Pendant que le ronflement augmentait d'intensité, je cadrai le visage de l'officier clarien et déclenchai en espérant que la photo soit réussie. Le flash n'avait pas encore fini de se perdre dans les ombres des arbres qu'Ehluuen, après un fugace

signe de la tête, rejoignit rapidement la coque et disparut en elle en la traversant.

Un fort vent secoua la clairière alors que le vaisseau, en oscillant et en changeant de couleur, s'élevait à une hauteur d'à peu près cinquante mètres. Je m'attendais à ce qu'il s'élance comme une flèche à travers les étoiles, comme je l'avais vu faire en d'autres occasions, mais au contraire, soudainement, il s'éteignit et disparut de ma vue. La lune était en train de se lever à mes pieds, dans l'herbe haute, la photo crachée par le Polaroïd : le visage d'Ehluuen, une trace de plus de ma folie.

Une autre gare. Je regardai par la fenêtre : il avait cessé de pleuvoir.

Un couple d'époux âgés, traînant deux lourdes valises, se hurlaient des mots que je n'entendis pas. Ils se hâtaient vers le train et j'espérai qu'ils ne montent pas dans mon wagon ou du moins qu'ils ne viennent pas dans le compartiment que j'occupais en compagnie de mes pensées. Je fus exaucé ; toujours en se grommelant des reproches et en se lançant des accusations, ils passèrent outre. Je jetai encore un coup d'oeil sur les quais à moitié vides de la gare et perçus fortement l'odeur de la misère et de la solitude. Une grande horloge marquait deux heures et demie. Au coup de sifflet du chef de gare, le train s'ébranla.

J'aurais dû dormir un peu – pensai-je –, mais en portant à ma bouche encore une cigarette et en fouillant dans mes poches à la recherche du briquet, je tombai sur le singulier dispositif que m'avait donné Suell.

J'allumai ma cigarette et ramenai mon attention sur l'objet. Je le retournai plusieurs fois entre mes mains en ressentant toujours cette légère et agréable secousse électrique, rien de plus. Il était possible de le prendre pour un banal et inutile carton noir. Et pourtant, comme on me l'avait dit, c'était grâce à ce petit engin que je me trouvais assis dans ce wagon, c'était par cet insignifiant subtil dispositif que j'avais commencé le voyage

qui devait me mener vers une grande ville du centre de l'Italie, peut-être pour rencontrer encore les enfants des étoiles. Je n'en connaissais pas la fonction, son mécanisme m'était inconnu. Je savais seulement qu'en le tenant dans les mains, l'esprit en était influencé, il recevait des détails clairs et des informations sur ce qu'il y avait à faire avec la certitude de ne pas se tromper. C'était comme si, sur le petit carton, était écrite en toutes lettres une adresse, le nom du lieu où me rendre.

La lumière du jour nouveau m'arriva en filtrant sale par les rideaux mi-clos de la petite fenêtre et mes yeux s'ouvrirent avec peine sur le paysage de montagne enfermé dans une estampe. Je m'étais assoupi sans m'en apercevoir.

Le train avait ralenti son allure et roulait maintenant à travers les aiguillages en crissant pendant qu'il affrontait une légion de rails brillants comme des lames forgées. Les longs quais dégoulinants de la gare, comme d'obscurs embarcadères, apparurent soudain et glissèrent sur les flancs du convoi; l'air frais du matin se remplissait de voix et de sons. Les visages ordinaires et les yeux éteints d'une masse hâtive et homogène me ramenèrent à la réalité de l'état de veille. Avec un dernier sursaut, le train s'arrêta alors qu'une voix amorphe braillait à travers le haut-parleur la énième annonce de service.

Je ramassai mon unique bagage, une besace qui avait vu des temps meilleurs, et descendant lentement du wagon je me fondis dans la foule. Il était huit heures moins vingt.

Je gagnai la sortie de la gare avec une certaine inquiétude. J'étais arrivé dans la grande ville et je n'avais pas la moindre idée de ce que je devais faire. Le petit carton noir était devenu muet, il ne me fournissait plus aucune indication.

Je regardai autour de moi, dans la multitude, dans la confusion urbaine qui à cette heure du matin était déjà chaotique. J'espérais trouver un indice, je souhaitais tomber sur un signe libérateur.

La grande ville dont je tairai le nom – pour des raisons évidentes et d'autres raisons moins évidentes de discrétion envers les visiteurs extra-terrestres qui vivent et oeuvrent mimétisés sur notre planète – m'enveloppa et m'intimida.

Puis je traversai la large avenue et trouvai refuge dans un bar surpeuplé; je commandai un café et j'attendis.

Très longues, les minutes devinrent des heures, et pendant ce temps-là, souhaitant que quelque chose se produise, je continuai à scruter, impatient, les visages des clients, dans l'espoir toujours plus faible de découvrir l'indice convoité. L'horloge derrière le comptoir marquait treize heures vingt-quatre lorsque, épuisé par l'attente, je tombai dans une spirale de doutes mortifiants.

Que se passait-il?

Pourquoi avaient-ils voulu que je vienne dans cette ville?

Je savais qu'ils pouvaient me prélever et me conduire où ils le voulaient comme tant de fois ils l'avaient déjà fait. Et alors, quel sens avait ce voyage en train? C'était peut-être un test, un contrôle de mes aptitudes, une épreuve d'adéquation? Ils voulaient peut-être savoir jusqu'à quel point j'étais réceptif et disponible à la subordination?

La sensation d'impuissance et de frustration vécue la nuit de l'enlèvement était en train de revenir. Quelqu'un toqua de l'extérieur sur la grande baie vitrée qui donnait sur l'avenue. La silhouette fit un geste foudroyant alors qu'à grands pas, ayant atteint l'entrée, elle se catapulta dans le local toujours plein de monde.

« *Je suis en retard?* », fit Suell, amusé.

Les émotions contradictoires qui m'avaient assailli jusqu'alors s'évanouirent soudain en un sursaut d'émotivité humaine. Je sentis une brûlure dans mes yeux en retenant une larme.

En s'approchant, il me dit avoir été retenu par un banal contretemps bureaucratique. Je sus ainsi qu'il était employé

dans un bureau de l'administration publique mais, délibérément évasif, il ne voulut pas être plus précis. Il ajouta ensuite que dehors nous attendait sa voiture avec laquelle nous devions rejoindre des amis qui nous attendaient.

Une étrange patrouille

Hors du bar, nous nous immergeâmes dans la cohue hétérogène qui ne cessait d'encombrer confusément les artères de la ville. À cinquante mètres, en tournant au coin sur la gauche, se tenait en attente une vieille Ford noire dans laquelle nous sommes montés et partis en nous engageant dans le flot d'un trafic véritablement stressant.

Un serpent de taule bruyant et polychrome nous engloutit pendant environ dix minutes en ralentissant notre avancée, jusqu'à ce que, parvenant à glisser vers des rues plus secondaires, je m'aperçus que nous étions en train de quitter la ville.

Sur le parcours plus relaxant de routes périphériques, j'observai que Suell portait un vêtement sportif de velours marron et avait ses longs cheveux rassemblés dans une tresse sur la nuque : ses yeux étaient cachés par des lunettes de soleil foncées. Depuis que nous étions montés en voiture, il n'y avait pas eu de dialogue, et maintenant je ressentais inconsciemment un ensemble de singularités inexplicables.

La réflexion soudaine me foudroya.

Depuis le moment où, ayant quitté la ville, nous avions pris la nationale, aucun autre véhicule ne nous avait dépassés, et à bien y réfléchir aucune voiture ne nous précédait maintenant. Je me tournai instinctivement vers la lunette arrière. Aucune voiture ne nous suivait.

Avec épouvante je pris conscience d'un concept absurde : un samedi après-midi de printemps, une route nationale, importante voie de communication que je savais sans cesse fréquentée, même la nuit, était déserte et vide comme une

piste au milieu du Sahara. Mais les étrangetés n'étaient pas terminées.

Automatiquement, pendant qu'en haut sur la gauche s'encadrait dans le paysage ombragé de pins maritimes la ruine moussue d'un pont romain, je regardai ma montre. Suell me fixa, et désorienté je notai une anormalité de plus. 13 h 45!

Ce n'était pas possible. Ma montre devait être arrêtée ou bien, dans le bar où j'avais attendu toute la matinée, l'horloge accrochée au mur ne fonctionnait pas lorsque j'avais lu 13 h 24. Il n'y avait pas d'autre explication. Vingt et une minutes pour parcourir approximativement plus de quatre-vingt dix kilomètres? C'était fou, mais j'étais sûr de façon quasi mathématique du nombre de kilomètres parcourus parce que j'avais fait attention aux différents panneaux indicateurs; et j'étais en réalité tout aussi sûr que l'horloge du local publique fonctionnait parfaitement. L'attente spasmodique m'avait contraint à regarder l'heure presque continuellement, je ne pouvais pas me tromper... et ma montre marchait toujours. Que s'était-il passé? Quelle autre explication rationnelle pouvait-il y avoir?

La voix calme de Suell remplit l'habitacle:

> *« Il y a d'autres explications, peut-être pas trop logiques, mais je t'assure qu'il en existe d'autres. »*

J'allais répliquer en demandant des élucidations, lorsque des silhouettes lointaines sur la route bougèrent, et l'une d'elles agita les bras. Je distinguai plus loin, alors que l'auto ralentissait, deux agents de la police routière et le panneau agité avec lequel ils intimaient l'arrêt.

Suell, en se rabattant sur la droite et en dépassant de quelques mètres les deux policiers, arrêta la voiture sur la large aire d'arrêt d'urgence et descendit en me murmurant de rester à bord. En regardant à travers le rétroviseur latéral droit, je pouvais apercevoir les silhouettes occupées, apparemment par

un dialogue. Encore une fois mon instinct sentit quelque chose d'anormal.

Dans la voiture avec les deux fenêtres abaissées, je n'arrivai pas à percevoir un seul mot de la conversation censée être en cours : peut-être parlaient-ils très doucement, ou peut-être contre le vent les sons étaient-ils dispersés dans une tout autre direction. Toutefois, il n'y avait pas un souffle de vent et, en outre, non seulement nous étions les uniques présences sur qui sait combien de kilomètres, mais le lieu paraissait maintenant en proie à une extrême étrangeté.

Tout était immobile.

Les arbres sur les collines, le maquis abondant sur les bords de la chaussée, semblaient maintenant comme peints, et malgré la journée ensoleillée, était descendu tout autour un froid glacial.

Le déclenchement métallique de la portière qui s'ouvrait me fit sursauter. Suell alluma le moteur et repartit alors que les yeux collés au rétroviseur je voyais les silhouettes des deux agents devenir de plus en plus petites. Avant que le virage ne les efface totalement de ma vue, j'eus la révélation. Mon inconscient m'étala avec une extrême froideur la vérité.

Ils n'avaient pas de moto ! Mais oui, bien sûr, les deux hommes de la sécurité routière étaient dépourvus de moyens de transport. Comment avais-je fait pour ne pas le remarquer tout de suite ? Ils n'avaient ni automobile ni moto, et sur l'aire de stationnement il n'existait pas une seule anfractuosité, une seule haie où aurait pu se cacher le moindre moyen de locomotion.

À partir de ce moment, de façon tout à fait inattendue Suell devint loquace et commença à me parler d'Univers mental et d'agrégation atomique, d'interaction fréquentielle entre matière, molécules et équilibre syntone, et encore entre fragilité émotive et logique de la pensée. Il passait, avec une excellente désinvolture et propriété de langage, de la physique à la métaphysique et à

l'ultraphysique, de la philosophie à l'ésotérisme, en faisant toujours ressortir l'équation entre visible et invisible.

En me parlant ensuite de cosmogonie et de cosmologie, il ajouta que des personnages comme William Blake, Albert Einstein et d'autres dont il me fut demandé de taire l'identité, furent contactés et rendus érudits par quelques représentants de la confédération stellaire.

La même chose était arrivée à Christophe Colomb qui, inspiré télépathiquement et constamment suivi par des vaisseaux magnétiques extraterrestres, connaissait parfaitement le devoir auquel il avait été appelé. Ce n'était pas l'Inde qui était son but, mais la terre à laquelle ensuite, pour de pures raisons d'État, en glorifiant Amerigo Vespucci, on donna le nom d'Amérique. La réalité, comme je vins à le savoir, était tout autre. Il circulait depuis longtemps des bruits légendaires – continua à me raconter Suell – ensuite confirmés par les documents confiés à Colomb par des émissaires de la race stellaire, qui indiquaient le nouveau continent comme « la terre la plus riche », de l'espagnol La Mas Rica ; appellation contractée par la suite en l'AMERICA. Il ajouta encore que d'autres individus – et il cita entre tous Jonathan Swift et Léonard de Vinci – furent des extraplanétaires en mission sur la Terre.

Alors que j'écoutais fasciné sa voix persuasive, je compris à la manoeuvre de Suell que nous devions être arrivés. Une fois sortis de la nationale qui s'était entre-temps animée de véhicules de toutes sortes, nous tournâmes sur un chemin de terre en bordure d'un immense pâturage, et après avoir continué sur quelques centaines de mètres, Suell arrêta la voiture et éteignit le moteur. Involontairement je calculai les kilomètres parcourus, au total environ cent vingt. Je regardai ma montre. Il était 14 h 07.

Je n'eus pas le temps d'être davantage déconcerté ; Suell avait agilement sauté l'enclos de poteaux et de fils barbelés et me faisait signe de le suivre dans l'alpage.

Les pins maritimes agenouillés sur la pente herbeuse frissonnaient dans la brise d'ouest, et l'air parfumé de foin et de tilleul amenait les bruissements du sous-bois. Nous cheminâmes pendant plus d'une demi-heure en traversant des lieux bucoliques et des champs plantés de luzerne et – à part une dizaine de vaches qui paissaient paresseusement – nous ne rencontrâmes pas âme qui vive.

Dans le silence quasi absolu, nous avançâmes sur des vallons et des pentes. Sans proférer un mot, je continuai à suivre Suell, étonné par la vigueur que révélait le rythme de sa progression ; plusieurs fois il fut contraint de m'attendre alors qu'avec peine j'essayais de rester derrière lui. Puis, dépassant un ruisseau et remontant la énième pente, nous nous trouvâmes au sommet d'une butte. À une distance proche, presque comme un mirage, apparut, encadrée par des chênes verts et de hauts cyprès, la maison. C'était une construction sobre, d'une couleur de sable pâle avec de grandes fenêtres et des arcades de pierres grises.

Pendant que nous parcourions les derniers mètres qui nous séparaient de l'édifice, dans la pénombre de la véranda presque envahie par le myrte j'eus l'intuition d'une présence. La silhouette vint à notre rencontre et se révéla être une créature presque aussi enchanteresse que Dhara. D'un âge apparent de trente-cinq/quarante ans, elle souriait tout en s'essuyant les mains sur son tablier rouge et avançait, enveloppée d'un délicat tissu à petites fleurs bleues. Juyehla (tel – je le sus plus tard – était son nom) et Suell se saluèrent d'une manière très particulière, jamais vue auparavant.

Alternativement avec les bras tendus, ils posèrent leurs mains sur leurs épaules respectives, cela par deux fois. Après, la femme s'adressa à moi, me demandant si j'étais fatigué. Elle me serra la main, et sans attendre de réponse nous guida sur le court escalier jusqu'au seuil de la maison. Par la porte apparut alors,

vêtu d'une chemise écossaise et d'un jean, celui que j'aurais pu prendre pour le frère jumeau de Suell.

La ressemblance était stupéfiante et seuls la différence d'âge – le nouvel arrivé paraissait plus vieux que Suell de quelques années – et les cheveux coupés courts, presque en brosse, en rendaient évidente la différence. Il me serra lui aussi la main en déclarant s'appeler Dhusha, puis il salua Suell de la façon originale que j'avais observée précédemment et nous invita à entrer.

Probablement la fatigue et la nuit presque blanche passée dans le train, ou peut-être la succession d'événements insolites qui m'envahissaient sans cesse, m'entraînèrent soudain dans un état de mal-être diffus et d'extrême confusion. J'avais du mal à suivre ce qui se déroulait autour de moi et j'eus comme un malaise, je vacillai et ma vue se brouilla.

Je me retrouvai confortablement assis sur un grand divan damasquiné avec Juyehla qui obligeamment et affablement m'offrait à boire : elle me tendit un verre avec à l'intérieur un liquide ambré, et je bus sans appréhension. J'avalai le breuvage inodore et à la saveur indéfinissable en éprouvant immédiatement une impression de bien-être qui se répandit dans tout mon corps. La voix de Juyehla créait dans mon esprit des sensations gratifiantes.

Mon regard avide de curiosité se posait sur les murs en parcourant en long et en large le périmètre de la pièce. Sur les murs blancs étaient accrochés divers tableaux représentant des sujets géométriques. Ils possédaient un stupéfiant pouvoir évocateur, s'avérant mystérieux dans leur extraordinaire puissance chromatique.

Les meubles, soignés dans leur disposition, étaient de facture précieuse et me semblèrent d'époque ; surtout l'écritoire à comparse avec des gravures et des décorations, semblait authentiquement ancien.

Chaque chose, quoi qu'il en soit, dégageait sobriété et élégance : placé juste devant la grande fenêtre qui donnait

sur le côté de la maison par où Suell et moi étions arrivés, un merveilleux piano à queue laqué de noir. Quand Juyehla qui, en attendant, s'était assise dans le fauteuil en face de moi, commença à parler, Dhusha et Suell réapparurent sur le seuil; en dialoguant à voix basse de sujets que je ne compris pas ils prirent place sur le sofa proche de la porte. À travers la voix agréable de la maîtresse de maison, j'appris que Dhusha accomplissait d'importantes missions opérationnelles à l'intérieur d'une ambassade qui ne fut pas plus identifiée, et qu'en ce qui la concernait elle était employée au poste de chercheur dans un fameux laboratoire de recherche dont elle tut le nom.

Elle ajouta aussi que Dhusha et elle n'étaient pas « mariés » (les unions sur leur planète adviennent sans liturgie, mais par affinités intellectuelles, astrales et physiques, et finissent harmonieusement s'il survient des changements de fréquence évolutive dans le couple, les enfants étant quoi qu'il en soit sous la tutelle de la communauté) et que leur lien était seulement une couverture pour agir. Ils avaient des intérêts communs et travaillaient bien ensemble.

Ils étaient sur la Terre depuis environ quatre-vingts ans. À ma stupeur face à une telle affirmation, elle m'illustra la possibilité de changer d'état physique et d'identité, de pays et d'emploi, sans cependant entrer jamais dans les détails.

Une chose, en y réfléchissant, me sembla claire : leur composition dynamico-moléculaire particulière et le métabolisme qui les distinguait ne pouvaient s'adapter aux influences de notre milieu terrestre que pendant un certain nombre d'années; le dépasser en restant exposés aux fréquences de la planète Terre pouvait être pour eux très dangereux et carrément fatal. Je sus donc qu'ils allaient quitter notre monde pour retourner vers leur patrie, dans les étoiles.

Le ton profond qui caractérisait la voix de Dhusha se fraya un passage dans la pièce et le discours se déplaça sur la musique et les couleurs, sur les fréquences et l'ADN.

« Les sons, dit-il, *puis les lemmes, les locutions qui composent le langage et la musique, sont des fréquences génétiquement codifiées. Votre ADN contient une syntaxe programmée et programmable qui réagit à des impulsions modulées. En projetant des fréquences déterminées à travers les couleurs, les mots et la musique, on peut modifier les corps-clefs du code génétique, les reprogrammer et les faire réagir à de nouvelles séquences dynamiques. On peut changer les informations contenues dans l'ADN, en capturant l'hologramme schématique d'un code particulier et en le retransmettant à un autre. À travers des dynamismes sonores et chromatiques, on peut obtenir une reprogrammation cellulaire. Les informations contenues dans l'ADN peuvent être transmises à travers la parole puisque le langage contient la mémoire codifiée de l'univers entier.*

Dans les quatre-vingt-dix pour cent de votre ADN, qu'actuellement votre science considère comme inutile, résident les cartes de la création, les réseaux multidimensionnels à travers lesquels le Cosmos interagit avec chaque singulière quantité infinitésimale.

Bientôt viendra le temps où les hommes de la Terre, jouant à faire les créateurs, prélevant et réinsérant **physiquement** *des fractions de gênes produiront d'aberrantes monstruosités, encourant de criminels effets collatéraux difficiles à prévoir, mais surtout impossibles à dominer.*

Pour ces motifs, nous souhaitons que l'homme ait un plus grand sens de responsabilité et de saine volonté tournée vers une connaissance supérieure. »

Malgré le ton dramatique dont était imprégné le discours que je venais d'entendre, je fus distrait par un élément extérieur qui s'insinuait avec énergie.

Dans la salle, une odeur provocante attira l'attention de tous vers le plateau apparu dans les mains de Juyehla.

Franchement, je dois admettre qu'à la vue – bien que l'arôme fut invitant – les étranges beignets me laissèrent très perplexe.

De forme ovalisée, longs d'à peu près six à sept centimètres, ils semblaient rugueux et bruns, comme faits avec de la farine de légumes. En ayant goûté un, je dus changer d'avis : ils étaient délicieux. Compacts comme la pâte d'amandes, mais beaucoup plus légers, ils avaient une saveur agréable. Un peu amers, ils rappelèrent à mon esprit quelque chose de connu, sans pour autant que je réussisse à trouver une comparaison valable.

Juyehla, faisant pendant ce temps la navette entre la salle qui nous accueillait et, je suppose, la cuisine, avait continué à apporter d'autres mets qu'elle posait avec soin sur une table adossée au mur. Elle servit en outre des boissons extrêmement agréables, mais toutefois fort mystérieuses. Je me rappelle que je sirotai quelque chose à la couleur rouge tamarin dont le parfum me renvoya à l'odeur des violettes, alors qu'au goût – quoique enchanteur – je ne sus à quoi cela pouvait se comparer. Je goûtai même, sur un autre plateau, un subtil feuilleté vert, odorant et parfumé.

Venant à côté de moi, Suell m'informa que la nourriture était tirée d'une série de plantes et de graines végétales cultivées dans la serre-laboratoire et me demanda si j'étais intéressé par sa visite. J'acceptai.

Pendant ce temps Dhusha, installé devant le piano, exécutait avec les mains sur le clavier une série de mouvements, mais aucun son ne provenait de l'instrument. Piqué par la curiosité, suivi par Suell et Juyehla, je m'approchai et en tirai la énième stupeur.

Le clavier était dépourvu de touches. Dhusha, avec une parfaite maîtrise, faisait glisser ses doigts dans les sillons, sur la base métallique dont l'aspect était semblable à celle de l'ordinateur de bord que j'avais vu dans l'astronef. Suell confirma promptement :

« Oui, tu as raison, ce sont les mêmes contacts par effleurement… »

« *Mais il ne joue pas* », dis-je sans originalité. Cherchant à me corriger, j'ajoutai ensuite : « *On n'entend rien.* »

Alors Dhusha, avec un large sourire, effleura de l'index droit une cavité en forme de double T renversé, et immédiatement une mer de sons se diffusa dans la salle spacieuse.

Enchanté, je tentai de piéger la mélodie dans mon cerveau, mais presque immédiatement je compris que les sons que j'écoutais étaient difficilement emprisonnables dans la mémoire.

Ce n'était pas de la musique, mais de l'énergie à l'état pur, ce n'était pas des notes, mais des époques cosmiques.

L'effet acoustique qui planait dans l'air ne pouvait pas non plus, même de loin, ressembler à celui produit par un piano, il n'y avait pas d'analogie dans les tonalités, ni de similitudes dans les timbres.

C'était une harmonie surgie des abysses du temps, une symphonie galactique inspirée par des secrets célestes.

Puis la musique cessa. En arrêtant de jouer et en indiquant le piano, Dhusha me dit :

> « *Tu pourrais le comparer à un translateur mnémonique; en effet, le système lui-même ne produit pas de son, mais il transforme les souvenirs et les mémoires profondes : les états d'âme, comme vous avez l'habitude de le dire. C'est un traducteur de fréquences qui canalise les pensées et les transforme en consonances chromodynamiques.*
>
> *Pendant que je jouais, ma pensée était tournée vers mon monde, vers les choses que mes yeux ont vues, vers la souffrance que j'ai connue sur cette planète.* »

Et Suell ajouta :

> « *Les sons que tu as écoutés peuvent rarement être perçus par l'oreille humaine. De même que vous observez seulement une gamme limitée de fréquences de la lumière, c'est-à-dire*

le spectre médian contenu entre l'infrarouge et l'ultraviolet, il en est ainsi pour les sons : vous ne percevez que les faibles fréquences intermédiaires placées entre infrasons et ultrasons. Or, même dans le monde physique que vous croyez connaître, vous percevez seulement les fréquences moyennes et basses. Les sphères de mondes aux dynamismes moléculaires moyens hauts, s'avèrent pour vous invisibles. Afin que tu puisses écouter cet extrait, Dhusha a dû convertir les fréquences émises par l'instrument. »

Je cherchais à assimiler l'ensemble, et alors que mon esprit vibrait encore des notes ultra-terrestres, Juyehla proposa encore, en digne hôtesse, un supplément de nourriture. Sur un large plateau resplendissaient des sortes de tartines. Au goût, je doutai qu'il s'agisse de végétaux… leur compacité me suggéra la viande. Je restai un moment incertain – j'avais lu quelque part quelques compte-rendu de contacts avec des aliénigènes dans lesquels on parlait de l'absolu végétarisme concernant les extraterrestres – puis je pris courage et exposai mon doute. Juyehla me répondit avec zèle :

« C'est du bon poisson. Dans les océans de Ḉlarion aussi, on trouve de l'excellent poisson que nous consommons préparé de mille façons différentes, ainsi que cela se produit sur la Terre. »

Mon doute demeurait. Mais mangeaient-ils de la viande ?

Ce fut Suell qui répondit à ma pensée :

« Nous nous en passons. Notre métabolisme nous permet de tirer l'énergie primaire nécessaire pour satisfaire les besoins de notre corps physique directement de nos astres… »

Je me rappelai que Clarion était en orbite autour de deux Soleils.

« … Nous consommons surtout des aliments simples comme des végétaux, des céréales; certains très semblables à des

espèces existant dans ce monde, d'autres pratiquement identiques puisque – comme tu le sais – beaucoup de variétés de plantes terrestres sont d'importation, elles proviennent d'autres planètes. Nous mangeons du poisson et nous pourrions aussi nous nourrir d'autres aliments animaux, si pour nous c'était nécessaire. Mais ça ne l'est pas.

Il y a certains peuples de mondes appartenant à la confédération qui consomment, même si c'est de façon limitée, des chairs animales. Il n'y a rien de mal à cela. Si l'on possède un corps physique, même s'il est atomiquement différent, se nourrir est nécessaire et ce n'est pas considéré comme un assassinat. Le crime prend forme lorsque l'on massacre inutilement des organismes et des formes de vies, sans une nécessaire raison de survie. »

Juyehla intervint :

« S'alimenter est dans la loi de l'évolution. Tout se transforme en un immense flux générateur pour être encore. Dans l'équilibre du créé, la vie et la mort se succèdent sans cesse. Le présent se nourrit du passé et le futur se nourrira du présent dans un éternel devenir.

Ceux qui considèrent que se nourrir d'espèces animales est un « péché » ont peut-être des problèmes de forte conflictualité, ils ne s'acceptent pas complètement dans leur forme-pensée ; ils nourrissent un désir maladif de purification, considérant peut-être sale et malsain – comme cela arrive pour la sexualité – ce qui, en réalité, fait partie de la normalité biologique. Ce qui est criminel en revanche, c'est d'appauvrir, détruire, éteindre des formes de vie sans nécessité effective. Ce qui est criminel c'est de se nourrir excessivement, d'avoir de l'avidité pour le superflu tout en laissant dans l'indigence et en affamant d'autres êtres humains.

Il y a des mondes et des sphères, des dimensions impalpables dans lesquelles vivent les Seigneurs de la vie, planent les terrifiants Maîtres du destin, les Saints Gardiens : des mondes

et des sphères que vous définissez spirituels et dans lesquels il n'y a pas besoin de nourriture corporelle, puisque ceux qui y habitent s'alimentent des feux de l'univers, des ondes galactiques et des chants des étoiles. Ils s'alimentent dans l'essence du tout. Ceux qui, en revanche, vivent encore dans la matière, ont le devoir d'ennoblir les espèces mineures, en leur donnant la possibilité de croître et de devenir. »

Juyehla avait parlé avec passion, un sentiment qui jusqu'à ce moment-là ne m'avait pas semblé appartenir aux visiteurs astraux. J'étais convaincu – et leur comportement dans la nuit de l'enlèvement renforçait ma conviction – qu'ils étaient dépourvus de la capacité d'éprouver des émotions et des sentiments. Mais maintenant je n'en étais plus si sûr. Dans le ton de sa voix, j'avais senti un mélange de souffrance et de tristesse, une douleur silencieuse et discrète. J'éprouvai l'hallucinant désir de fumer une cigarette : un besoin convulsif et soudain. Une nécessité inopportune et malsaine.

« *Cela non plus ne rentre pas dans nos habitudes,* me prévint Suell.

Ce n'est bien sûr pas une cigarette qui nous effraye ou les conséquences mortelles dont elle est rendue responsable. Nous sommes habitués à combattre des effets bien plus nocifs, produits et introduits par vous dans la planète tout entière. Nous corrigeons et nous rétablissons les équilibres cellulaires, les déstabilisations hormonales avec une extrême facilité, donc nous pourrions fumer sans aucun dommage. Certainement, c'est une mauvaise habitude – vous en possédez en bonne quantité, et de pires – une dépendance psychologique due en grande partie à des facteurs de nature somatique ou de la personnalité. Vous n'êtes pas sûrs de vous, vous vivez anxieusement et hâtivement. Vous n'avez pas conscience de votre nature, vous ne possédez pas la conscience de votre réelle identité ; vous êtes stressés et fragiles, grièvement volages et émotifs. Une cigarette donc, trompeusement, peut vous procurer une évasion momentanée, une relaxation artificielle et

une fausse sécurité. Une maîtrise fictive de l'existence que vous vivez beaucoup trop passivement. Comme tu l'auras compris, nous ne ressentons pas la nécessité de fumer ; mais si pour toi c'est important, tu peux le faire, tu en as la possibilité. »

Soudain, je me découvrais confus et bête comme un enfant à qui on vole sa glace. Le désir tabagique s'éteignit sur mon sourire idiot.

« *Alors..., tu as envie de visiter la serre ?* », dit encore Suell, me remémorant l'invitation qui m'avait été adressée précédemment.

J'acceptai avec enthousiasme, alors que Juyehla me tendait, après l'avoir rempli, encore un verre de liquide semblable au tamarin.

« *On y va ?* » proposa Dhusha en se joignant à nous.

Pour nous rendre à la serre, j'imaginais qu'il était nécessaire de sortir à l'air libre, même si je ne me rappelais pas avoir remarqué de pépinière en arrivant cet après-midi-là et même si – j'en étais sûr – aucun autre genre de construction ne se dressait autour de l'habitation. Je n'aurais plus dû m'étonner de rien. Mais je me trompais. Ce fut déconcertant (et j'emploie un euphémisme) ce qui se produisit lorsque Dhusha effleura un sillon situé sur la base métallique du piano : ce dernier commença à se déplacer en même temps que le carrelage qui bougea latéralement vers le mur. Dans le sol s'ouvrit un étroit passage triangulaire, par lequel on pouvait maintenant apercevoir, bien éclairés par une source lumineuse indéfinie, des escaliers de pierre polie qui conduisaient au sous-sol.

Dhusha et Suell descendirent les premiers, moi je précédai Juyehla en osant encore l'inconnu.

Après une légère courbe vers la gauche, l'escalier de pierre, d'à peine une douzaine de marches, débouchait sur un espace étroit. De là, partant légèrement en pente, un tunnel creusé dans la roche vive s'engageait vers le bas.

Haut d'à peu près deux mètres et demi et large de moins d'un mètre, nous le prîmes en avançant, les uns derrière les autres. Le long des murs, en haut et par intervalles réguliers, des lampes probablement au néon remplissaient le tunnel d'un reflet laiteux. Je ne saurais dire de combien nous descendîmes, mais je me rappelle cependant que nous marchâmes pendant quelques minutes avant de déboucher sur un espace fortement éclairé en forme de coupole. C'était un lieu immense, dont la structure, totalement réalisée dans un ineffable matériau transparent, permettait de découvrir la roche à l'extérieur.

Le lieu, entrecoupé d'un nombre incalculable de sections, contenait dans chacune d'elles des plantes et des formes végétales parmi les plus disparates et impossibles à décrire, en quantités et qualités infinies.

Des fleurs aux couleurs inénarrables, des herbes aux parfums intenses et des légumes à l'aspect inhabituel occupaient les espaces qui leur étaient destinés, dans un ordre à la beauté et au mystère incomparables.

Parfois Juyehla, d'autres fois Suell, me fournissaient des données et des informations sur la nature particulière d'une plante ou de l'autre, alors que Dhusha, pendant ce temps, était occupé à contrôler, je crois, les températures et les conditions de chaque végétal. Les nombreux moniteurs sur des panneaux que je vis entre un compartiment et l'autre de la serre transmettaient continuellement des données et des mesures en une suite indéchiffrable de caractères inconnus.

Des idéogrammes, des symboles et des graphiques apparaissaient et se dissolvaient dans une alternance de fréquences, pour être tout de suite après substitués par d'autres. Et ce fut pendant que j'observais, ensorcelé, que je m'aperçus du phénomène particulier créé, je ne sais par quelle interaction, dans les larges bandes de terre éclairées par une sorte de réflecteur en forme de cloche.

Je voyais se créer, à la surface du terreau de culture, comme des rides, des vagues légères qui, à partir d'un centre hypothétique, s'élargissaient en vibrant et en produisant peu à peu des cercles concentriques, des sphéroïdes et des spirales. C'était des formes géométriques en continuelle transformation, identiques à celles produites dans les champs de blé à la surface terrestre, comme j'en avais vu plusieurs fois dans certaines revues.

Je me souvins que ces singuliers pictogrammes étaient proprement appelés cercles dans les blés, même si en réalité les figures apparaissaient aussi dans des terrains où étaient cultivés l'avoine, l'orge et d'autres céréales.

J'essayais inutilement de saisir par l'intuition quels rapports pouvaient avoir les « cercles dans les blés » avec les figures géométriques que j'étais en train d'observer, le lien, la relation avec ce qui était en train de se produire sous mes yeux, lorsque derrière moi l'intervention de Dhusha me fit sursauter :

> « *Ce que tu vois,* dit-il, *ne sont que les effets visibles d'un complexe et très délicat processus de transfert et de greffe biologique, appliqué sur le génome des végétaux traités afin d'en modifier le bagage chromosomique. Les tourbillons de plasma créés par l'action inductive, provoquée par des transmetteurs holographiques installés à bord de nos vaisseaux volants préparés à cet effet, réalisent, par résonance sur le terrain, les figures géométriques visibles à la surface de votre monde, qui ne sont rien d'autre que la représentation archétypale de chaque gène.*
>
> *À travers ces projecteurs à champs de force unifiée – et il m'indiqua les engins en forme de cloche –, l'acide désoxyribonucléique porteur de l'information génétique est synthétisé, recodifié et enfin projeté par des hologrammes dans la géométrie portante, c'est-à-dire dans la disposition renouvelée ou la configuration spatiale des éléments primaires.*

En d'autres termes, nous sommes en train d'opérer une mutation sur les schémas de base de la vie, dans ce cas dans le domaine botanique; mais à peu près de la même façon, d'autres opérateurs parmi nous procèdent déjà depuis longtemps à la codification et à l'insertion des nouvelles architectures génétiques dans la sphère animale aussi. Naturellement, tout cela est rendu nécessaire en considération des nouvelles fréquences dynamiques développées par les centres telluriques de votre monde, qui se manifestent déjà. En s'amplifiant toujours plus, elles réaliseront bientôt une complète mutation géomagnétique et géosolaire. Donc, notre intervention a pour but de conserver la flore et la faune qui existent encore sur la planète Terre, en élevant dans leurs ADN respectifs les propriétés d'adaptation immédiate aux nouvelles conditions du dynamisme terrestre.

Les nouvelles géométries biologiques – aujourd'hui latentes – activées au moment opportun permettront la survie des espèces traitées à travers leur mutation subite et une adaptation moléculaire. On aura ainsi de nouveaux agglomérats atomiques adaptés à la nouvelle sphère d'existence. »

En cherchant à mémoriser le plus de données possible, je me demandai inconsciemment ce qui se passerait – dans le scénario projeté – en l'absence de leur intercession.

Dhusha capta ma pensée et répondit :

« *Selon une grande prévisibilité, la disparition quasi totale de toute forme de vie inadaptée aux nouvelles séquences spatio-temporelles; l'adaptation très difficile et incertaine de seulement quelques formes biologiques élémentaires, et l'attente pendant de très longues périodes de temps d'une fort improbable évolution spontanée. Parfois, Dieu a besoin d'aide* », conclut-il en souriant.

Quand nous revînmes dans la salle au-dessus, les rayons du soleil qui déclinait derrière la légion de cyprès éclaboussaient d'ombres de jais les murs silencieux. Quelque chose m'avertissait

que le moment de prendre congé était arrivé. En ramassant mon sac à dos, en proie à la fièvre de mille pensées et d'infinies questions inexprimées, je me sentis comme enveloppé par un tiède halo de coton invisible. Dhusha et Juyehla, l'un à côté de l'autre, me regardaient : leurs yeux étaient des étoiles brûlantes et transperçaient mon esprit.

Je compris qu'ils continuaient à me parler et que par des voix mystérieuses nous continuerions à communiquer, pour toujours peut-être.

Je ne savais pas ce qu'ils étaient en train de transférer à ma conscience et je pensai que je ne le saurais peut-être jamais. Il était hors de doute, cependant, que je ne pourrais jamais oublier leur visage, leur voix…

Suell fit un signe de la tête et en s'approchant embrassa les deux autres, cette fois comme on le fait chez nous.

Incompréhensiblement agité, alors que Dhusha et Juyehla me saluaient en me serrant la main, je dis : « *Adieu* ».

Nous parcourûmes à nouveau la route à travers les champs, alors qu'un soudain vent ombrageux remodelait brutalement les chevelures des pins maritimes et courbait les hauts cyprès.

Le coucher de soleil fauve avait été englouti par des hordes de nuages noirs, prophètes d'ouragans, et cependant, alors que nous avancions, je me tournai plusieurs fois comme si je m'attendais à ce que la mystérieuse maison posée sur la pente herbeuse eût pu disparaître d'un moment à l'autre.

Nous eûmes à peine le temps de monter dans la voiture et de laisser le chemin champêtre, en nous engageant sur la nationale : la foudre fendit l'air et une pluie battante commença à tomber.

Il pleuvait encore quand nous arrivâmes à la gare. Durant tout le trajet, cette fois d'une normalité délirante, aussi bien Suell que moi étions restés en silence. Je ne demandai rien, et Suell ne dit rien.

Par la suite seulement je comprendrai que ce taciturne retour à la ville était au contraire un dialogue mental continu et intense. Je ne comprendrai qu'après combien de choses, et lesquelles, on peut exprimer et écouter en se taisant.

Nous nous saluâmes dans l'habitacle de la voiture par une poignée de main. Je descendis et attendis que l'auto reparte.

À ce moment-là, je remarquai la énième étrangeté, un petit détail passé inaperçu. La plaque d'immatriculation à l'arrière n'avait ni chiffre, ni sigle de province – comme la normalité aurait voulu qu'il en fût –, mais seulement quelques idéogrammes brunis en relief. Ils rappelaient les hiéroglyphes.

Il y avait un train avant minuit, et il avait cessé de pleuvoir.

En buvant un café dans le bar de la gare, j'allumai une cigarette ; mes pensées voltigeaient maintenant parmi des volutes bleutées de fumée.

Je remis ma besace usée sur l'épaule et m'acheminai vers les quais qui brillaient à la tremblante lumière de la lune.

Dans l'obscurité de la nuit, ils semblaient être des escaliers confus. Des escaliers qui menaient au ciel.

Ce jour-là j'appris beaucoup de choses, mais surtout à comprendre la musique avec le sens de l'âme et à capter intuitivement les sons avec la mémoire du rêve, en parcourant la voie des émotions.

Musiques lointaines

Silence de forêts inventées et virginales sources
Colonnes de temples rongées et cendres de feux éteints
Lèvres brûlées
Des souvenirs dans le brouillard se confondent
dans le crépuscule
Jeux d'ombres et de lumière
Paupières mi-closes dans la respiration de l'attente
Dans le silence musiques lointaines
Doux est mon joug
Je vole, je cours, libre je me fonds avec les couleurs
de planètes lointaines
Moi, atome bleu dans l'immensité

Conclusion

D'un abîme d'impuissance et de profonde frustration, lentement et dans la solitude, j'ai recueilli à travers le prisme de l'imparfaite conscience humaine, les clartés lointaines d'une réalité inconcevablement extranéenne qui nous dépasse et nous domine en arrivant d'au-delà du ciel.

Toutes les expériences que j'ai vécues et que je vis encore n'ont pas été enfermées dans les pages de ce livre. Certaines, concernant la sphère la plus intime et la plus émotionnelle, font partie de mon inconfortable héritage intérieur et doivent être tues, puisqu'il n'existe pas de termes ou de langues qui puissent les rendre accessibles à la raison ; d'autres sont si inconciliables avec la perception que nous avons de la réalité qu'elles apparaîtraient folles, même si on ne voulait les concevoir qu'avec l'imagination.

Aujourd'hui comme hier, quoi qu'il en soit, je n'ai pas de certitude absolue, et en parcourant à l'envers l'inquiétant chemin de mes doutes, je ne sais pas répondre à plus de mille interrogations qui incessamment encore tourmentent mon existence.

Je suis convaincu que mes ravisseurs, ceux qui pénétrèrent dans mon esprit en une nuit de fin d'été, ne sont ni anges ni démons et que, selon la définition humaine, ils ne sont ni bons ni même méchants. Mais ensuite…

Pourquoi ai-je été enlevé ? Pourquoi moi ? Quel est le but ultime des mystérieux visiteurs ? Nous préparent-ils progressivement et génétiquement pour pouvoir concevoir les secrets de la création et vivre peut-être demain dans un monde nouveau ?

Leur action est peut-être la tentative de combattre les causes possibles qui conduiraient inévitablement la race humaine vers l'extinction ? Ou bien l'objectif, le motif véritable qui pousse les Seigneurs des étoiles jusqu'à nous, est-il à rechercher dans quelque chose que nous ne sommes pas en mesure de capter, de prévoir, pas même à travers toute notre imagination la plus vive ?

Des questions sans réponses pour le moment. Demain qui sait !

Mon unique certitude actuellement est que, en dépit de la menaçante vexation à laquelle j'ai été contraint pendant de si longues années, paradoxalement, je nourris vis-à-vis de Chama, Antharès, Dhara et des autres visiteurs venus du ciel, un profond sentiment d'attraction et de gratitude, car c'est à travers leurs voix que je me suis connu moi-même, c'est à travers leurs yeux que j'ai pu regarder dans le futur vers des mondes lointains.

Appendice

Parmi les phénomènes avec lesquels j'ai cohabité, il m'est arrivé souvent que des livres poussés par une main invisible se déplacent en tombant de la bibliothèque et s'ouvrent sur des pages déterminées. En en saisissant du regard des extraits et des paragraphes, ceux-ci me stimulaient pour réfléchir en m'amenant ensuite à développer des articles. "Le Monde qui viendra" (publié dans la revue suisse « Mutations »), *est né de cette façon-là.*

Le monde qui viendra

Dans cent ou mille ans, lorsque cette civilisation inévitablement connaîtra le limbe de l'oubli, quand des immenses catastrophes environnementales et technologiques auront balayé le dernier gêne mnémonique et que la désolation anéantira le souvenir, nous ne laisserons que bien peu ou même rien du tout pour témoigner de notre passage.

Une hypothétique civilisation du futur, surgie des débris et de la destruction qui concluront dramatiquement notre cycle, chercherait à grand-peine des réponses sur son propre passé, pour découvrir quelle race l'a précédée. Elle voudra comprendre les motifs du déclin et de la fin des cultures préexistantes à son origine.

Une foule d'explorateurs, archéologues, ethnologues et scientifiques en tous genres fouilleront parmi les ruines de

nos métropoles transformées en nécropoles par la négligence du temps et la boue des mers. Ils dénicheront et catalogueront des ustensiles et des débris de vaisselle, des vases en terre cuite, quelques sculptures de marbre et des bijoux; mais ils ne trouveront pas un seul ordinateur, ni même des disques optiques ou des lecteurs lasers. Ils ne verront pas une seule preuve de notre degré de civilisation technologique. Ils ne sauront jamais à combien et à quelles connaissances nous étions arrivés. Ils tenteront de deviner à quelles doctrines religieuses, à quels rites et fonctions sacrées nous étions habitués, ils chercheront à découvrir de quels dieux, et de combien, nous étions les fidèles. À travers une accumulation de débris et de vaisselle, ils réordonneront notre histoire de pères primitifs de la race humaine.

Certainement, quelque échantillon architectural les surprendra considérablement : les ruines d'une quelconque cathédrale, des tunnels creusés dans le sous-sol, dont la fonction originelle ne sera pas bien claire, de grandes plaines – nos modernes aéroports – probablement prises pour de vastes aires de culte en l'honneur d'une déité pas mieux identifiée. Pour le reste, rien de ce que notre dernier siècle a projeté vers le futur ne sera retrouvé. Les découvertes de la physique, de la médecine, les vols spatiaux, la biotechnologie, la cybernétique, disparaîtront avec notre fin, et il n'en restera pas de traces.

D'autre part, comment cela se pourrait-il ?

Toute notre existence est construite sur l'éphémère et sur le fugace, comme elle le fut dans le passé par nos ancêtres, par ceux qui nous précédèrent. Tout est destiné à changer, à se corrompre, et même notre ère de merveilles est destinée à s'effondrer dans un gouffre d'amnésie. Notre histoire, les événements de la fin du vingtième siècle qui ont tant fait notre orgueil et notre fierté, sont confiés à la mémoire collective de bibliothèques, de musées et d'énormes bases de données plutôt qu'à la mémoire individuelle si labile et incertaine.

Que resterait-il de toutes nos connaissances, du savoir académique, de l'art, des sciences si une inimaginable catastrophe devait s'abattre sur notre planète ? Comment pourraient se sauver, par exemple, quelques dizaines de siècles de civilisation d'un apocalyptique bouleversement naturel ? D'une chute gravitationnelle, de l'impact d'un corps céleste, d'une énième glaciation ou bien d'un conflit thermonucléaire ?

Que resterait-il après, lorsque quelques rescapés, la conscience horriblement mutilée, dramatiquement rongés par l'inévitable traumatisme psychologique, se retrouveraient dans l'obscurité de profondes et inhospitalières cavernes, projetés sur des cimes inaccessibles de glace et de silence, perdus dans une nouvelle genèse primordiale ?

Un compact-disque reste lisible à peu près douze, quinze ans en moyenne, s'il est conservé comme il se doit ; un CD-ROM dix, douze ans. Une pellicule cinématographique, un support magnétique ont une vie encore plus brève, et les livres seraient réduits en poussière en l'espace de quelques siècles. Que resterait-il de tout cela et d'autres choses encore : des énormes gratte-ciel, des ponts, des villes – après la tragédie ? Et surtout, que resterait-il après quelques millénaires, quand, une fois apaisée la furie destructrice, les orphelins de la civilisation, triomphant de leur terreur immémoriale, commenceraient à remonter à la surface, à redescendre des montagnes après avoir quitté l'obscurité des cavernes dans lesquelles leurs ancêtres avaient trouvé refuge en échappant à la mort ?

Ils seraient les fils de l'oubli. Dépourvus de tout souvenir, ils erreraient sur une terre primordiale sans passé, sans aucune identité culturelle. Un peuple errant qui commencera lentement à reconstruire après avoir été précipité dans la barbarie, en puisant dans des légendes nébuleuses, en cherchant à travers les voiles épais des mythes nés parmi les ombres humides de tanières souterraines…

D'autres siècles, de lents millénaires passeraient dans la lente remontée vers des formes de civilisation supérieures. D'abord des tribus rendues cruelles et abruties par la lutte pour la survie, puis des empires, des peuples guerriers.

Des rites cruels et sanguinaires naissent pour conjurer le terrible châtiment des Dieux, ils fleurissent des songes horribles enfermés dans la mémoire collective atavique ensevelie par mille horreurs et maléfiques superstitions. Des prêtres et des savants, forgés par l'obscurantisme et par la nécessité de créer une identité ancestrale, extraient d'étranges symboles des légendes, tissent des poèmes et des splendeurs à partir d'antiques épopées. Du mythe naît le mythe et, des souvenirs fragmentaires, les aventures légendaires et glorieuses des Pères.

On redécouvre ainsi le besoin de transmettre son histoire, de perpétuer le lien subtil qui unit au monde des vivants. Comme pour conjurer la dissolution vers laquelle conduit la mort, dimension crainte puisqu'inconnaissable, on sacralise la conquête d'une éternité impossible qui passe à travers le mystère. La tradition magique, le savoir initiatique sont maintenant transmis de génération en génération afin que survive l'âme d'un peuple.

L'antique savoir se transmet en secret et de manière orale, puis se forge un code des signes, on grave des tablettes d'argile et de métal, des éléments beaucoup plus durables auxquels confier les secrets en voyage vers le futur, vers la postérité. On réinvente l'écriture, art divin, instrument de civilisation et de progrès. Des tablettes d'argile, des céramiques gravées, des papyrus écrits avec des teintures végétales et des stèles de granit… Cela est resté.

Non pas les oeuvres technologiques et raffinées de l'antique civilisation qui nous a précédés, mais les restes primitifs de peuples qui lui succédèrent.

La misérable épave d'une civilisation naufragée dans l'oubli est arrivée jusqu'à nous à travers les légendaires élucubrations

de peuples privés de mémoire, d'êtres rendus fous par un drame planétaire.

Entre nous et la splendeur antique : la préhistoire, l'ardue remontée de ceux qui survécurent à la fin de la civilisation, laquelle peut-être, ayant atteint des sommets d'inimaginables conquêtes technologiques et de connaissance, aurait pu nous raconter le début de toutes choses. Pareillement, notre civilisation ne laissera pas de traces de son passage, mais la race qui lui succédera trouvera les traces de notre future préhistoire.

Les templiers, le Graal et les crânes de cristal

L'archéologie orthodoxe et les académiciens nous enseignent que l'écriture est une invention sumérienne remontant à 5000 ans et on nous dit même, depuis deux siècles, que les Sumériens sont les témoins de la première véritable civilisation. Mais s'il n'en était pas ainsi ? Et si les Sumériens avaient « glané », comme le firent tant de cultures, les fragments d'une bien plus antique civilisation ? Des brouillards de l'amnésie ils pourraient avoir recueilli les souvenirs déformés du mythe, en les utilisant ensuite pour construire leur identité historique et en usurpant une gloire qu'ils ne connurent jamais. Peut-être les Égyptiens, les Chaldéens, les civilisations mésopotamiennes et les empires méso-américains, les Incas, les Aztèques, furent-ils les enfants dispersés, les frères orphelins d'une civilisation génitrice dont le souvenir se perdit dans le drame et l'angoisse d'une immense catastrophe cosmique.

Il y a la nouvelle relativement récente de deux chercheurs indiens – Jha et Rajaram – concernant le déchiffrage de fragments de terre cuite (découverts dans la vallée de l'Indus, au Pakistan) sur lesquels apparaissent gravés des signes qui représenteraient le prototype de l'écriture des Harappa, et qui remonteraient à une période de 5500 ans avant nous, donc cinq siècles avant les tablettes sumériennes. Je suis convaincu que des découvertes de ce genre devraient nous faire réfléchir. Nous devrions réussir

à admettre avec humilité que nous ne connaissons rien ou presque de notre passé et que seule l'arrogance intellectuelle nous empêche d'apercevoir les éléments à travers lesquels nous pourrions reconstruire et ramener à la lumière une genèse de la civilisation bien plus complexe et agencée.

Un dense maquis de mystères entoure notre passé, un épais manteau d'énigmes stagne sur les origines de l'humanité.

Quel fut le terrible secret à l'origine de la persécution des Templiers ? Quelles sont ses relations avec le Saint Graal ?

Que découvrirent-ils en Terre Sainte ? Que cherchaient-ils dans le temple de Salomon ? Peut-être trouvèrent-ils l'antique science, la sagesse obscure et terrible des Titans ? Est-ce que ce fut cela – ou encore autre chose – qui leur permit d'édifier des cathédrales dans toute l'Europe, ces gigantesques oeuvres architecturales de formes inconnues basées sur les règles de la géométrie sacrée et de l'art magique ?

Quelle connexion lia leurs mystères aux rituels celtiques et aux allégories profuses dans la Quête du Graal racontée par Chrétien de Troyes ? En quelle mesure le Christianisme plagia-t-il les antiques légendes païennes ? En quelle mesure le paganisme influença-t-il le catholicisme ?

Des questions sans réponses, parfois avec beaucoup, avec trop de réponses. Des mystères intemporels… Sur notre passé des voiles noirs sous lesquels seulement l'inertie et la paresse humaine nous empêchent de devenir fous.

Quels événements relièrent les Templiers, l'Église de Rome et un humble curé français de la fin du XIX^{e} siècle ?

Quel terrifiant secret généra chez les peuples méso-américains la nécessité de célébrer des cultes féroces et sanguinaires ? Il y avait peut-être, dans le gène ancestral de leur mémoire, adultérée par les siècles et par les mythes, un drame apocalyptique ?

Un événement traumatisant fut certainement à l'origine de leur phobie la plus exacerbée. Ils craignaient que le Soleil

puisse s'arrêter dans le ciel pour ensuite changer de cours et être précipité sur la Terre. Quelle vision hallucinante avait pu créer une semblable cosmogonie, sinon un réel événement catastrophique ?

Quelle signification ont les milliers de pierres gravées représentant des scènes impossibles, comme des hommes avec de gigantesques sauriens du Crétacé, quand une science « exacte » et rassurante nous enseigne que les dinosaures s'éteignirent avant l'avènement du premier hominidé ?

Il convient ici de faire un bref voyage dans le temps et de retourner à l'année 1960, lorsqu'en raison d'un glissement de terrain le fleuve Ica déborda à Ocucaje, au Pérou, et que des milliers de pétroglyphes furent ramenés à la lumière par la furie des eaux.

À l'époque, les experts qualifièrent hâtivement ces pièces de faux archéologiques. Aujourd'hui, grâce à la pétrographie et aux examens au microscope de minéralogie auxquels elles ont été soumises, nous savons qu'elles présentent des gravures très précises dépourvues des typiques bavures causées par des ustensiles permettant de graver et gratter ; la profondeur de ces gravures est constante sur tous les traits des dessins et, en outre, les pierres montrent une oxydation homogène à l'intérieur même des sillons gravés telle qu'elle exclut un vieillissement artificiel. Les pierres Ica et d'autres pièces, comme les empreintes humaines imprimées dans la roche avec des fossiles de dinosaures, remonteraient à environ soixante-quinze millions d'années.

Nous sommes probablement arrivés au carrefour à partir duquel nous devons choisir notre chemin pour le futur. L'histoire de l'humanité doit-elle être réécrite ? Je suis fermement convaincu que oui.

Dans les pierres Ica fut-il enregistré un message dirigé vers la postérité ?

Les pétroglyphes sont une forme de communication, un langage à travers lequel une antique civilisation tenta de nous révéler quelque chose. Évidemment, n'importe quel type d'écriture traditionnelle risquait de ne pas être compris, alors qu'un message idéographique gravé dans la roche pouvait défier le mépris du temps, traverser des millions d'années et arriver jusqu'à nous en en simplifiant l'interprétation.

Peut-être une civilisation évoluée au-delà de toute imagination possible, vécue à l'ère des grands reptiles, passa-t-elle à travers un cataclysme. Décimés et dépourvus de tous moyens technologiques, les survivants plongèrent dans la barbarie, retournèrent se cacher dans les cavernes, et avant que le dernier éclat de mémoire lucide ne fût enveloppé par la fièvre de l'oubli, ils gravèrent leur histoire et leur drame sur des galets de roche, des pages silencieuses de pierre, confiées à l'inconnu océan du temps.

Quel fut le secret qu'une obscure civilisation chercha à nous transmettre ? Ces hommes étaient peut-être les mythiques Atlantes ? D'où venait leur savoir… peut-être du ciel, des étoiles vers lesquelles toutes les légendes semblent nous conduire ?

Leur savoir, leur science avaient-ils vraiment atteint des niveaux pour nous inconcevables ? Connaissaient-ils l'origine de la vie, possédaient-ils les secrets de l'univers ?

Si nous arrivions à lire, à déchiffrer l'archaïque héritage qui, encore aujourd'hui, gît parmi des tas de poussière et des déserts d'arrogance, pourrions-nous réussir à dévoiler l'énigme de la genèse humaine ?

Peut-être la clé est-elle dans les pierres ? L'instrument qui nous permettra de recouvrer la mémoire ancestrale est-il gravé sur des pierres muettes, parmi mille symboles incompréhensibles et obscurs ? Aux symboles furent confiés les derniers rêves d'une civilisation glorieuse et fière alors que montait le cauchemar du gouffre grand ouvert sur la préhistoire qui dévastait tout.

Peut-être est-ce dans les symboles que nous devons chercher.

Quel fut le bouleversant secret possédé par les Templiers ? Il est possible d'émettre l'hypothèse qu'ils aient trouvé des témoignages d'un temps très lointain, qu'ils aient découvert de terribles vérités oubliées. Est-ce que ce fut cela qui décréta leur fin ?

S'il en était ainsi, il serait évident de déduire que les dogmes, sur lesquels trônait le pouvoir temporel de notre sainte Mère l'Église pouvaient s'effriter de façon inquiétante. Les Chevaliers du Temple détenaient peut-être des informations dangereuses qui auraient pu la mettre en péril. Si cela avait été su, les piliers mêmes des royaumes de l'Orient et de l'Occident se seraient effondrés.

Supposons que ce qui avait été découvert par les moines guerriers dans le temple de Salomon pouvait démontrer que des personnages comme Moïse, Noé, Aaron, etc. n'étaient autres que des personnages légendaires, des ombres perdues dans les plis de sagas nébuleuses sur lesquelles les Israélites d'abord et le Christianisme ensuite, avaient construit la doctrine et la genèse qui leur manquaient. Supposons qu'ils avaient trouvé l'exégèse cosmogonique qui se conjuguait mal avec le mythe de la création et le développement de la religion qui s'ensuivit : nous comprendrions probablement le motif premier pour lequel les Templiers furent accusés d'hérésie, persécutés et exterminés.

« **Celui qui sait se tait...** » Ainsi le répète la tradition initiatique, et les Templiers furent des maîtres du silence. « **Seul celui qui connaît la vérité peut réaliser le changement** », et les Chevaliers du Temple furent des maîtres en cela aussi. Non seulement ils voilèrent de silence ce qu'ils avaient découvert, mais ils en devinrent les saints gardiens, plongeant la connaissance possédée dans un creuset d'allégories et de symboles, afin que jamais des mains profanes ne puissent y saisir le Feu Antique. Afin que le secret reste un secret, dans le Temple il existait peu de

règles écrites, dont la lecture était réservée aux seuls dignitaires ; parmi les Chevaliers, nombreux furent ceux qui n'en eurent jamais connaissance. Gausserand de Monpézat, chevalier de l'Ordre interrogé lors du procès, put dire : « **Nous avons trois articles** (règles opératives) **que personne ne connaîtra jamais, à part Dieu, le diable et les Maîtres.** »

Donc, que cherchaient dans les étables du palais du roi Baudouin II, construit sur le temple de Salomon, Hugues de Payns et huit de ses confrères ? Après neuf années de fouilles et d'incessantes recherches, que trouvèrent-ils ? Le Saint Graal ? Un trésor caché ? Ou bien… l'Arche ? L'Arche d'alliance : la trouvèrent-ils ? Il est certain qu'au mois de janvier 1128, soit neuf ans après ce 21 juin 1118, les neuf chevaliers retournent en France. Et voici que soudain, comme des fleurs de pierre, se dressent fortes et puissantes les cathédrales gothiques.

Des Cathédrales, des Pyramides et encore des secrets

Arrivés à ce point, il nous faut descendre dans les souterrains des symboles, nous devons affronter les pièges du voile et les gardiens ténébreux. À l'aide de notre pensée, nous devrons enquêter sur les landes mystérieuses des allégories et en réinterpréter les signes, puisque c'est dans les symboles qu'est enfermé le sens psychique et biologique de l'histoire humaine. Les symboles sont des éléments réels, ils sont l'écriture de l'univers.

Ce que fut réellement l'Arche, nous ne le savons pas ; nous ne savons pas non plus à quoi elle servait. Nous pouvons seulement supposer que le secret le plus effrayant y était enfermé. Dans les manuscrits de la Mer Morte, on y fait ésotériquement allusion comme à la « Force = ÉNERGIE ». Il ne doit pas s'agir d'une arme – autrement elle aurait été utilisée contre Nabuchodonosor et ses troupes en 587 av. J.-C. –, mais plutôt d'une connaissance

magique qui trouve sa plus grande application à l'intérieur de l'homme. La Gloire du Seigneur, la connaissance absolue, peut-être une équation alchimique dont le secret est transmis à travers des éons de temps sur des tables de pierre. En effet, la Bible nous dit qu'en elle était contenue la Loi : les tables des dix commandements reçus par Moïse sur le Sinaï. Un ordinateur ? Des archives psychiques programmées cachées par une archaïque civilisation ?

D'autres mystères, d'autres implacables symboles prennent vie en surgissant d'obscurs horizons.

En 1924, dans l'arrière-pays de l'actuel Belize, entre le Guatemala et la mer des Caraïbes, une expédition anglaise dirigée par Frederick Albert Mitchell Hedges, découvrit, après de nombreuses vicissitudes, une antique cité ensevelie dans la végétation. La ville fut appelée Lubaantum – lieu où tomba la pierre céleste – (référence à un impact planétaire ?) comme était appelée autrefois la zone par les communautés mayas des alentours.

Le site se révélait, à travers l'architecture et les techniques de construction, comme étant inca et s'étendait sur une superficie de plus de 15 000 km^2 avec des pyramides, des palais, des tumulus et des souterrains. Les fouilles qui se prolongèrent pendant des années amenèrent à un après-midi étouffant de chaleur pendant lequel la fille adoptive adolescente de Hedges, Anna, ayant grimpé au sommet d'un temple périlleux vit parmi les ruines en bas dans un trou profond quelque chose qui brillait en reflétant la lumière du soleil. La jeune fille avertit immédiatement son père qui fit commencer les fouilles.

Après quelques semaines de travail acharné, au moment où le trou profond fut suffisamment large, Anna y fut descendue. Quand elle remonta à la surface, elle tenait entre ses mains une des plus extraordinaires pièces de l'histoire de l'archéologie : un crâne de cristal extrêmement pur. Un crâne entièrement en cristal de roche, haut de 13 centimètres, profond de 18 et pesant

5 kilos (déjà ses mesures pourraient cacher un autre message ésotérique).

Le cristal de roche ou quartz hyalin, défini aussi comme roche de glace, possède une dureté remarquable (il peut être travaillé avec une pointe de diamant), résiste à l'usure du temps et a de formidables propriétés piézoélectriques (capacité de déformations oscillatoires en principe d'un champ électrique altéré avec la faculté de fournir de l'électricité suite à une action mécanique).

Le cristal de roche, en vertu des oscillations à fréquences constantes, de la possibilité de conserver l'électricité et d'émettre des impulsions, est à la base de notre technologie moderne, des montres à quartz aux microchips des ordinateurs. En effet, de petits cristaux de silice (circuits intégrés) sont la mémoire des élaborateurs électroniques modernes. Par association, je ne peux pas ne pas me poser la question : et si c'était un accumulateur mnémonique ? Si le crâne fonctionnait comme un ensemble de circuits intégrés ?

Bien sûr nous ne connaissons pas le commutateur indispensable pour lire les données mémorisées en lui, ou peut-être que oui… L'Arche ! Ne fut-il pas transmis que la Gloire du Seigneur se manifestait à travers elle ? Que le Seigneur Dieu parlait à son peuple à travers l'Arche d'alliance ? Cela pourrait être… mais nous devons chercher encore, et nous le ferons à travers les nombres et les cartes des Tarots, cartes souvent utilisées par les initiés qui s'en servaient pour cacher certains secrets.

Avant, cependant, il est utile de rappeler que les Mayas appelaient ce crâne avec une vénération craintive : le Crâne qui parle.

Essayons donc de lire les symboles cachés dans les nombres tirés du crâne de cristal, 13, 18, 5.

Il est avant tout nécessaire de trouver dans quelle « maison » engager le processus de lecture, et pour ce faire il faudra prendre

entre eux le 13, le 5 et le 18. Donc 13 + 5 + 18 = (36) 3 + 6 = 9.

L'arcane des tarots n° 9 est l'Hermite (la réflexion). Or, considérons sous cet auspice ce qui suit : le 13 représente la Divinité manifestée ou bien le principe individuel (1) pénétré par la connaissance (gnose) exprimée par le (3). Selon une légende maya, les crânes cachés étaient au nombre de treize ; 13 furent Jésus et ses disciples, encore 13 devient la formation des 12 étoiles autour de la tête de la Vierge Marie, et 13 sont les corps célestes du système solaire, toujours en incluant notre astre et même si la science officielle n'a pas encore retrouvé les trois planètes restantes.

Le treize dans les Tarots est représenté par l'arcane de la Mort, c'est-à-dire la métamorphose. Le 5 représente la renaissance, et dans les Tarots, il prend l'image du Pape : la responsabilité, alors que le 18 est la Lune, la tromperie.

Le message tiré de la lecture symbolique est le suivant : **Les douze se transformeront en sagesse quand ils trouveront le premier** (chose qui advint pour les apôtres appelés par Jésus, ce qui laisse supposer que lui-même accomplit une action magique programmée ou plutôt prédestinée, un rituel initiatique dont l'origine précède l'avènement lui-même), et cela adviendra seulement lorsque l'homme, à travers une mort-renaissance intérieure, prendra ses responsabilités (une transformation de conscience). Jusqu'à ce jour-là, tout sera tromperie (tout sera dominé par les apparences, et les secrets de l'univers voilés par le mystère).

À ce stade, il est légitime d'avoir l'intuition que les crânes (au pluriel, parce que celui découvert au pied de la pyramide Inca n'est pas le seul ; d'autres furent retrouvés dans des lieux différents : et aujourd'hui il semble qu'il en existe au moins six) sont les messagers occultes provenant du passé, et les Templiers les dépositaires et les gardiens du grand secret. Concernant les propriétés du cristal de roche, le choix du matériau qui les

compose paraît clair ; mais pourquoi fut-il choisi de leur donner la forme sous laquelle ils sont arrivés jusqu'à nous ? Au moins pour deux raisons reliées entre elles : la première est purement symbolique. Le crâne est par antonomase le symbole de la vie et de la mort ; il s'élève à la royauté divine en tant que réceptacle du cerveau – et donc de l'intellect –, et c'est pourquoi il a souvent été associé à des cultes et à des rituels, même sanglants. La seconde raison réside précisément dans le fait que, considéré comme sacré, le crâne aurait pu traverser les millénaires indemne de tout risque de destruction.

Évidemment, je suis convaincu que pendant le passage du temps quelqu'un qui savait est resté comme gardien du secret, et en même temps, quand la situation devenait propice, en des moments particuliers de l'histoire humaine, ce quelqu'un a fait en sorte de transférer la connaissance à de nouveaux gardiens. Des initiés qui opéraient et opèrent invisiblement, transmettaient la « vérité » à qui s'en était rendu digne, afin qu'on n'en perde pas la mémoire. Cela est arrivé et continue d'arriver. Depuis des temps immémoriaux, cela s'est produit en Égypte, au Pérou et dans d'autres endroits du monde. À chaque époque, infatigablement on a transmis la connaissance antique, dans l'attente du jour où tout pourra être dévoilé.

Cela advint en Palestine : le Maître apparut, il choisit les hommes et en fit les gardiens. Puis il les envoya par le monde afin qu'ils puissent transmettre à travers les siècles la Divine Sagesse. Quand vint le temps du destin, il fut crucifié sur la colline du « Golgotha », qui veut dire crâne.

Il est très improbable qu'il s'agisse seulement de coïncidence, comme il est absurde de penser que soient des coïncidences, celles qui nous amènent à Rennes-le-Château… Mais encore un coup d'oeil aux nombres du crâne. Par une opération de géométrie sacrée, insérons le 5 dans le 13 et nous obtiendrons le 18, c'est-à-dire l'occultation de ce qu'on ne doit pas savoir. Les deux points centraux convergeront en révélant le double

visage de l'oeuvre alchimique : le blanc et le noir, l'albédo et la nigredo, la partie ésotérique et la partie exotérique. Ce qui est, et ce qui doit apparaître.

Insérons deux triangles avec les sommets renversés, l'un vers le bas (l'invisible dans le visible), et l'autre vers le haut (le visible dans l'invisible) : nous obtiendrons le symbole de Salomon, l'un des Rois pêcheurs, le mage, le prêtre guerrier gardien de l'Arche.

Le Graal et les Chevaliers de la Table Ronde

Si l'Arche était le processeur avec lequel on peut lire les informations mémorisées dans les crânes de cristal, que pourrait être le Graal cherché par les Templiers et par les chevaliers du roi Arthur ?

La coupe contenant le sang du Christ comme il nous a été transmis, ou un autre voile jeté sur l'antique sagesse ?

Si dans le sang il y avait la référence à la descendance divine et par conséquent à la génétique particulière contenue à l'intérieur de lui, nous serions obligés de comprendre que la coupe contenant le sang du Christ n'est autre que le corps physique lui-même de Jésus. Et c'est précisément ce que je pense.

Qu'est-ce qui se cache dans le récit de la « Quête » ? Quelle autre allégorie est cachée dans la saga des chevaliers de la Table Ronde ? Peut-être la descendance des Seigneurs des étoiles est-elle reliée à un particulier code génétique ?

Il existe une stupéfiante similitude entre Jésus, ses disciples et le mythe arthurien. En dehors du nombre ésotérique de 12+1 que l'on rencontre dans les Chevaliers du royaume de Camelot, dans la légende de la Table Ronde on évoque un Roi blessé ou aussi un Roi pêcheur. Eh bien, le Nazaréen – peut-être par dérision et puisque parmi ses disciples il y en avait certains qui vivaient de la pêche sur le lac de Tibériade – était désigné comme le « roi des pêcheurs ». Une autre coïncidence éclairante est sans

doute la métaphore entre le personnage de Marie-Madeleine et l'épouse d'Arthur, Guenièvre, et encore entre Judas l'Iscariote et Perceval-Lancelot, tous deux réunis par le destin qui leur donnera l'infamie par laquelle on se souviendra d'eux : la trahison.

Judas trahit son propre Maître Roi, Lancelot fera de même avec son propre Roi Maître, et même si la tromperie envers son souverain semble apparemment de nature différente, elle est consommée en vérité par un même mouvement de passion. Judas est un zélote fondamentaliste, il aime son peuple et vit dans l'espérance que Jésus le Messie se décide à guider Israël contre l'envahisseur romain. Lancelot connaît l'impossibilité de la part d'Arthur d'engendrer un héritier pour son royaume : le roi est stérile ou impuissant, et à sa mort le royaume lui-même deviendra stérile et malade. D'où la décision de « connaître » Guenièvre et de concevoir avec elle le successeur du royaume… L'explication d'une telle « opération » réside probablement dans le fait qu'Arthur, né des amours impures entre Uther Pendragon et la reine Igerne, n'aurait pu perpétuer la lignée de sang ou dynastie divine liée au Roi David de la Bible. Voici la nécessité de régénérer la descendance à travers une purification génétique, et c'est dans ce but qu'est désigné Lancelot qui engendrera Galaad.

À cause, malheureusement, des connotations catholiques que prendront chez les Cisterciens des valeurs de pureté et de sainteté extrêmement fanatiques, l'obscurité qui entoure le mythe devient encore plus dense nous empêchant d'apercevoir dans la tradition initiatique, ainsi viciée, le message fulgurant venu du passé. D'autres mythes, d'autres traditions sont tombés à travers la corruption de l'assimilation. Tout ce que la Mère Église considérait comme païen et démoniaque, quand elle n'arrivait pas à l'extirper, était amalgamé et obscurci.

C'est pour cette raison que nous trouvons souvent des fragments de conscience atavique humiliés ; c'est pour cela

que de très anciennes vérités arrivent à nous déformées et incompréhensibles.

À cause de cela, de nobles réalités et des connaissances royales glissent vers de banales trahisons à connotation sexuelle (voir Lancelot et Guenièvre), alors que les allégories de tradition alchimique, comme Apollon tuant le serpent Python, sont transposées dans d'autres figures du christianisme, comme saint Michel victorieux du Dragon.

À ce stade, il n'est pas possible de passer sous silence l'élément féminin du Graal.

C'est une coupe, et dans l'optique christianisée, elle contient le sang du Christ… donc elle représente Marie, mère de Jésus ! Le Graal incarne la **déesse-mère Isis**, le giron de la déesse archaïque. Isis ou Iside est l'âme primordiale, la partie féminine en tout être ; donc, elle est aussi Jésus, le récipient mystique de toute genèse : « **Je suis dans le Père comme le Père est en moi…** » (Jean 14-11) En Lui se manifeste pur et sans tache l'ADN divin qui devra se transmettre intègre jusqu'à la fin des temps. Donc, il faut que la Mère-Amante devienne l'Amante-Mère. Il est nécessaire que la Vierge Marie, le blanc de l'albédo, la mère qui le généra, soit transfigurée dans la nigredo, la Servante-coupe dans laquelle perpétuer la descendance.

Marie de Magdala est la Fée archaïque, la prêtresse des mystères futurs, celle qui contiendra le sang du Christ et la mémoire Cosmique de la genèse universelle.

C'est elle l'épouse mère !

Dans l'iconographie classique, Marie-Madeleine s'habille en noir et porte un manteau rouge, ou bien, comme dans de nombreuses peintures, sous sa tunique noire elle en porte une rouge, signe de sa dignité sacerdotale ; probablement, comme Jésus, elle appartenait à l'ancienne secte des Naziréï. Naziréo dérive de « Netzah », figure associée à la lunaire Isis égyptienne, et ceux qui appartenaient à la secte portaient des tuniques noires.

Madeleine trouve son étymologie dans Magdalha, « Tour », et justement Marie-Madeleine était souvent désignée par les Templiers comme la Mère du Graal et épouse du Messie.

Est-ce que ce sont là les symboles qui nous permettront de la rencontrer parmi les ombres du mystère ? Est-ce que c'est sur ces allégories archaïques, sur cette liturgie magique que se greffe, à un moment historique donné, la dévotion populaire aux **Vierges noires** ? La vénération pour Notre-Dame des cathédrales gothiques ? Ce n'est pas pour rien que Chartres, lieu de rassemblement des Druides, possède la plus belle cathédrale gothique et la plus fameuse Vierge noire ; et ce n'est pas par hasard que la célèbre Vierge noire d'Aix-en-Provence se trouve dans l'église de la Madeleine.

Le Dieu des Templiers et la Tour Davidique

Voici l'histoire du secret jamais révélé de l'abbé Bérenger Saunière qui, en 1885, devint curé dans l'église de la Madeleine à Rennes-le-Château, petit village de campagne perché sur la colline du Languedoc français, aux pieds des Pyrénées orientales.

Peu après son arrivée, pendant les travaux de restauration dans l'église, sous l'autel de pierre, Saunière trouva des antiques et hermétiques parchemins, et quelque chose d'autre dont on n'a cependant que de vagues informations. Après s'être rendu à Paris dans le but de les faire déchiffrer, le pauvre curé devint soudain très riche. Il commença à dépenser d'énormes sommes, d'abord pour l'acquisition de terrains, ensuite pour construire la villa Béthanie et la tour de Magdala. De l'argent fut encore dépensé pour du mobilier de grande valeur et d'innombrables voyages. Certains pensèrent qu'il avait trouvé un fabuleux trésor, et étant donné que le bourg était à une distance de quelques kilomètres du Château de Blanchefort qui avait autrefois appartenu aux Templiers, on crut que le curé avait découvert les richesses cachées par les Chevaliers du Temple.

L'abbé Saunière ne révéla jamais le secret d'une telle richesse, ni même ce qu'il avait trouvé en fouillant la nuit dans le cimetière attenant à l'église. Le mystère descendit avec lui dans la tombe le 22 janvier 1917; la mort le saisit soudain et apparemment en parfaite santé, quelques jours après la visite d'une mystérieuse femme en noir qui lui avait remis un cercueil. Comme sa soudaine et énorme richesse, la mort de Bérenger Saunière, abbé de Rennes-le-Château, resta enveloppée de mystère, inquiétante et impénétrable.

Saunière trouva-t-il réellement des parchemins? Et quel occulte message y déchiffra-t-il?

Le curé s'enrichit-il en faisant chanter notre Sainte-Mère l'Église, en menaçant de rendre publique une vérité dérangeante? Et que pouvait-il y avoir de si « dangereux » qui puisse contraindre le Vatican à en subir le chantage en payant le prix du silence?

Saunière avait peut-être découvert le trésor des Cathares, les Albigeois qui, au XIII[e] siècle, s'étaient réfugiés à Montségur avant d'être massacrés par l'Église de Rome? Les routes du monde sont parsemées de ces symboles et d'autres, de mystères et de vérités cachées, profondément inscrits en un message silencieux et immanent, placé pour voiler notre ciel quotidien, peut-être depuis le commencement des temps.

La quête du Graal nous a laissé une lance, une tête coupée et un Roi blessé. La lance, symbole phallique ou instrument psychique avec lequel vaincre les limitations spatio-temporelles?

La tête coupée, allégorie de l'homme privé de sa mémoire cosmique (le Crâne) ou grotesque parodie de la mort comme caducité humaine?

Le Roi blessé, métaphore des faiblesses de l'homme ou bien référence à l'initiation occulte par laquelle régénérer le monde?

Mais pendant que nous attendons qu'un rayon de lumière rende charitablement moins profondes les ténèbres autour de

nous, regardons vers l'église. Sur le terrain utilisé par François Bérenger Saunière pour construire un Calvaire, nous trouvons gravées dans la roche une rose (claire évocation à la décoration des Rose+Croix) et une inscription : **Christus A.O.M.P.S. Defendit.** (*Christus Ab Omni Malo Populum Suum Defendit.* Ndt : « Le Christ Contre Tout Mal Son Peuple Défend »). C'est une des nombreuses hypothèses avancées pour déchiffrer l'énigmatique écrit ; opinion que je ne partage pas du tout, puisqu'à travers de longues et solitaires recherches je suis arrivé à la conclusion qu'il doit se lire comme suit : **Christus Ab Operi Memoris Patris Secretum Defendit.** C'est-à-dire « le Christ de l'Oeuvre le Secret du Père de la Mémoire Défend. » Claire référence à un ancestral secret concernant notre origine. Quoi qu'il en soit, c'est à l'intérieur de l'église, consacrée et dédiée à Marie-Madeleine en 1089, qu'un univers entier d'allégorie et de mystère nous attend.

C'est le gardien du seuil, le terrible gardien antique : c'est Asmodée, « le halètement de Dieu », ou plutôt « le brûlant souffle de Dieu ». C'est peut-être Baphomet lui-même, l'idole Templière, la tête androgyne des moines guerriers. Il soutient le bénitier dans l'église de la Madeleine et scrute avec des yeux de flamme.

En entrant, sur la gauche, nous trouvons la statue d'Asmodée, le diable qui, selon la légende, servait Salomon en portant l'eau pendant qu'il faisait construire le Temple de Jérusalem, et qui ensuite resta comme garde du trésor. Le bénitier soutenu par Asmodée a la forme d'un coquillage et est surmonté de quatre anges posés sur deux salamandres.

La salamandre est traditionnellement rapprochée du mythique Phénix qui ressurgit de ses propres cendres : c'est le symbole de la pierre philosophale, le soufre alchimique. Les quatre anges pourraient représenter les quatre forces élémentales : l'eau, le feu, la terre, l'air. Devant, près des fonts baptismaux, est placée la statue de Jésus, laquelle, comme celle

d'Asmodée, tourne son regard en bas vers le parterre, une combinaison à échiquier composée de 64 petites dalles alternées de blanc et de noir.

Il faut aussi rappeler que le mythe archaïque désigne Asmodée comme le premier-né dans l'union d'Adam et de Lilith, la noire Déesse-Mère primordiale…

Un autre détail d'un extrême intérêt est la disposition de certaines statues voulue par l'abbé lui-même.

Toutes regardent vers le sol : sainte Germaine, saint Roch, saint Antoine l'ermite, saint Antoine de Padoue, saint Luc l'évangéliste et Marie-Madeleine avec une amphore dans les mains, un crâne et un livre ouvert, symbole du secret dévoilé.

Or, si on lit les initiales de chaque statue (Germaine, Roch, Antoine, Antoine, Luc), en enlevant Madeleine qui le tient entre les mains, on obtient GRAAL. Stupéfiant. Et encore : sous l'autel, dans un bas-relief, est représentée Marie-Madeleine qui regarde une croix de laquelle sort un bourgeon, à côté d'elle de nouveau un livre ouvert, encore un crâne et un pommier, le tout sur fond de Rennes-le-Château. Or, si pour le catholicisme le pommier représente la connaissance et fait allusion au péché originel, il ne faut pas oublier que pour la religion celtique le pommier et ses fruits représentent le savoir transmis.

Encore des questions !

Une succession d'indices aussi nets peut-elle être due au hasard ? Est-ce que cela peut être considéré comme le fruit du hasard, une architecture symbolique aussi précise et méticuleuse à Rennes-le-Château ? (Il est à noter que je n'ai pas ici mis en évidence tous les symboles présents sur ce site-là)

Je doute fortement que de telles allégories puissent être seulement des coïncidences fortuites, et même, je suis plus que jamais convaincu de l'intentionnalité de l'action de la part de quelqu'un qui, dans l'ombre, pendant des siècles, peut-être pendant des millions d'années, a structuré un code idiomatique

afin de transmettre dans le temps une vérité absolue. Une vérité que ni l'histoire ni l'archéologie ne pourront jamais dévoiler complètement.

Peut-être les choses dites par Jésus ont-elles été elles-mêmes estropiées ou cachées, et encore aujourd'hui certains craignent que l'antique connaissance puisse retourner à la vie en libérant l'homme des mille esclavages des peurs et de l'ignorance.

Quelque part, dans des souterrains inaccessibles ou des archives poussiéreuses gisent des papyrus, des tablettes d'argile et des crânes de cristal. Quelque part dans l'obscurité est cachée l'Arche, afin que le passé ne dévoile pas ses secrets, détruisant le monde édifié sur des piliers de mensonges et d'atrocités.

Peut-être celui qui détient le pouvoir a-t-il toujours craint qu'un message venu de loin puisse traverser les consciences, craignant le jour où, une fois activée l'Arche, les crânes commenceront à « parler », racontant la véritable histoire de l'humanité.

Je crois que ce jour est sur le point d'arriver.

M.C. Jhlos

Post-Scriptum

J'ai longtemps réfléchi, écrasé par le doute, avant de décider d'inclure les pages qui suivent, dans la crainte que le récit des signes, des nombreuses visions en état de veille et des oniriques prévisions des événements futurs – qui, avec une assiduité régulière, m'arrivaient de mystérieuses intelligences extra-planétaires, et qui ensuite inévitablement se réalisaient en se dévoilant dans des événements stupéfiants ou des catastrophes terrifiantes –, put en quelque sorte arriver au lecteur vide de sens. Je pense que raconter des présages lorsque ceux-ci se sont déjà avérés serait banal et ridicule sans preuves à l'appui.

Après une difficile évaluation je me suis persuadé qu'au moins un des cas parmi tous les autres, méritait d'être raconté. Non seulement parce qu'il pourrait en l'occurrence être soutenu dans son authenticité, corroboré comme il l'est dans les circonstances qui le virent surgir par multiples témoignages, mais parce que d'une certaine façon l'événement pressenti marquait pour l'humanité un état « ultime ». L'accélération d'un processus criminel et ignoble par lequel, selon un plan bien précis de la part d'un pouvoir occulte, on parviendrait à soustraire toute liberté aux êtres de cette planète.

Comme il me l'a été plusieurs fois suggéré par les seigneurs des étoiles, ce sommet secret, en serrant le monde dans une mâchoire de haine et de terreur, atteindrait son but de priver l'individu de tout pouvoir de décision et de l'anéantir dans sa

dignité d'être pensant en le contraignant à un esclavage total et incontesté.

À peu près une semaine avant le 11 septembre 2001 je m'écroulai, comme cela m'était déjà arrivé d'autres fois et m'arrive encore, dans un état de mal-être global et d'extrême tension psychique. En proie à une nervosité croissante, je commençai à recevoir dans mon cerveau d'étranges présages.

Des pensées et des visions étrangères occupèrent mon esprit, et sous un commandement impératif et silencieux, je fus conduit à chercher fébrilement un livre : *Les Prophéties de Michel de Nostredame*. Comme dans un état de transe induite, je me rappelle avoir feuilleté rapidement les pages grises du vieux volume puis, comme si j'avais su où et quoi chercher, en choisissant mécaniquement sans critères apparents certains quatrains, je les recopiai sur une feuille. Dans les jours qui suivirent, je me retrouvai à relire souvent ce que j'avais extrait et transcrit d'une graphie inquiète : si j'avais dû donner à ce moment-là une explication logique à mon comportement irrationnel ou à l'utilité d'un tel acte, cela m'aurait été impossible… mais je devais seulement attendre.

Tout m'apparut avec une clarté insoutenable à 14 h 30 le 11 septembre, après avoir appris des informations les événements tragiques de ce terrible jour.

Ce qui suit est ce que je publiai tout de suite après.

« … Et vint le temps du KaliYuga. »

Le temps de la destruction est peut-être proche, et le long jour du « grand conflit » vaticiné par des visionnaires et des prophètes a-t-il déjà commencé ? La folie noire et porteuse de ténèbres dévaste désormais l'esprit d'une humanité toujours plus corrompue et mourante ; des milliards d'individus, toujours plus semblables à des cyborgs aveugles, se contorsionnent dans les spasmes d'un délire destructeur. En proie à une fièvre

dévastatrice, compulsivement ils courent vers le gouffre infini : vers un horizon de deuil, vers un destin horrible et apocalyptique de faim et de mort. Comme des comparses et des acteurs au dernier acte d'une horrible tragédie, lorsque le rideau tombe, seul le fracas épouvantable des ailes noires d'innombrables essaims de vautours sera le sinistre, paradoxal applaudissement. Puis, des fumées sulfureuses et le silence envelopperont la Terre, le temps et l'espace cesseront d'exister et l'alternance des saisons, le coucher et le lever du soleil seront seulement les échos de pas lointains dans l'étendue du Cosmos.

Sur les océans devenus d'aveuglants déserts de sel, seule la poussière de l'abandon, la douceâtre odeur du néant.

Comme il en fut dans le passé, ainsi en sera-t-il encore, si l'homme dans une ultime extrême tentative ne réussit pas à se réapproprier son ancestrale identité astrale. S'il n'arrive pas à recueillir les lambeaux de sa divinité, s'il ne réussissait pas à retrouver le sens de son existence, alors il ne pourrait y avoir qu'un unique inéluctable épilogue : la fin.

L'être humain devrait retourner lire l'ancestral livre des symboles ; en descendant du sournois mont de l'arrogance, il devrait savoir saisir les signes de l'inconscient en se débrouillant des labyrinthes des allégories.

Puis, en planant au-delà des cieux brumeux du mensonge, il pourrait arriver sur les rives du rêve et comprendre que la création, l'univers, les galaxies, les étoiles et les planètes ne sont rien d'autre que des fractales psychiques : des projections et l'imagination de l'Inconscient Divin.

Il pourrait ainsi comprendre que l'univers physique dans lequel il est contenu n'est rien d'autre que l'hologramme d'une génétique surnaturelle où se débattent les expressions et les désirs collectifs de ses propres rêves et de ses propres cauchemars.

Il saisira intuitivement de la même façon que le temps et l'espace sont le fruit de la condition humano-rationnelle limitée

et que la vie et la mort ne sont que l'illusion tracée par ses propres schémas mentaux. Si l'homme réussissait seulement à sortir du conflictuel concept bien-mal, du dévastateur dualisme, en s'élevant au-dessus de l'éphémère nécessité opportuniste du cultisme et des religions, il pourrait devenir maître de ses idées et de sa pensée. L'individu deviendrait responsable de ses actions, créateur de son destin, affranchi pour toujours de l'esclavage imposé par l'ignorance et par la peur. Il est nécessaire que l'homme revienne à lui-même avant qu'il ne soit trop tard – mais peut-être est-il déjà trop tard – en réapprenant le langage secret de la vie, l'étymologie perdue des formes pensées, la syntaxe mystérieuse et la géométrie alchimique de l'origine. Il est nécessaire que de créature il se transforme en créateur, artisan conscient de sa volonté constructrice, architecte de sa royale conscience multidimensionnelle. Il devra se projeter dans les régions de l'imagination en chevauchant le vent de la fantaisie vers l'inconscient et l'infini, il devra atteindre les territoires de l'invisible et apercevoir son âme immortelle.

Vers les rivages extrêmes

Nous nous rappellerons tous les mois qui précédèrent l'an 2000, les préoccupations, les peurs et l'angoisse. Nous nous souvenons des prévisions catastrophiques qui caractérisèrent cette période, à commencer par le tristement célèbre Y2K MILLENIUM BUG, l'erreur informatique qui aurait dû paralyser tous les ordinateurs et par voie de conséquence le monde entier ; les terminaux d'aéroport, les hôpitaux, les banques et les autres administrations auraient dû tilter en amenant à la chute toutes les activités publiques et privées avec d'énormes désagréments et quelques dangers, vu qu'en cette période-là aux États-Unis, même la garde nationale fut alertée. Dans les seuls derniers mois, on produisit par centaines des livres et des vidéos qui traitaient du sujet sur des tons apocalyptiques du genre : « *L'Amérique survivra-t-elle à la crise ?* » *Y2K = 666, Comment survivre dans*

le chaos, etc. Les médias servirent de caisse de résonance au désormais célèbre quatrain de Nostradamus X-72 : « *L'an mil neuf cens nonante-neuf sept mois, – Du ciel viendra un grand roi d'effrayeur – Resusciter le grand Roy d'Angol-Mois – Avant apres Mars régner par bon heur.* » Une myriade de soi-disant prophétologues, clairvoyants, devins et astrologues décida que la fin du monde était désormais proche. On parla de corps célestes qui auraient dû être précipités au mois de juillet (le septième mois) de l'an 2000 sur notre planète ; on dit que la fin arriverait à travers une invasion aliénigène ou bien à cause d'un conflit thermonucléaire. Pour appuyer davantage une telle prophétie, on ajouta l'***éclipse totale du soleil*** du 11 août 1999, elle aussi vécue comme un terrible présage.

Juillet passa, l'année s'écoula et 2001 pointa sans que rien ne soit arrivé. L'Armageddon si redouté, le jugement dernier attendu par beaucoup ne s'était pas réalisé. Les « chercheurs » de prophéties rafistolèrent quelques timides explications pour le rendez-vous manqué avec « l'apocalypse » et puis ils disparurent dans l'ombre. Les gens, refoulant au plus profond d'eux-mêmes les angoisses que le passage au nouveau millénaire avait fatalement réveillées, retournèrent à la normalité, alors que les dénigreurs à outrance, les sceptiques sans frontières ne purent contenir un cri d'exultation en prolongeant l'écho de leur si grande joie à travers des revues et des quotidiens : « Nostradamus s'est encore trompé ! La prophétie : des idioties dépourvues de sens… »

Mais vraiment, Michel de Nostredame, qui avait puisé une grande partie de son savoir dans le déchiffrement d'antiques textes cachés pendant des siècles, s'était-il trompé ? Lui qui, dans ces volumes, outre les complexes formules de magie initiatique, avait appris les caractères sacrés des doctrines ésotériques de l'ancienne Égypte (les mêmes qui furent transmises par Moïse aux descendants de la tribu d'Issacar, et de la descendance de laquelle naquirent ses aïeux), s'était-il trompé dans une de ses

prédictions ? Ou bien peut-être, comme certains l'assurent, le mage de Salon n'indiqua-t-il jamais de date précise, et celles rapportées dans le quatrain susdit n'étaient-elles que d'abstrus symbolismes ? Obscur dilemme ou problème insolvable ?

Le vrai problème réside du côté de ceux qui s'obstinent à interpréter les centuries, peut-être est-il dans la présomption de ceux qui espèrent pouvoir voir pour leur propre gloire ce qu'il n'est donné qu'à peu de voir. Je suis convaincu qu'il n'existe pas de clé pour déchiffrer la prophétie, mais afin de lui rendre justice laissons parler le prophète lui-même :

> « *Le tout a été composé et calculé en des jours et des heures de choix bien disposés, le plus justement qu'il me fut possible. Tous les symbolismes utilisés sont justement adaptés par les divines lettres aux choses célestes visibles. Certains faits horribles ne seront clairs à l'intelligence que lorsque le destin se sera accompli…* »

Voilà ce qu'affirmait Nostradamus…

Alors peut-être est-il nécessaire… de se concentrer sur les événements dramatiques qui ont frappé les États-Unis le 11 septembre 2001 et de relire après coup le quatrain en question.

Chronologie et astronomie

L'année 1999

X - 72

« L'an mil neuf cens nonante neuf sept mois,
Du ciel viendra un grand roi d'effrayeur,
Resusciter le grand Roy d'Angol-Mois
Avant après Mars régner par bon heur. »

Les erreurs de temps

Quand autour de 523 apr. J.-C. le moine Denis (ou Dionysos) fut chargé de perfectionner le décompte du temps pour la date de Pâques selon les décisions prises en son temps par le concile de Nicée, il commit l'erreur de considérer la naissance de Jésus advenue le 25 décembre de l'année 753 depuis la fondation de Rome, et il établit donc comme an 1 celui qui commençait la semaine qui suivait cette date (en plaçant de fait l'an 1 de l'ère chrétienne à l'an 754 depuis la fondation de Rome).

On sait que Jésus-Christ naquit durant le règne d'Hérode le Grand, lequel mourut en l'an 750 depuis la fondation de Rome. L'année de la naissance fut probablement 747 depuis la fondation de Rome, c'est-à-dire l'an 7 av. J.-C. D'autres considèrent que la naissance est advenue en l'an 4 ou 5 av. J.-C.

De cela dérivent certaines conséquences importantes pour le calcul des siècles et des millénaires. Il apparaît évident que, la date de départ étant erronée, les siècles et les millénaires sont aussi erronés : la fin du second millénaire depuis la naissance du Christ devrait déjà s'être accomplie autour de 1994 (ou 1997, selon le compte théorique considéré comme valable). Mais tout cela n'est pas important pour l'analyse que nous essayons de réaliser, alors que ce qui suit est d'une extrême importance.

Denis commit encore l'erreur de ne pas considérer une année 0, appelant année 1 l'année qui commençait immédiatement après la naissance de Jésus-Christ, et donc l'an qui précède l'an 1 apr. J.-C. est appelé 1 av. J.-C., et la série chronologique se présente comme suit : ... 2 av. J.-C., 1 av. J.-C., 1 apr. J.-C., 2 apr. J.-C... Mais les astronomes prévoient aussi l'existence d'une année 0, et la série chronologique se présente comme suit : ... – 2, – 1, 0, + 1, + 2...

Cela dit, il ne faut pas oublier que Michel de Nostredame en plus d'être un médecin de valeur, mage et astrologue était aussi astronome, et justement en raison de sa profonde connaissance de cette discipline, il fit le compte de la chronologie pour ses visions poétiques en y inscrivant comme il se doit l'année zéro.

Maintenant si nous considérons l'année 0 comme la première de la nouvelle ère, il s'avérera que les siècles et les millénaires eux aussi se terminent par les années... 99 plutôt que... 00 et donc nous aurons : « L'an mil neuf cens nonante neuf sept mois » = l'année 2001.

Si ensuite nous considérons qu'anciennement l'année était composée de 10 mois (étymologiquement Septembre = 7, octobre = 8, novembre = 9 et décembre = 10) et que l'usage de ce calendrier était encore en vigueur dans l'astrologie ésotérique aux temps de Nostradamus, nous aurons... « sept mois... » = le septième mois = septembre et non pas juillet comme il avait semblé a beaucoup d'exégètes des Centuries.

« … *Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur* ». Du ciel viendra la terreur – l'expression ROI est singulièrement propre à renforcer le terme terreur, ce serait comme dire le Seigneur de toute les peurs – « …*Resusciter le grand Roy d'Angol-Mois.* »

Le « grand roi » d'Angolmois représente une divinité infernale prince des démons guerriers, c'est donc la représentation symbolique du rapprochement d'un conflit mondial.

« … *Avant après Mars regner par bon heur…* » Dans le dernier vers est prédit le jour : Mars = mardi, et aussi le moment de l'attentat : « … *Regner par bon heur…* » = le matin. Rappelons que la tragédie s'accomplit vers 8 h 45 du matin, mais que probablement les préparatifs de l'attaque terroriste des Tours Jumelles (Twin Towers) furent planifiés le soir d'avant (avant et après Mars). Fort intéressante se révèle la lecture du quatrain :

VI - 97

« … Cinq et quarante degrez ciel bruslera,
Feu approcher de la gran'cité neuve,
Instant grand flamme esparse sautera
Quand on voudra des Normans faire preuve. »

Beaucoup d'interprètes de Nostradamus relient ce quatrain à une explosion atomique. Je considère au contraire que vraisemblablement il est plus adapté pour décrire l'attentat contre les Tours. Irrécusable référence à la ville de New York (cité neuve). Clair également le troisième vers qui décrit fidèlement le moment de l'impact de l'avion et la successive flambée qui enveloppera les Tours Jumelles *(grand flamme esparse sautera)*. Le dernier vers en revanche est moins clair : « *Quand on voudra des Normans faire preuve…* » On parle d'une expérience faite par les Normands (hommes du nord). La théorie courante qui veut comme responsable du massacre Oussama Ben Laden convient mal à cela. Si la prophétie fait référence, comme je le pense, à l'attentat du 11 septembre 1999 (2001), on pourrait penser à

un complot politico-militaire avec la complicité de services secrets dévoyés, peut-être faisant partie de l'obscur Ordre Nouveau, pour ourdir une attaque guerrière avec l'approbation de l'Occident motivé par l'indignation et la soif de justice (c'est-à-dire vengeance) contre le crime atroce.

Encore deux quatrains et quelques commentaires

II - 92

« … Feu couleur dor du ciel en terre veu,
Frappé du haut nay, faict cas merveilleux :
Grand meurtre humain : prinse du grand neveux,
Morts d'espectacles escappé l'orgueilleux. »

III- 7

« … Les fugitifs feu du ciel sus les piques.
Conflict prochain des corbeaux s'esbatans,
De terre on crie, aide, secours Celique,
Quand pres des murs seront les combattans. »

II - 92

« … Feu couleur dor du ciel en terre veu,
Frappé du haut nay, (apparu soudain d'en haut)
faict cas merveilleux :
Grand meurtre humain : prinse du grand neveux,
(Ben Laden capturé ?)
Morts d'espectacles (les chaînes télévisés en direct)
escappé l'orgueilleux (l'État de New York ?). »

III - 7

« *Les fugitifs feu du ciel sus les piques* (référence aux deux Tours)

Conflict prochain (début de la troisième guerre mondiale) *des corbeaux s'esbatans,* (les corbeaux, présages de mort, sont les avions kamikazes)

De terre on crie, aide, secours Celique, (la panique et les cris de ceux qui assistent impuissants à l'accomplissement du drame)

Quand prés des murs seront les combattans... »

(les avions détournés proches de l'impact sur les Tours Jumelles).

Peut-être l'humanité s'est-elle déjà engagée sur la voie de non-retour. Peut-être les hommes, abrutis par la folie, se massacreront-ils dans le premier conflit mondial du 3e millénaire, le dernier de leur histoire...

J'espère au contraire – puisque la prophétie peut être annulée par un acte de décision collective – que l'humanité réussisse à trouver la force et la volonté de réécrire son destin en changeant les événements qui jusqu'à aujourd'hui ont déterminé un chemin de douleur.

J'espère que l'homme pourra trouver la nécessaire sagesse dans les signes du temps et dans la prophétie qui trace les frontières de l'infini.

S'il n'en était pas ainsi, alors je souhaite de tout coeur que Nostradamus et les prophètes de tous les temps se soient trompés. Je veux espérer que leurs visions ne furent rien d'autre que des aphorismes psychologiques, des cauchemars irrationnels et rien de plus.

MARQUIS

Marquis imprimeur inc.

Québec, Canada
2009

Imprimé sur du papier Silva Enviro 100 % postconsommation, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir de biogaz.

certifié

procédé sans chlore

100 % post-consommation

PERMANENT
archives permanentes

BIO GAZ ÉNERGIE
énergie biogaz

En 1959 en Sicile, à l'âge de sept ans, Maurizio Cavallo vit une première expérience de contact, tout de suite refoulée par la mémoire. Il revivra le souvenir de cette aventure dans la nuit du 12 au 13 septembre 1981 pendant les épisodes traumatisants de son enlèvement par les visiteurs extranéens (extra-terrestres) provenant de la planète Clarion, monde situé à 150 000 années-lumière de la Terre.

Au moyen d'hologrammes neuroniques, Maurizio Cavallo revoit et se rappelle son enfance; par un processus analogue à l'état de léthargie onirique, on lui induit ensuite des connaissances extraordinaires sur le cosmos, la biogenèse et la biologie astrale. Il visitera, à travers les mailles du temps, le passé et le possible futur de l'humanité, aussi bien que la planète d'origine dont disent provenir les visiteurs.

C'est son douloureux chemin de transformation physique et spirituelle, raconté avec une grande intensité d'émotions, dans un langage clair malgré la profondeur du contenu, qui l'a conduit à la limite de la folie, puis à la lumineuse conscience du sens de l'existence humaine.

L'auteur est emmené dans les astronefs des voyageurs intergalactiques et initié aux mystères du temps et de l'espace. Les expériences traumatisantes vécues et les révélations bouleversantes n'ont en rien altéré son humanisme et son humilité sincère.

Le livre contient de nombreuses photos prises par lui au cours de ses rencontres rapprochées. Ces photos ont subi tous les tests de dépistage de trucages et ont été reconnues comme étant des documents uniques et authentiques.

Maurizio Cavallo, né en 1952 et habitant Vercelli, journaliste, rapporteur officiel dans des congrès internationaux, ex-professeur à l'Université Populaire de Vercelli, membre de différents groupes de recherche, est fondateur et président du Centre de Recherches Philosophiques Clarion. C'est également un artiste connu (sous le nom de JHLOS), apprécié en Italie et à l'étranger pour ses poésies, ses psycho-peintures et œuvres musicales à l'intensité suggestive. Il a été invité à différentes émissions télévisées, italiennes et étrangères, sur des chaînes nationales et privées.

Son livre *Oltre il Cielo* en est à la deuxième édition italienne et japonaise.

Il a déjà été publié en anglais. Au Japon, JHLOS a participé à plusieurs conférences télévisées et son histoire a été éditée dans beaucoup de revues spécialisées.

ISBN 978-2-89239-314-9

Louise Courteau
éditrice

17 €

9 782892 393149